

WEIRD

ISSN : 0295 - 0839.

Bimestriel

Octobre - Novembre 1986



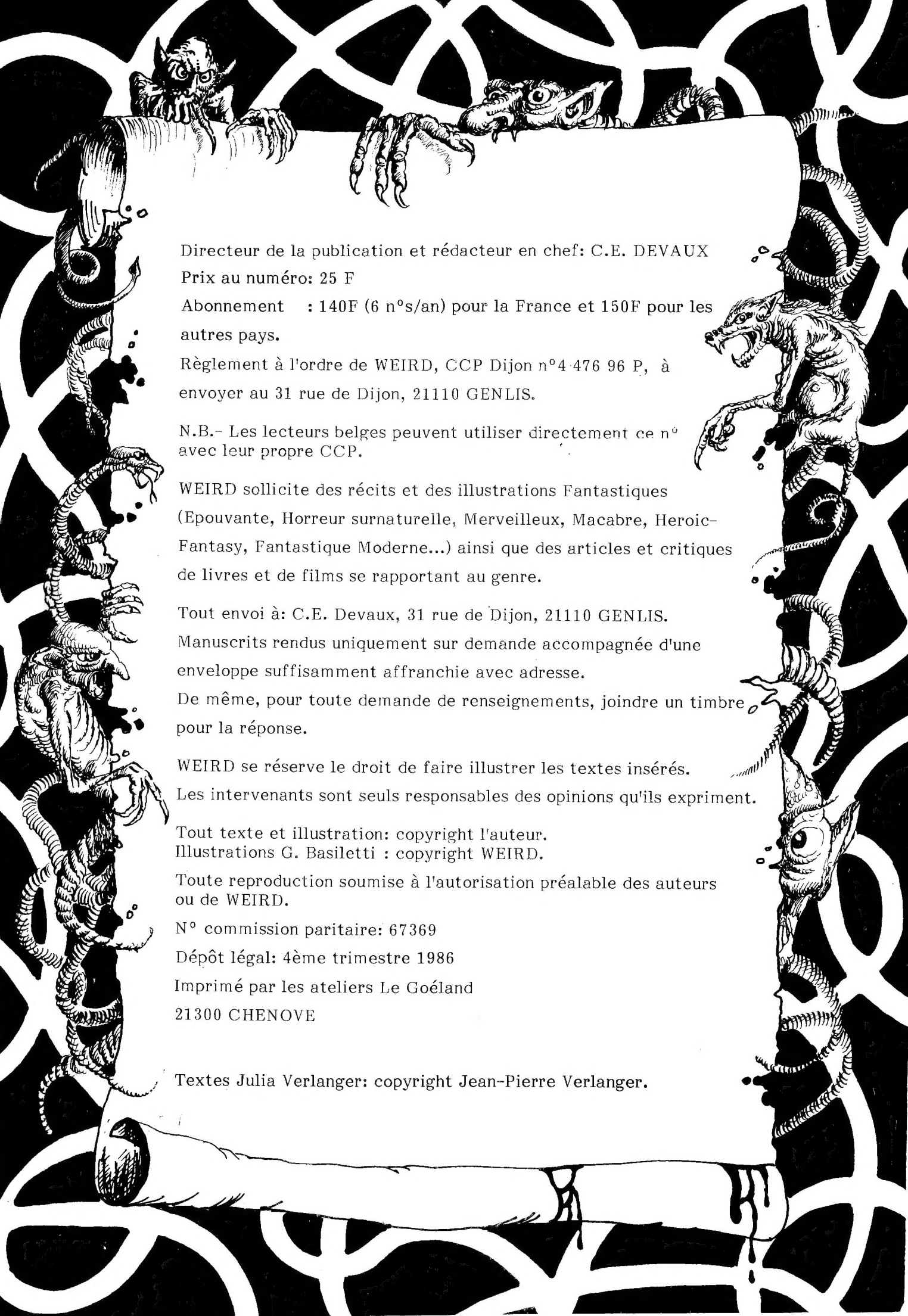
26F

Spécial : JULIA VERLANGER





G. BASILETTI. &



Directeur de la publication et rédacteur en chef: C.E. DEVAUX

Prix au numéro: 25 F

Abonnement : 140F (6 n°s/an) pour la France et 150F pour les autres pays.

Règlement à l'ordre de WEIRD, CCP Dijon n°4 476 96 P, à envoyer au 31 rue de Dijon, 21110 GENLIS.

N.B.- Les lecteurs belges peuvent utiliser directement ce n° avec leur propre CCP.

WEIRD sollicite des récits et des illustrations Fantastiques (Epouvante, Horreur surnaturelle, Merveilleux, Macabre, Heroic-Fantasy, Fantastique Moderne...) ainsi que des articles et critiques de livres et de films se rapportant au genre.

Tout envoi à: C.E. Devaux, 31 rue de Dijon, 21110 GENLIS.

Manuscrits rendus uniquement sur demande accompagnée d'une enveloppe suffisamment affranchie avec adresse.

De même, pour toute demande de renseignements, joindre un timbre pour la réponse.

WEIRD se réserve le droit de faire illustrer les textes insérés.

Les intervenants sont seuls responsables des opinions qu'ils expriment.

Tout texte et illustration: copyright l'auteur.
Illustrations G. Basiletti : copyright WEIRD.

Toute reproduction soumise à l'autorisation préalable des auteurs ou de WEIRD.

N° commission paritaire: 67369

Dépôt légal: 4ème trimestre 1986

Imprimé par les ateliers Le Goéland
21300 CHENOVE

Textes Julia Verlanger: copyright Jean-Pierre Verlanger.



SOMMAIRE.

EDITORIAL..... 3

J.P. Verlanger

JULIA VERLANGER

Biographie..... 6

Bibliographie..... 9

JULIA VERLANGER PAR SES ECRITS

Nouvelles:

- Les bulles.....14

- Le mal du dieu.....26

Romans (extraits):

- Les portes sans retour.....32

- La flûte de verre froid.....37

- La croix des décastés.....40

- La mort en billes.....47

- Magie sombre.....52

- L'ange aux ailes de lumière.....55

- La porte des serpents.....59

- Offren.....61

JULIA VERLANGER PAR SES AMIS

Arcadius.....70

Barbet.....71

Caillens & Collas.....72

Goimard.....73

Jeury.....75

Menez.....78

Pelot.....79

Ruellan.....80

Stragliati.....81

Van Herp.....82

Veillot.....83

Walther.....84

Wul.....85

LES GRIMOIRES.....89

LES NOUVELLES DE L'AU-DELA.....94

Illustration et maquette
de couverture: Gérard Basiletti.



Ce numéro spécial est né d'une lettre adressée à Julia VERLANGER quelques mois après sa disparition qui n'était encore connue que de quelques intimes. Dans cette lettre Claude-Eric Devaux envoyait à Julia le numéro 2 de WEIRD et lui demandait un texte pour sa revue.

J'ai répondu en lui donnant "Rue du Loup Pendu" qu'il a publiée dans son numéro 4. Je l'ai fait parce que Julia l'aurait encouragé. Elle pensait que ces publications, du simple fanzine ronéoté à la revue semi-professionnelle ont, dans la science-fiction, une importance bien plus grande que ne le laisserait supposer leur tirage parfois très restreint. Elles sont le sang nouveau qui annonce les générations futures. Il faut être un vrai mordu pour créer et faire vivre une revue et tous les amateurs de SF le savent, qui conservent précieusement quelques numéros poussiéreux de publications depuis longtemps disparues mais dont les noms sont restés.

L'hommage d'une revue spécialisée a donc une importance particulière et lorsque C.E. Devaux m'a fait savoir qu'il aimerait publier un dossier sur Julia VERLANGER, j'ai accepté de lui fournir la matière de ce numéro spécial, ce qui ne posait aucun problème, Julia ayant récupéré les droits de tous ses ouvrages. Et comme elle était une des premières et rares femmes à s'être intéressée en France à la science-fiction et qu'elle n'a peut-être pas eu, dans les ouvrages consacrés à la SF française, la place qu'elle méritait, j'ai pensé qu'il serait intéressant de demander à ceux qui l'ont connue de participer à ce numéro en l'évoquant.

A tous ceux qui ont bien voulu me répondre et dont vous trouverez ici le témoignage, j'adresse mes remerciements émus. Ma gratitude va aussi à C.E. Devaux qui, le premier, a eu l'idée de ce numéro et à G. Basiletti qui l'a illustré.

Et pour finir, parce qu'elle était parfois surprise de l'interprétation donnée à certains de ses écrits, je voudrais faire un rapide portrait de Julia.

Elle était de ceux qui gardent intérieurement, toute leur vie, la fraîcheur et la faculté d'émerveillement de la jeunesse. Elle avouait sa paresse et ne travaillait que lorsqu'elle en avait envie mais, comme tous les paresseux, travaillait alors comme une forcenée. Elle était incapable d'écrire à heures fixes: une fois lancée, elle ne quittait plus sa machine, oublieuse de tout le reste. Son but n'était pas de décrire un système quelconque, social ou autre, son ambition était de raconter des histoires et de distraire ses lecteurs. C'était une individualiste à tous crins. Elle détestait les idées toutes faites, les classifications politiques ou autres. Elle adorait les animaux et particulièrement les chats qui tiennent une bonne place dans ses écrits; elle avait une âme de campagnarde et une tendance particulière pour les faibles, non pas en vertu d'opinions politiques, mais parce qu'elle était femme et qu'elle avait un grand fond de bonté et de compréhension. Son code de l'honneur était primitif et très sain et cela explique, avec son goût du merveilleux, ses préférences pour l'Heroic-fantasy. Et Julia était une des premières à en avoir écrit en France, alors que ce genre, maintenant à la mode, était encore dédaigné.

J.P. VERLANGER



**JULIA
VERLANGER**

JULIA

Julia Verlanger est née en décembre 1929 à Paris. Elle a eu, dès son plus jeune âge, un goût immodéré pour la lecture et dévorait les livres de contes, les récits d'aventures ou de voyages. Elle a gardé jusqu'à la fin cette passion des livres et, à sa disparition, des piles d'ouvrages récemment achetés attendaient d'être ouverts.

Julia trouvait dans la lecture une possibilité d'évasion, ce qui explique son goût pour toutes les formes de fantastique et pour les histoires bien racontées. **Pourrat, Giono, Melville, Kipling, Tolkien**, figuraient parmi ses auteurs favoris.

Elle eut très vite envie d'écrire mais c'est seulement en 1956 que sa première nouvelle parut dans **Fiction**. Elle venait de rentrer à Paris après plusieurs années passées hors de France et fréquentait alors **l'Atome**.

Le succès fut immédiat. Pour en mesurer l'importance il faut rappeler qu'à l'époque **Fiction** et **Galaxie** étaient les éditions françaises de revues américaines et ne publiaient qu'un nombre limité de textes d'auteurs français, en principe deux par numéro, que les signatures qu'on y trouvait étaient celles de **Fritz Leiber**, de **Clifford Simak**, de **Frederik Pohl**, de **Brian Aldiss**, de **Poul Anderson**, de **Sturgeon**, que **Gérard Klein**, **Jacques Bergier**, **Alain Dorémieux** y rédigeaient des articles et des critiques.

A cette époque, le petit monde de la S.F. se connaissait et aimait se rencontrer. Julia se chargeait souvent de préparer ces réunions. Il fallait trouver un local; ceux qui avaient la chance d'avoir un grand appartement, **Barbet**, **Cheinisse**, **Raabe**, étaient mis à contribution et chacun participait. Des amitiés durables sont nées alors.

Julia écrivait, au gré de sa fantaisie, quand elle en avait envie. Elle était incapable de travailler sur commande, ou de façon régulière au jour le jour et à heures fixes, même lorsque, par la suite, elle prit le pseudonyme de Gilles Thomas pour le **Fleuve Noir**. Laissons-

lui la parole...

"... Comment glisse-t-on d'un goût pour la lecture à celui de l'écriture? Très aisément quand, à force de lire des histoires, l'envie vous vient d'en raconter à votre tour, et que l'héritage génétique d'une lignée de journalistes vous a accordé une certaine facilité à manier les mots. Le reste est affaire de métier, qui s'apprend "sur le tas", et se développe au fil des heures de travail.

L'individualisme de Gilles Thomas le pousse, le plus souvent, à exploiter des thèmes où l'être humain doit lutter seul contre un environnement hostile. Les réactions de "l'homme", placé dans un milieu particulier, l'intéressent davantage que les gadgets techniques, ou que la Science avec un grand S. Ne comptez pas sur lui pour de belles théories scientifiques, minutieusement démontrées. Il s'ennuierait à les bâtir, et vous ennuerait probablement aussi. Le navire spatial fonctionne, transportant ses passagers d'un monde à un autre, et peu importe son mode de propulsion.

Les méthodes de travail de Gilles sont parfaitement anarchiques. Il entame ses récits en partant d'une idée plus ou moins précise, sans prévoir le moindre plan directif. A charge pour les personnages qui naissent de développer les détails de l'histoire. Les personnages en question sont, du reste, absolument rétifs, et refusent de se plier aux désirs de l'auteur. Le créateur est mené par ses créatures.

La période où s'élabore le premier jet d'un roman qui sera remanié ensuite enferme Gilles Thomas dans un univers étrange. Une période pénible, durant laquelle l'auteur traversera l'existence quotidienne en état de somnambulisme. C'est l'époque où Gilles range pieusement sa brosse à dents dans le réfrigérateur, se trompe de ligne en prenant le métro, heurte les réverbères et dit poliment: "Pardon, Madame", prend l'ascenseur pour monter et aboutit aux caves, sale son café et sucre son bifteck, claque la porte en oubliant ses clés, etc... Le monde de tous les jours devient celui,

irrationnel, d'Alice au pays des merveilles. Rien de plus surréaliste que la découverte d'un objet de toilette qui se loge, incongru, entre un reste de rôti et un morceau de fromage...

La deuxième partie du travail, celle qui consiste à sabrer un paragraphe, en étoffer un autre, supprimer les redites, modifier le mot ou la phrase inadéquats, est moins astreignante. S'il reste distrait, Gilles s'adapte tout de même un peu mieux au quotidien. Il ne part plus pour un rendez-vous au centre de Paris avec toutes les chances de se retrouver, ahuri, à quelque lointaine Porte...

Faut-il dire, pour conclure, qu'aimer l'anticipation (et en écrire) suppose de l'imagination, et que cette Dame fait rarement bon ménage avec la réalité?

Mais qu'est-ce que la réalité?"

Elle se donnait entièrement à son travail et en sortait épuisée. Elle respectait ses lecteurs et considérait qu'elle était tenue de leur donner une bonne histoire et de les distraire. Laissons-la, encore une fois, s'expliquer et donner libre cours à sa nature fougueuse...

"... La SF française a toujours eu cette maladie fâcheusement moutonnaire de suivre le courant des Modes. Elle se voulait autrefois (un critique le lui reprocha judicieusement) littéraire avant tout. Au profit de fioritures de style pas obligatoirement heureuses, elle oubliait l'essentiel: raconter une histoire. Elle l'oublie toujours, hélas. Seule la mode a changé.

Actuellement, se croyant investie d'une Mission Sacrée, elle nous délivre du Message. Tant de Messages que le pauvre lecteur, ahuri, patauge et s'enlise dans des marécages d'ennui.

Si, d'aventure, vous avez le malheur de croire que la qualité d'un texte ne se mesure pas à la couleur d'une idéologie, mais bel et bien au talent, je vous souhaite du plaisir. Ouvrez l'une ou l'autre de ces anthologies de SF Française dite "moderne" qui fleurissent en ce moment. Invariablement ou presque (les exceptions sont rares) les textes proposés se ressemblent tous. Et traitent de... 1) politique... 2) politique... 3) politique... 4) politique... On pourrait continuer longtemps comme ça. On continue du reste jusqu'à la fin du bouquin, si on a le courage d'aller

jusqu'au bout.

Cette uniformité suffirait déjà à vous engluier dans l'ennui, mais il y a pire: les Messages en question sont délivrés avec toute la subtilité d'une propagande hitlérienne. C'est lourd, ça piétine, ça assène des Vérités Uniques à grands coups de massue, c'est dépourvu de la plus petite miette d'humour...

Faire passer ses idées dans un texte réclame, outre un grand talent, du doigté. Tout le monde ne peut pas écrire **Le Procès** ou **1984**.

Mais décortiquez cette avalanche de thèses, et que trouvez-vous pour soutenir le Message? Strictement rien. Le grand néant. Trop occupé à vous entonner sa philosophie personnelle comme on gaverait les oies, l'auteur a omis de donner une ossature à son récit.

"Et le lecteur?" demande une petite voix timide. Le lecteur? Kekseksa? On s'en fout, de ce con là! Qu'il ferme sa gueule! Comment? On s'applique à lui décrasser la cervelle, à le hisser vers les Hauteurs Sublimes, à le faire "réfléchir", et il ne serait pas content? Mais qu'il aille en vitesse se faire cuire une pierre philosophale!

Vérité Première selon nos petits prophètes: c'est public? Beurk! c'est dégueu! Personne n'y pige rien? C'est évidemment supra-génial!

Quelle voix naïve oserait jamais dire que le roi est tout nu?

Corollaire à la Vérité Première: T'es dans le merdique du quotidien, mon pote? Tant mieux! C'est bien fait pour toi! T'avise pas de sortir le nez pour respirer un brin, sinon, moi, je te flingue!

Et tant pis pour le fatigué du métro-boulot qui a acheté un SF en espérant échapper un moment à sa grisaille journalière. Rêver? En voilà une idée débile! Ce connard là, on te me le replonger dans le réel vite fait.

Il y a un os, tout de même (mais il faut être abject pour seulement mentionner d'aussi basses questions commerciales) la SF française se vend plutôt mal. Et ce n'est pas les Editeurs qui me contrediront.

Mis à part le **Fleuve Noir**, qui a sa

clientèle, et lui fournit invariablement ce qu'elle réclame: l'évasion, les collections de SF se basent plus volontiers sur les traductions que sur la production nationale. Motif? A tirage égal, et même à qualité égale, les français laissent des invendus, et pas les anglo-saxons.

Mais ces derniers militent aussi, me direz-vous. Juste, mais, habitués à vivre de leur machine à écrire, ils oublient très rarement le métier. Et ne pratiquent pas ce mépris du lecteur qui caractérise bon nombre de nos nationaux.

Axiome: un texte n'est pas bon ou mauvais suivant sa couleur. Il est bon ou mauvais tout court. De superbes guirlandes idéologiques ne transformeront jamais un récit mal, voire pas du tout ficelé, en quelque chose d'excellent. Ni une technique d'écriture se voulant novatrice, et qui aboutit, en règle générale, à un illisible charabia. Ni des adjonctions plus ou moins heureuses de porno, scatologie, viande saignante...

Deuxième axiome: le lecteur, ce triste con, ce débile, ce bouché-comme-il-n'est-pas-permis, a tous les droits. Et surtout celui de choisir ce qu'il achète. S'il délaisse la SF française, ne serait-ce pas parce que, loin d'être idiot, il refuse tout simplement de s'ennuyer? Se pourrait-il qu'il ait développé une allergie au Message obligatoire?

En boycottant les frenchies en bloc, parce qu'échaudé, il se prive parfois de très bons récits (mais oui, il y en a) mais il échappe aussi à ces maxirasoirs qui vous font regretter amèrement l'achat.

La SF française, et je regrette de devoir le dire (je serais volontiers chauvin sur ce thème là) a tout du chiot jappeur et frénétique qui tente d'attraper son appendice caudal. En se voulant au pinacle de la Pensée Profonde, elle se coupe volontairement du lecteur. A force de "passe-moi la moutarde, je te passerai le séné", elle arrive à se persuader d'une gloire qui n'existe que dans son imagination.

Et oublie la première mission de l'écrivain: distraire."

Ce qui suit est une présentation de trois de ses nouvelles qu'un fanzine voulait rééditer. Cela ne s'est pas fait,

seul reste le commentaire de Julia sur ses propres œuvres:

"**Les rois détrônés** souleva en son temps une mini-polémique, d'aucuns ayant voulu y découvrir un pamphlet anti-jeunes. Idiotie! J'aimais bien Ivvi et Harald, ce qui devait être perceptible, à moins d'œillères et d'esprit bouché.

Nous ne vieillirons pas a été écrit à une époque où l'ombre omniprésente de "La Bombe" empoisonnait nos jours et nos nuits. Beaucoup d'écrivains de SF pondirent sur le thème, sûrement mieux que moi. Certains firent des romans. La feignante Julia produisit quelques nouvelles. **Les R.A.** (Fiction n°91), qui, au mépris de la réalité scientifique, essayait de relancer l'espoir, ou **Les derniers jours** (Fiction n°51) qui n'en contenait plus du tout. Les quelques paragraphes donnés au zine de Versins entrent dans ce cadre. Je ne sais trop si les lecteurs actuels pourront sentir passer la peur qui nous rongait. On s'habitue à tout, même à ça... Je n'écrirais sûrement plus ce texte aujourd'hui. Non que j'ai appris la résignation, mais bien l'inutilité des phrases.

Les crabes? Eh bien c'était un conte, à la mode "Ma mère l'Oye" plus un petit zeste d'épouvante style Verlanger. Je ne sais pas du tout ce que ça peut donner aujourd'hui."

Bien qu'elle ait davantage écrit sous le nom de **Gilles Thomas**, elle était restée **Julia VERLANGER** et tous ses amis ne l'appelaient que "**Julia**"... y compris paradoxalement les gens du "**Fleuve**" dans leurs correspondances.

En 1963, en publiant sa dernière nouvelle, **Fiction** la pressait de continuer à écrire.

La veille de sa disparition, alors qu'elle n'écrivait plus depuis quelques années, elle recevait du courrier de lecteurs anciens ou qui venaient de la découvrir, qui la pressaient de se remettre à l'ouvrage.

Par son seul talent, par la sincérité de son engagement, elle s'était fait aimer de son public. C'était ça, **Julia VERLANGER**



BIBLIOGRAPHIE

LES ROMANS:

Dix sept romans de Julia VERLANGER ont été publiés. Les deux premiers par "Le Masque Fantastique" en 1976. Ce sont:

- **Les Portes sans retour** (MF n°3).
- **La Flûte de verre froid** (MF n°9).

Les suivants par "Le Fleuve":

- **Les hommes marqués** (FNA n°737, réédition en FN Super-Luxe n°95) -1976- traduit en Espagnol et en Grec.
- **L'autoroute sauvage** (FNA n°742) -1976- traduit en Espagnol.
- **La croix des décastés** (FNA n°767) -1977- traduit en Allemand et en Espagnol.
- **La mort en billes** (FNA n°772) -1977-
- **Magie sombre** (FN Super-Luxe n°35)-1977-
- **Les ratés** (FNA n°818) -1977-
- **Les voies d'Almagiel** (FNA n°832) -1978-
- **La légende des niveaux fermés** (FNA n°841) -1978-
- **L'ange aux ailes de lumière** (FNA n°873) -1978-
- **L'île brûlée** (FNA n°910) -1979-
- **D'un lieu lointain nommé Soltrois** (FNA n°928) -1979-
- **La jungle de pierre** (FNA n°949) -1979-
- **Horlemonde** (FNA n°991) -1980-
- **La porte des serpents** (FNA n°1013) -1980-
- **Les cages de Beltem** (FNA n°1191) -1982-

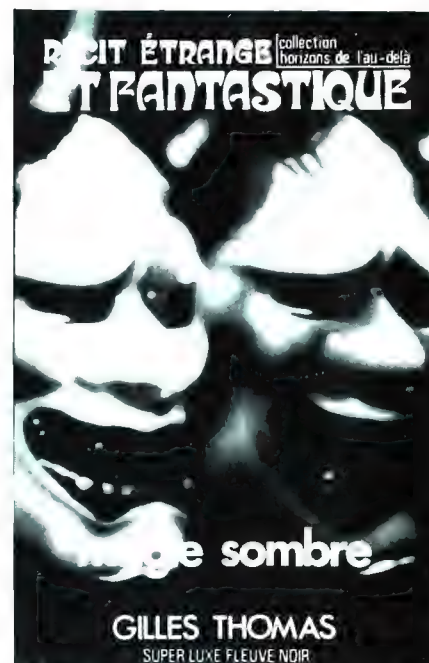
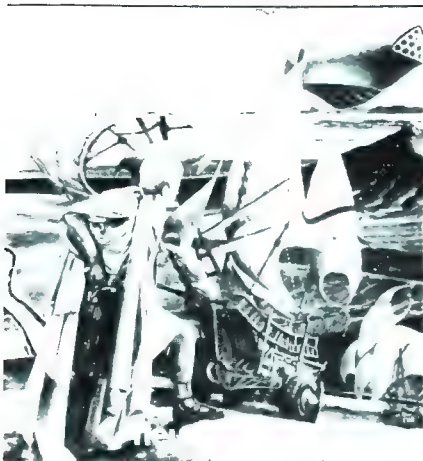
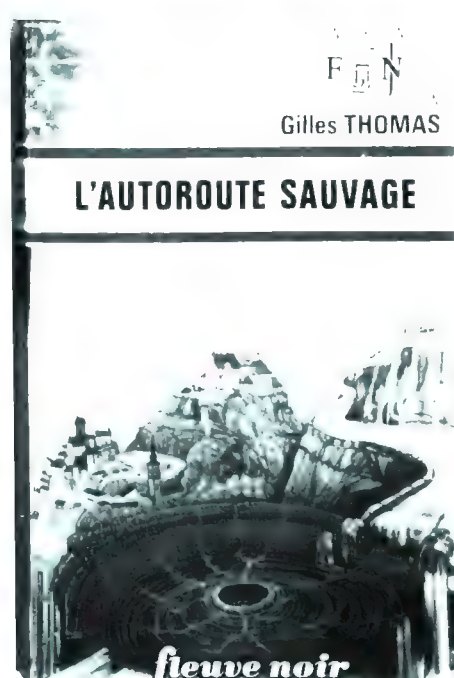
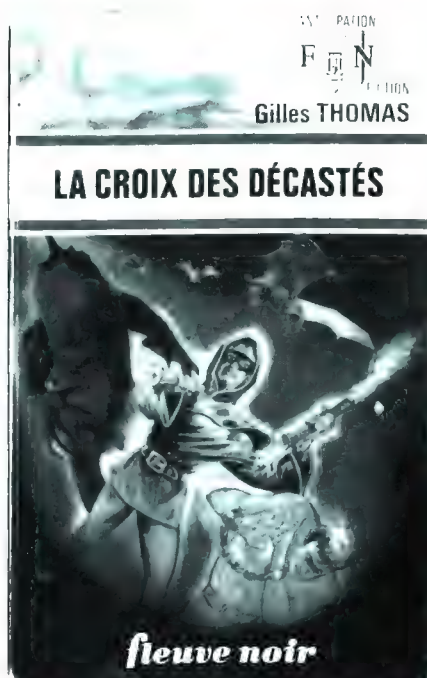
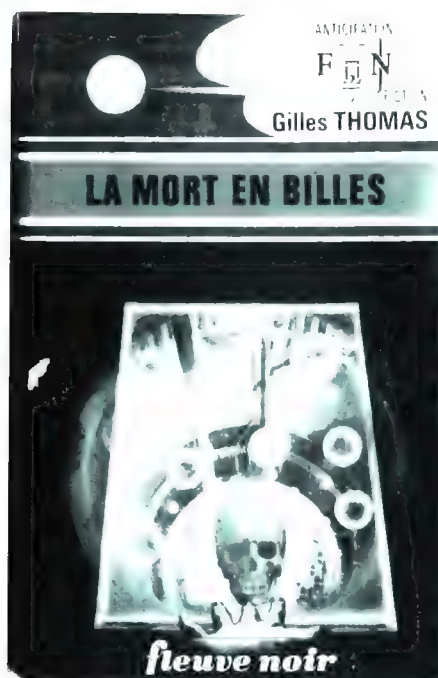
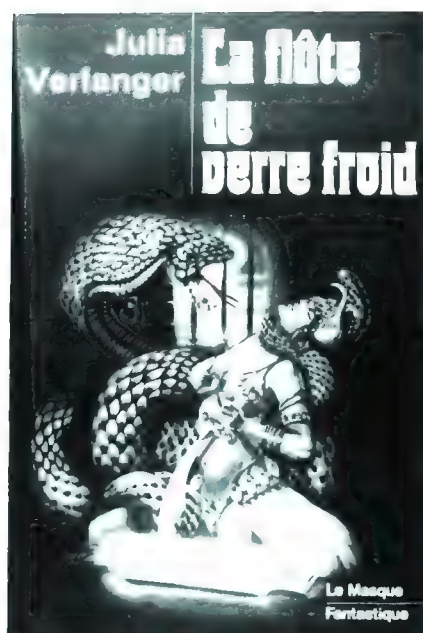
De la même époque que ses premiers romans, un manuscrit, **Offren**, n'a pas été édité. Julia écrivait des histoires

qui ne correspondaient pas toujours aux critères de la S.F. classique et la mode n'était pas encore née en France de ce type d'aventures. En outre le manuscrit était beaucoup trop important pour être réduit aux dimensions du Fleuve. Nous avons jugé intéressant de faire figurer les premières pages de cet inédit dans ce numéro.

Julia avait également donné une suite à **La Flûte de verre froid** mais l'indifférence manifestée par les éditeurs pour l'Heroic-fantasy la fit abandonner ce manuscrit pratiquement achevé.

Julia racontait des histoires sans se soucier du respect des règles sacrosaintes des "genres". Mais elle n'écrivait que quand elle en avait vraiment envie et quand elle "sentait" son sujet. Elle était capable de refaire dix fois un chapitre ou un épisode qui ne "venait" pas naturellement. Sa première frappe était absolument illisible pour un profane et après l'avoir relue et y avoir apporté encore quelques corrections légères elle retapait entièrement son texte.

Tous ses livres ont été bien accueillis par les critiques (voir notamment les "Années de la Science-Fiction et du Fantastique" de Jacques Goimard, éditées chez Julliard, années 1976 à 1979) et les lecteurs. Ils ont été très vite épuisés chez les éditeurs, mais à l'exception des **Hommes marqués** n'ont pas été réédités malgré le succès rencontré. Avoir écrit presque exclusivement pour une maison d'édition considérée comme "populaire" n'a certainement pas servi les intérêts de Julia dans certains milieux et la place qui lui est faite dans certaines anthologies est loin de correspondre à l'audience qu'elle avait chez les lecteurs.



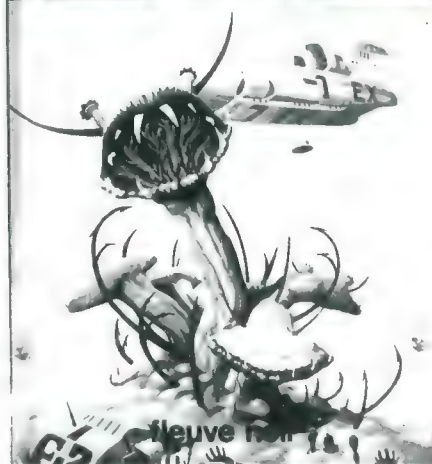
ANTICIPATION
GILLES THOMAS

*LA LÉGENDE
DES NIVEAUX FERMÉS*



ANTICIPATION
GILLES THOMAS

*L'ANGE AUX AILES
DE LUMIÈRE*



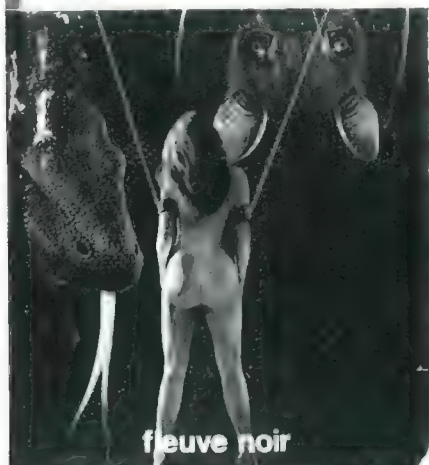
ANTICIPATION
GILLES THOMAS

L'ŒIL BRULÉ



ANTICIPATION
GILLES THOMAS

*D'UN LIEU LOINTAIN
NOMMÉ SOLTROIS*



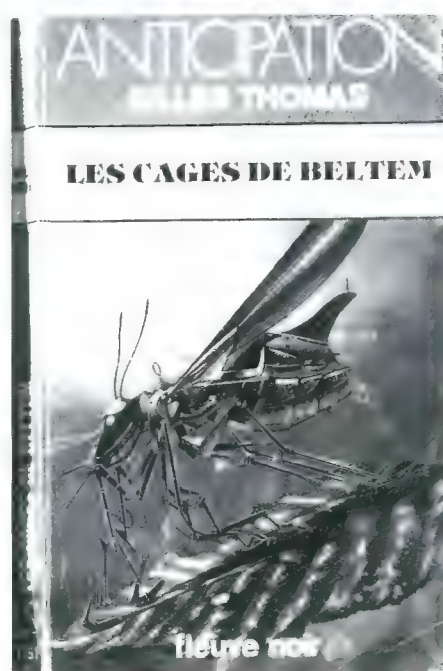
ANTICIPATION
GILLES THOMAS

LA JUNGLE DE PIERRE



ANTICIPATION
GILLES THOMAS

HORLEMONDE



Parce que les lecteurs, eux, ont jugé et les cotes de l'occasion spécialisée placent Julia VERLANGER au premier rang des auteurs français, certains titres comme **L'autoroute sauvage** ou **Magie sombre** (une de ses meilleures œuvres) atteignent des sommets.

LES NOUVELLES:

Julia VERLANGER a écrit de nombreuses nouvelles. Treize ont été publiées dans les anciennes éditions de Fiction:

- **Les bulles** - Octobre 1956.
- **Le brouillard qui tue** - Juillet 1957.
- **La fille de l'eau** - Octobre 1957.
- **Les derniers jours** - Février 1958.
- **La fenêtre** - Décembre 1958.
- **Reflet dans un miroir** - Février 1959.
- **Soyez bons avec les animaux** - Mai 1959; numéro spécial, 1ère anthologie de la S.F. française.
- **La fille interdite** - Octobre 1959.
- **Le cube** - Décembre 1959.
- **Le mal du dieu** - Juin 1960, numéro spécial n°2.
- **Les R.A.** - Juin 1961.

- **Une caisse de pruneaux** - Novembre 1961.
- **Chasse au rêveur** - Septembre 1963.

Une quatorzième, **Répression**, a été publiée en mars 1980 dans le n°306 de Fiction.

Quatre autres nouvelles ont paru dans Galaxie:

- **Mon copain Jick** - Février 1957.
- **Le bûcher de la sorcière** - Novembre 1957.
- **La nuit de Martha** - Février 1958.
- **Match contre Vénus** - Novembre 1958.

et trois dans Satellite:

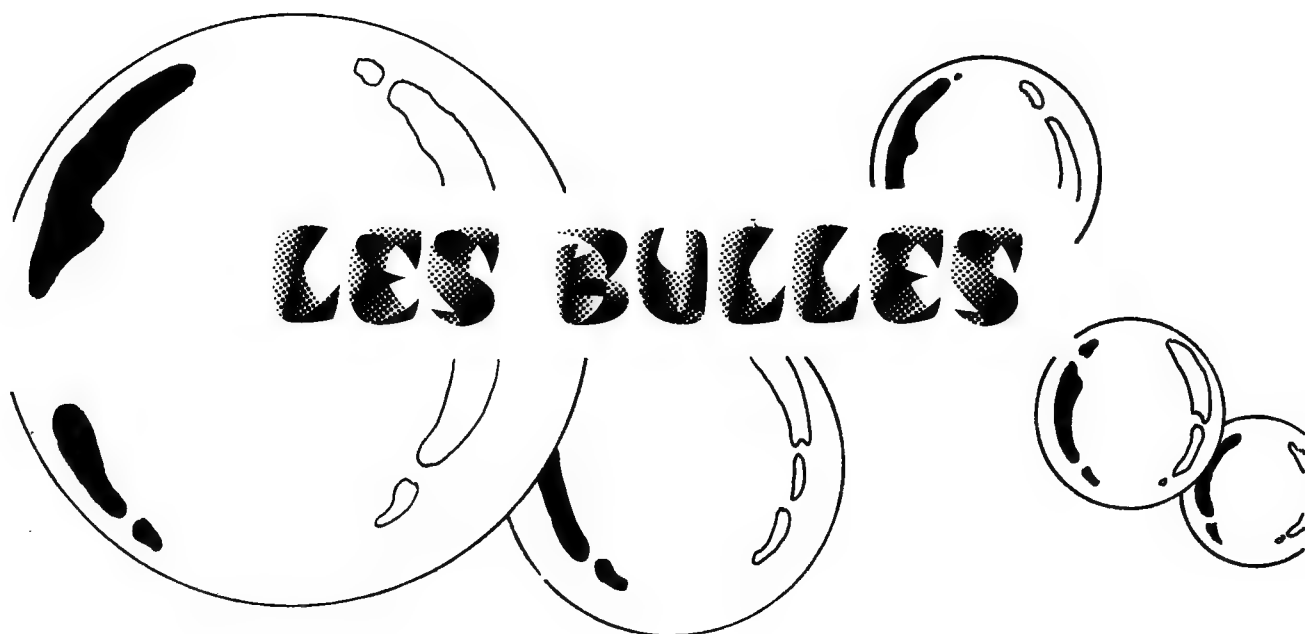
- **Les gladiateurs** - Janvier 1958.
- **Les oiseaux de cuir** - Mars 1958.
- **Le Laxxi** -

Enfin Julia VERLANGER a écrit pour quelques fanzines les textes suivants:

- **Rue du loup pendu.**
- **Les rois détrônés.**
- **Les crabes.**
- **Nous ne vieillirons pas.**
- **Si belles et si froides.**



JULIA VERLANGER
PAR SES
ECRITS



8 Août.

Aujourd'hui, j'ai encore vu l'Autre. Elle agitait ses longs bras devant la fenêtre, et elle parlait, parlait. Sa bouche remuait sans cesse, mais je n'entendais rien. Bien sûr, on ne peut rien entendre derrière la fenêtre. Puis elle a appuyé tous ses bras sur la vitre, elle poussait. J'ai eu peur, j'ai pressé le bouton, et les volets ont claqué. Pourtant, je sais bien qu'elle ne peut pas entrer. Personne ne peut entrer.

Père racontait qu'autrefois, dans des temps très loin, les vitres des fenêtres pouvaient casser. Je ne peux pas le croire, mais père savait. Il disait que nous avons beaucoup de chance que les bulles soient venues à notre époque, parce que dans le vieux temps, tout le monde serait mort. Les maisons n'étaient pas comme maintenant, et il n'y avait pas de serveurs. Personne n'aurait été à l'abri des bulles.

C'est père qui m'a dit que je devais écrire, quand je serais grande. Il disait: "Il faut écrire pour le futur". Parce qu'un jour on trouverait un moyen de lutter contre les bulles, et tout redeviendrait comme avant. Il disait: "Il faudra que l'on sache ce qui s'est passé pendant les années des bulles. C'est pour ça que tu devras écrire, Monica, quand tu seras grande, quand je ne serai plus là". Mais père ne pensait sans doute pas qu'il ne serait plus là si tôt. Oh! si seulement

il n'était pas sorti, si seulement il n'était pas sorti.

Il disait: quand je serai grande. J'ai seize ans aujourd'hui alors je pense que je suis grande et j'ai commencé à écrire ce matin.

Père écrivait beaucoup, lui. Il a écrit toute l'histoire des bulles, et comment le monde était, avant. Moi, je ne l'ai pas connu, je sais seulement ce que père m'a raconté. Je suis née juste après que les bulles soient venues.

D'après père, il y a énormément de gens qui sont morts, au début, beaucoup et beaucoup, avant de comprendre qu'on ne pouvait pas lutter contre les bulles, qu'il n'y avait qu'un moyen pour ne pas mourir ou devenir un Autre, c'était de ne pas sortir.

Père a compris tout de suite, lui, et c'est pour ça que nous avons été sauvés. Il disait qu'autrefois, ça n'aurait pas été possible, de ne pas sortir, les gens seraient morts de faim. Parce qu'il n'y avait pas de cuves à viande, et pas de légumoirs, et pas de serveurs non plus, pour s'occuper de tout. Il m'a raconté que dans le vieux temps, les gens devaient tout faire eux-mêmes, planter des légumes dans la terre, et élever des bêtes, pour la viande.

C'était drôle, je ne savais pas ce

que c'était, des bêtes. Alors père m'a expliqué, et il m'a montré des images, dans les vieux livres. Des choses si étranges! J'avais peine à croire que ça existait réellement.

9 Août.

Ce matin, je suis allée dans la bibliothèque, pour regarder les vieux livres, mais maintenant que père n'est plus là pour m'expliquer, il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas.

Justement, j'ai vu une image qui ressemblait tout à fait à l'Autre qui est venue à la fenêtre hier, avec tous ses bras qui se tortillaient. La déesse Kali, c'était marqué dessous. Est-ce qu'il y avait déjà des Autres, dans le vieux temps? Mais père disait que non, que c'était à cause des bulles que les gens étaient devenus des Autres. Avant, il n'y en avait pas.

Je ne peux pas voir les Autres. Ils me font grelotter, surtout quand ils s'approchent de la fenêtre, comme celle d'hier. Elle vient souvent, celle-là. On dirait qu'elle veut me dire quelque chose, sa bouche remue sans arrêt.

Père disait: "C'est curieux, nous avons beaucoup plus peur des Autres, qui ne sont pas très dangereux, que des bulles. Je suppose que c'est parce que les Autres nous révoltent et nous font horreur, alors que les bulles ont une sorte de beauté parfaite". C'est vrai, c'est plutôt joli, les bulles. Je les regarde souvent flotter dehors. Elles brillent doucement, parcourues de couleurs, on dirait tout à fait les bulles de savon que je faisais pour m'amuser, quand j'étais petite. Mais elles sont beaucoup plus grosses, et dures, si dures que rien ne peut les détruire.

Mais elles se cassent sur les humains, et ils meurent.

Je l'ai vu, une fois, quand père était encore là. Un homme. Il courait de toutes ses forces, avec la bouche grande ouverte. Il devait crier, mais on n'entendait rien. Et une énorme bulle glissait derrière lui. Vite, si vite. Elle l'a rattrapé, et elle s'est cassée, juste sur sa tête. Il a été tout recouvert de cette bave irisée.

Je me suis mise à hurler, et père est arrivé en courant, et il a appuyé ma figure contre lui. Il a dit: "Ne regarde pas, n'aie pas peur, chérie". Il m'a serrée

très fort, et quand il m'a lâchée et que j'ai regardé de nouveau, il n'y avait plus rien dehors, juste une grosse flaque scintillante, de cette couleur mêlée des bulles.

Père a dit: "Il est mort, le malheureux, il a été dissous instantanément. Et ça vaut mieux pour lui que de devenir un Autre". Bien sûr, père avait toujours raison, mais des fois, je me demande s'il vaut vraiment mieux mourir que de devenir un Autre, parce que je suis sûre que je n'aimerais pas du tout mourir.

Mais les Autres sont tellement horribles!

15 Août.

La nourrice a tourné autour de moi toute la matinée. Elle demandait sans arrêt si je n'avais besoin de rien. Elle m'agace, oh! comme elle m'agace des fois. Je l'ai envoyée au légumoir, me chercher des pommes, et quand elle est revenue je l'ai chassée de la pièce.

Si seulement père était encore là! Il y a trois ans maintenant que je suis toute seule. Je le sais, parce que je marque toujours les journées, comme père le faisait. Il disait parfois qu'il ne savait pas très bien lui-même pourquoi il continuait à le faire. Il pensait que c'était seulement parce qu'on se raccroche tellement au passé. Mais moi, je ne connais pas le passé. Je le fais parce que père le faisait, et qu'il me semble que c'est comme si il n'était pas tout à fait parti.

J'ai toujours connu le monde comme ça, avec les bulles, et les rues vides où ne circulent jamais que les Autres.

Père m'a tellement raconté le monde d'avant que j'aimerais bien qu'il revienne. Pouvoir sortir, et voir des gens qui ne soient pas des Autres. Père disait qu'après la cité, il y a la campagne, où c'est tout vert, avec de l'herbe, et des arbres, et des fleurs, et des bêtes, aussi, dans les réserves.

J'ai vu les images, dans les vieux livres et sur notre écran, mais père disait que ce n'était pas la même chose. Il racontait comme c'était merveilleux de sentir le soleil sur sa peau, ou la pluie. Je vois souvent la pluie ruisseler sur les vitres, mais je me demande comment ça peut bien faire, sur la peau. Et il paraît qu'il y a la mer, des grandes étendues d'eau, et salée. Et les gens nageaient dedans, comme moi dans la piscine des caves. Je crois que j'aimerais bien nager



dans la mer.

Père pensait que je verrais le monde d'avant, peut-être pas lui, mais que moi, je le verrais. Il paraît qu'il y a des tas de gens qui cherchent un moyen pour tuer les bulles. Père croyait que c'était forcé qu'ils réussissent, un jour. Mais ça fait bien longtemps que j'attends, et il n'y a toujours rien que le monde de maintenant, avec seulement les bulles et les Autres dehors, et moi dedans.



Je m'ennuie, père me manque terriblement. Je voudrais tant qu'il soit encore là. Il y a les serviteurs, et la nourrice, mais ils m'énervent tellement, parfois. Bien sûr, ils ne sont pas humains. Père les appelait souvent des machines, un drôle de nom. Il racontait qu'autrefois, il n'y avait pas de serviteurs. Ce qu'on appelait des serviteurs, alors, c'était des humains qui travaillaient pour les autres.

Ca paraît bizarre, mais père savait toujours tout. Il avait lu tous les vieux livres, et il pouvait raconter le vieux temps pendant des heures. J'essaye bien de les lire, à présent, mais il y a tellement de choses que je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça veut dire, par exemple, "être amoureux", ou "prendre le métro"? Oh! père devrait être avec moi pour m'expliquer.

23 Août.

Je suis allée dans la chambre de mère. J'ai ouvert les armoires, ça sentait vaguement le parfum. D'abord, je n'osais pas toucher. Il me semblait que mère allait arriver derrière moi, et me regarder avec ses yeux vides. J'avais peur. Puis je me suis enhardie, j'ai pris une de ses robes. C'était doux sous les doigts, et tout vert, comme les grosses pierres qui sont dans son coffre à bijoux.

Je l'ai mise. J'ai dû beaucoup grandir, parce qu'elle m'allait bien. Je me suis regardé dans la glace. C'était joli. Le vert de la robe faisait briller mes yeux

tout à fait comme les pierres de mère.

Je crois que je dois être belle, parce que je ressemble beaucoup à mère, et père disait que mère était très belle. Il disait aussi que nous avions des cheveux comme un champ de blé dans le soleil d'été. Je ne sais pas ce que c'est, un champ de blé dans le soleil d'été, mais père avait l'air de rêver en le disant, alors je suppose que c'est joli.

Mes cheveux sont très longs, je peux m'en faire un manteau. Il paraît que dans le vieux temps, les femmes coupaient parfois les leurs au dessous des oreilles, tout comme père. Quelle drôle d'idée, de vouloir ressembler à Père! Parce que mère était quand même bien plus jolie. Mais j'aimais mieux père, oh! je l'aimais.

Mère me faisait un peu peur. Elle avait une manière de vous regarder sans vous voir, avec des yeux tournés vers le dedans. Elle ne s'est jamais occupée de moi, elle ne me parlait même pas. Parfois, elle se mettait à pleurer pendant des heures, puis elle se précipitait sur la porte, et elle la martelait de ses poings en criant: "Je veux sortir, je veux sortir, laissez-moi sortir!" Alors père la prenait contre lui, et il lui parlait gentil: "Chut, ma chérie, prends patience, ma douce". Père l'aimait beaucoup et c'est pour elle qu'il est sorti. Je sais que je ne devrais pas le dire, père n'aurait pas été content, mais il n'aurait pas dû! Il n'aurait pas dû!

Une fois, j'ai été méchante. Père était en train de la consoler, et j'ai dit: "Laisse-la donc! Tu vois bien qu'elle ne comprend rien!" Alors père m'a regardé d'un air triste, et plus tard, il m'a parlé longtemps. "Il ne faut pas détester ta mère, ma petite fille, ce n'est pas sa faute, si elle est ainsi... Oui, je sais, elle ne s'occupe pas de toi, et elle ne s'intéresse à personne, mais, avant les bulles, elle n'était pas ainsi. Sa tête n'a pas résisté à ce qui nous est arrivé. Elle vit dans un monde imaginaire, et elle refuse de voir la réalité. Mais elle n'y peut rien, et tu ne dois pas la détester, Monica, il faut avoir pitié d'elle... S'il m'arrivait quelque chose, il faudrait que tu prennes soin d'elle, comme si c'était elle la petite fille, et non pas toi. Tu sais bien que parfois, elle veut sortir, il faut l'en empêcher, elle ne sait pas ce qu'elle fait... Promets-moi d'être bonne avec ta mère, de veiller sur elle si je n'étais plus là. Promets-

moi, Monica". Il avait l'air si triste, et si malheureux. Mais je n'ai pas eu à tenir ma promesse.

Elle est morte quand il est sorti.

26 Août.

Aujourd'hui, il pleut.

Ce matin, je suis allée à la fenêtre, et il y avait des tas de gouttes qui tombaient sur la rue. Je me suis demandée ce que ça pouvait faire, sur la peau, et j'ai eu envie d'ouvrir. Mais on ne peut pas. Père m'a expliqué qu'il avait bloqué toutes les issues. Pour ouvrir, il faudrait aller tout au fond des caves, derrière la salle des cuves, et les légumoirs, et abaisser le disjoncteur.

Il m'avait montré comment le faire, il disait que c'était pour quand viendrait la délivrance, s'il n'était plus avec moi. Il avait tout bloqué pour éviter que l'on soit tenté d'ouvrir, juste comme moi ce matin, et pour mère, qui voulait toujours aller dehors. Mais il a remis le levier en position de marche, quand il est sorti, et quelques jours après, je suis allée le refermer.

Parce qu'il me semblait que ce qu'il avait dit était juste, et que j'aurais bien voulu qu'il soit tout à fait détraqué, ce disjoncteur, comme ça, père n'aurait pas pu sortir. Je ne l'ai jamais rouvert depuis. Et c'est bien mieux ainsi, parce que quand j'ai envie, comme ce matin, d'ouvrir la fenêtre, je ne peux pas, et le temps que j'aie abaisser le disjoncteur, je peux me rappeler que si j'ouvre, je risque de mourir, ou de devenir une Autre, et les deux me font très peur.

Je suis allée nager dans la piscine des caves, parce que je m'ennuyais à la fenêtre. Ça m'a rappelé que père m'avait dit que si les bulles étaient venues dans le vieux temps, il n'y aurait plus eu d'eau, ni de lumière, parce qu'il paraît qu'il n'y avait pas de serviteurs pour faire marcher tout ça. C'était des humains qui le faisaient. Alors les bulles les auraient tués, et plus rien n'aurait marché. Tandis que bien sûr, les bulles ne peuvent rien faire aux serviteurs, et ils sont construits pour durer très très longtemps. Père disait que même si la race humaine disparaissait totalement, les serviteurs continueraient à faire tout fonctionner, pendant des siècles et des siècles.

Il expliquait que par exemple, si je devenais très vieille et si je mourais,

la nourrice resterait là, à attendre. Presque pendant l'éternité. Parce que la nourrice a été réglée sur moi. Elle me protège tout le temps, et elle fait tout ce que je lui demande. Elle doit me garder de tout mal. Si les bulles parvenaient à entrer, elle essaierait de les écarter et de me sauver. Mais elle ne pourrait pas réussir longtemps, la pauvre, parce qu'il y en a tellement, et elles arrivent toujours à leurs fins, et c'est de nous tuer.

1er Septembre.

C'est drôle, personne ne sait d'où viennent les bulles, ni pourquoi il y en a qui meurent, et certains qui ne meurent pas, mais deviennent des Autres.

J'ai entendu un vieux, une fois, à la télé. C'était bien après que père soit sorti.

Père faisait marcher la télé de temps en temps, mais l'écran était toujours tout noir. Il m'avait dit de continuer à essayer de le faire fonctionner, s'il n'était plus là. Il disait qu'il était sûr qu'il y avait des survivants, et qu'on devait chercher un moyen de tuer les bulles. Il disait que si la libération était proche, la télé l'annoncerait.

Père expliquait que jusqu'à maintenant, rien ne pouvait détruire les bulles. Même pas le brûleur, et pourtant, c'était une arme très très puissante. Il paraît qu'on avait tout essayé, au début, mais les bulles résistaient à tout. Seulement, elles se cassaient sur les humains, et ils mouraient. Et quand ils ne mouraient pas, c'était pire. Ils devenaient des Autres.

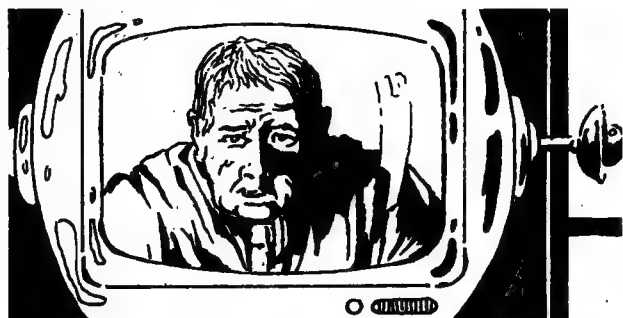
Les Autres se transforment. Au lieu d'être dissous par la bave des bulles, ils se relèvent au bout d'un moment, et apparemment, ils n'ont rien. Mais, après quelques jours, il leur pousse des choses! Plusieurs bras, comme la femme qui ressemble à la déesse du vieux livre, ou bien des tas de jambes, ou bien des yeux partout, ou deux têtes, ou toute une série de bouches sur le cou et sur la poitrine. C'est horrible!

Le vieux que j'ai entendu à la télé parlait justement des bulles et des Autres. La télé avait été toute noire pendant des jours et des jours, et voilà que l'écran était allumé. Il y avait ce vieux, assis à une table, dans une grande salle toute blanche. Il avait l'air très fatigué. La

salle était pleine de serveurs, mais bien plus compliqués que ceux de la maison, avec des tas de boutons et de petites lumières dessus.

Je l'ai écouté avec plaisir, il avait une voix qui réchauffait un peu comme père. Je me sentais moins seule.

Il parlait de combat, et d'espoir, et d'attente. Il ne fallait pas perdre courage. Un jour viendrait, où les bulles seraient vaincues. Je ne comprenais pas tout ce qu'il expliquait, il y avait des mots très difficiles, mais je l'ai écouté jusqu'au bout. Il avait l'air gentil, ce vieux, mais tellement fatigué. Et pourtant, lorsqu'il disait courage, sa voix devenait chaude, et jeune.



Il expliquait que ce serait très long, parce que personne ne savait d'où venaient les bulles, ni de quoi elles étaient faites. On ne pouvait pas comprendre le phénomène qui transformait les humains en Autres, ou les tuait. On avait tout essayé, contre les bulles, toutes les choses connues, mais rien ne pouvait les détruire. Beaucoup d'hommes avaient donné leurs vies dans cette lutte, et beaucoup la donneraient encore. Même certains Autres étaient venus offrir leur aide, parce qu'ils avaient horreur de ce qu'ils étaient devenus. Ils pouvaient sortir en toute impunité, ce qui les rendait très utiles dans nombre de cas. Il fallait les remercier de lutter avec nous.

Le vieux disait encore que certains croyaient que les bulles s'étaient formées pendant très longtemps, peut-être des siècles, pour apparaître à notre époque. Que nous étions peut-être en train de payer les fautes de nos ancêtres, qui avaient multiplié les expériences atomiques, et joué à tort et à travers avec une force qu'ils connaissaient si mal. Que nous étions peut-être les victimes de leur sottise, parce qu'ils avaient voulu utiliser uniquement pour tuer ce qui devait donner aux âges futurs la douceur de vivre. Ils avaient lâché beaucoup trop de radioactivité sur le monde, à

cette époque, et certains croyaient que les bulles en étaient nées, lentement. Lui avait tendance à être du même avis.

Mais la lutte continuait, et comme on avait utilisé sans résultat toutes les connaissances actuelles, on allait maintenant reprendre de vieilles sciences, pour tenter de trouver une solution.

Puis il a dit que faire une émission demandait du temps et des moyens qui seraient plus utiles dans la lutte contre les bulles, alors il nous parlerait très rarement, seulement pour nous tenir au courant des progrès possibles. Et il a encore répété de ne pas perdre courage. Et l'écran est redevenu noir.

Je pense très souvent à ce vieux. Je ne l'ai plus jamais entendu, ni personne d'autre. La télé ne s'allume jamais. Je me demande s'il avait raison, et si le monde d'avant reviendra. Je voudrais bien.

5 Septembre.

L'Autre de la fenêtre est revenue. C'est curieux, avec le temps, elle me fait moins horreur. Elle n'est pas tellement affreuse du reste, malgré tous ses bras. Ce n'est pas comme ceux qui ont plusieurs yeux, ou des tas de bouches, ou des nez partout.

Elle m'a fait plutôt pitié, aujourd'hui, elle avait tellement l'air de vouloir me dire quelque chose. Elle tenait un petit bébé dans un bras plié, et elle me le montrait tout le temps. Elle s'agitait beaucoup, ses longs cheveux noirs volaient dans tous les sens.

A la fin, elle a tendu le bébé vers moi. On aurait dit qu'elle voulait que je le prenne. C'était bizarre, il ne paraissait pas du tout transformé. Il était très mignon, tout à fait comme mes bébés jouets. Tout d'un coup, elle l'a déshabillé, et me l'a montré de nouveau. J'ai bien vu qu'il n'avait aucune transformation, il était tout à fait normal. Potelé, avec des plis de chairs, et il agitait ses petites jambes. Il avait la bouche ouverte et la figure toute froncée. Il devait hurler. Bien sûr, il ne devait pas être content, ce petit, qu'on le déshabille comme ça.

Je n'ai pas voulu faire claquer les volets, je lui ai fait signe de s'en aller, mais elle est restée là. Elle pleurait. Je voyais des larmes sur sa figure, et

elle me tendait tout le temps le bébé. On aurait vraiment dit qu'elle attendait que je le prenne. La folle! Comme si j'allais ouvrir, pour faire entrer les bulles! Et pourtant, il n'y avait pas du tout de bulles dans la rue à ce moment-là. Je lui ai encore fait signe de partir, et comme elle ne bougeait pas, j'ai quitté la fenêtre.

Je n'ai pas cessé d'y penser depuis. Cette Autre me faisait de la peine, elle avait l'air tellement affolée. Je ne pouvais vraiment pas prendre ce bébé, et élever un petit Autre. Du reste, je ne saurais pas élever un bébé. J'ai seulement connu mes bébés jouets, et père m'avait dit que les bébés ne mangent pas comme nous. Peut-être que la nourrice saurait? Mais je suis folle. Père serait furieux s'il savait. Ouvrir! A une Autre! Et pour prendre un petit Autre! Je ne dois plus y penser.

Pourtant, c'était bizarre que ce bébé n'ait pas eu de transformations. Peut-être qu'il était trop petit? Mais d'habitude, la transformation ne met pas longtemps quand on est dehors, et qu'on ne meurt pas. Juste quelques jours. Peut-être qu'il n'avait que quelques jours? Mais il ressemblait tellement à mes bébés jouets, et père m'avait dit qu'ils étaient comme un petit humain à l'âge de deux ans. Je me demande pourquoi cette Autre voulait me le donner. Peut-être qu'elle l'a gardé des bulles, et qu'elle voudrait le sauver avant qu'il ne devienne un Autre? Mais on ne peut pas se garder des bulles. Personne ne peut.

7 Septembre.

J'ai eu peur, j'ai eu très très peur. J'avais mal au ventre, et j'ai cru que j'allais mourir comme mère. J'ai hurlé, et la nourrice est arrivée à toute allure.

Elle m'a tâté le ventre, puis elle a grondé, et a dit que je n'avais rien du tout, que je mangeais trop de pommes. C'est vrai, mais j'aime beaucoup les pommes. Elle m'a donné une pilule et mon mal a passé tout de suite. La nourrice peut me soigner presque pour tout.

Père aussi savait toujours ce qu'il fallait prendre quand on n'était pas bien. Mais pas pour ce qu'avait mère. Il ne pouvait rien faire pour ce qu'avait mère, ni la nourrice non plus.

C'est pour ça qu'il est sorti, pour trouver un médecin. Il disait que ça ne

servirait à rien de téléphoner, parce que personne n'accepterait de sortir. Mais il a pris un brûleur, et il a dit qu'il ramènerait un médecin, coûte que coûte.

C'était de la folie, à cause des bulles, mais il est sorti tout de même. Il ne pouvait plus supporter d'entendre mère hurler en tenant son ventre. Il l'aimait tant. Je crois que ça l'a rendu fou, parce qu'il savait bien que ça ne servirait à rien de sortir.

Il a fait une piqûre à mère, et une aussi à moi, pour que je dorme, et il est parti. Je sais bien que je ne devrais pas penser ça mais il aurait mieux valu qu'il la laisse mourir, parce qu'il n'est jamais revenu, et elle est morte quand même. C'est la nourrice qui me l'a appris quand je me suis réveillée. Les serveurs avaient déjà enlevé son corps, et père n'était plus là.

J'ai eu tant de chagrin que je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer, et la nourrice devait me forcer pour que je mange. Il aurait dû la laisser mourir, oui. Il aurait dû. Voyons! Où aurait-il trouvé un médecin? Et même s'il l'avait trouvé? Je suis sûre que le médecin aurait préféré être carbonisé plutôt que d'affronter les bulles.

Parfois, je me demande si père a été dissous, ou si... Je me demande s'il est peut-être dehors, avec des tas de bras ou de jambes, ou si tous ses cheveux sont tombés et que sur son crâne ont poussé des quantités d'yeux, ou si... Mais je ne veux pas penser à ça. Je ne veux pas. Je préfère croire que père est mort.

Et pourtant... S'il revenait un jour, à la fenêtre, comme la déesse Kali? Qu'est-ce que je ferais?

10 Septembre.

Le téléphone a sonné toute la journée, mais je n'ai pas répondu.

Quand père était encore là, il répondait toujours, et parfois, il appelait lui-même. Il disait que ce n'était pas bon de vivre sans contacts humains, alors il cherchait des survivants. Seulement, tellement de gens étaient morts, au commencement du temps des bulles, qu'il ne pouvait presque pas en trouver. Il y avait des tas de maisons où les Autres s'étaient introduits, et ailleurs, des familles entières avaient été transformées, ce qui fait

que c'était tout le temps des Autres qu'on voyait sur l'écran du téléphone. Et ils étaient méchants, père devait toujours couper la communication.

Je me rappelle que le vieux de la télé avait dit que certains Autres nous aidaient contre les bulles. Ça m'étonne beaucoup, parce que père disait que les Autres haïssaient les humains. Père croyait que c'était parce qu'ils s'éloignaient tellement de nous, et qu'ils nous détestaient parce que nous étions normaux.

Les premiers temps après le départ de père, je répondais encore au téléphone, mais c'était toujours des Autres qui étaient sur l'écran leurs bras ou leurs yeux multiples. Et ils m'insultaient, ou alors, ils m'invitaient à sortir et à les rejoindre. Ils me faisaient peur.

Et puis une fois, il y a eu un humain sur l'écran. Une femme.

A cette époque-là, je ne répondais déjà presque plus au téléphone, mais la sonnerie avait été tellement longue, tellement insistante, que j'avais voulu savoir.

La femme sur l'écran était vieille, et elle avait des yeux absolument fous. Ses cheveux, d'une vilaine couleur sale, tous gris, lui pendaient sur la figure, et ses mains se tordaient, nouées et renouées. Dès qu'elle m'a vue, elle s'est mise à parler d'une voix précipitée:

- Je vous en prie, ma petite, savez-vous où il y a un médecin? Je vous en supplie, il faut absolument que je trouve un médecin. J'appelle partout, sans arrêt. Aidez-moi, ma petite, il faut que quelqu'un m'aide. Mon mari est très malade. Il va mourir. Il va mourir, et je vais rester seule. S'il vous plaît, aidez-moi.

Elle pleurait. Puis elle s'est écartée, et, dans le fond de la pièce, j'ai vu un vieil homme couché sur un divan. Il avait la figure toute gonflée et enflammée, et son souffle était saccadé, pénible, comme si il ne pouvait plus respirer.

La femme est revenue sur l'écran.

- Vous avez vu? Il va mourir, il va mourir, il va mourir.

Sa voix s'enflait. Je ne pouvais plus le supporter. J'ai coupé le contact.

Et je me suis mise à pleurer. Je ne pouvais pas l'aider, je ne pouvais rien faire. Je pensais sans arrêt à père, qui, lui aussi, avait tellement besoin d'un médecin.

Je n'ai plus jamais répondu au téléphone.

18 Septembre.

Il est arrivé quelque chose! Il est arrivé quelque chose!

Je suis tellement excitée que je cours sans arrêt de la télé à la fenêtre, et de la fenêtre à la télé. Je ne peux pas tenir en place.

La nourrice grogne que je devrais bien rester tranquille, et que ce n'est pas bon de tant s'agiter, mais je crois qu'elle ne me gronde que pour la forme. Il me semble qu'elle est contente. Peut-être qu'elle comprend.

Depuis quelques jours, je voyais beaucoup moins de bulles dehors, et presque pas d'Autres non plus. La déesse Kali et son bébé n'étaient pas revenus.

Mais je n'aurais jamais imaginé que c'était ça!

Le monde d'avant va revenir! Le monde d'avant va revenir!

Père avait raison, le vieux avait raison! Nous avons gagné!

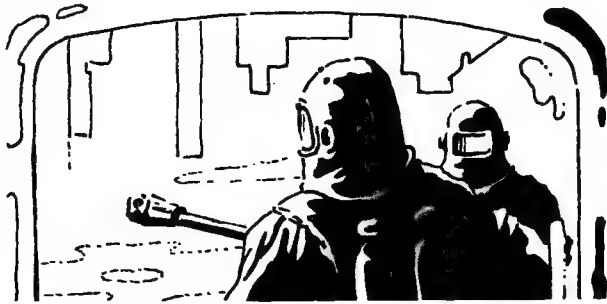
J'avais mis la télé en marche, et voilà que l'écran, au lieu de rester tout noir, comme d'habitude, s'est éclairé d'un coup. J'ai reconnu cette grande salle, où j'avais vu le vieux, mais cette fois c'était un jeune qui était à sa place. Il n'avait pas l'air fatigué du tout celui-là. Il parlait vite, fort, avec une voix claire, et ses yeux étaient très brillants.

Au début, je n'ai pas vraiment compris ce qu'il disait. C'était bien trop incroyable! J'entendais les mots, et j'avais l'impression de ne pas pouvoir les assembler. Puis je me suis aperçue que je pleurais. Est-ce que les larmes coulent, quand on est si content qu'on pense que le cœur va éclater? Sans doute, parce que j'en avais la figure toute inondée.

Oh! père, pourquoi n'étais-tu pas avec moi pour entendre ça? Nous avions

gagné! Les bulles étaient vaincues!

Le jeune parlait toujours, avec cette voix claire et forte. Il expliquait cette arme, qui tuait les bulles, et aussi les vêtements protecteurs qui permettaient de sortir, et qu'à l'heure actuelle, des équipes de volontaires nettoyaient la cité.



Puis il a beaucoup insisté. Surtout, personne ne devait sortir pour le moment. C'était bien trop tôt. Il y avait encore des quantités de bulles dans la ville. Il fallait un peu de patience. Après avoir attendu pendant si longtemps, ce serait idiot de tout perdre en étant trop pressé, non? On viendrait nous chercher, des équipes qui nous apporteraient les vêtements protecteurs. Pour le moment, il fallait rester bien à l'abri, et attendre. Ce serait pour bientôt.

Après, il a montré une équipe au travail. J'ai vu une rue comme la mienne, et une dizaine d'hommes qui marchaient. Ils étaient vêtus d'une sorte de sac noir et raide, qui leur recouvrait même la tête, avec une plaque vitrée pour les yeux. Ils avaient de gros gants épais du même noir, et ils tenaient tous un tube qui ressemblait pas mal au brûleur de père, mais plus gros, et plus long.

A ce moment, sont apparues trois ou quatre bulles qui flottaient très vite vers eux. Ils ont braqué leurs tubes, il en est sorti quelque chose de bleu et de très brillant qui faisait mal aux yeux, et les bulles se sont cassées. Par terre, pas sur eux.

C'était merveilleux de voir détruire ces horribles bulles! Je me suis mise à leur crier des encouragements.

La nourrice est venue me chercher pour que je mange. Je l'ai chassée. Est-ce qu'on peut avoir faim, quand on vit des événements aussi énormes, et qu'on va bientôt connaître le monde d'avant?

21 Septembre.

Ca y est! J'ai vu des humains, et

je leur ai parlé!

Je n'en pouvais plus d'impatience. J'étais toute la journée à la fenêtre, et c'était toujours la même rue vide, sauf qu'il n'y avait presque pas de bulles, et pas du tout d'Autres.

J'avais entendu plusieurs fois le même homme jeune, à la télé, mais il répétait toujours la même chose: "Patience, on viendra vous chercher". Il finissait par m'agacer, celui-là. J'en avais plus qu'assez d'attendre. Je faisais courir la nourrice tout le jour. Elle grognait.

Mais c'est elle qui m'a appelée. J'étais de nouveau en train de regarder la télé. "Viens voir, Monica".

J'ai couru à la fenêtre. Il y avait des hommes avec leurs vilains sacs noirs dans ma rue!

Je me suis mise à crier, j'oubliais qu'ils ne pouvaient pas m'entendre. Mais je gesticulais tellement à la fenêtre qu'ils ont fini par me voir, et ils sont venus vers la maison, en me faisant des signes.

Depuis trois jours déjà, j'avais abaissé le disjoncteur, tellement j'attendais ça. Je me suis ruée sur la porte, je l'ai ouverte toute grande, et ils sont entrés!

Ils ont vite refermé derrière eux, et ils ont enlevé leurs sacs noirs.

Ils étaient deux. Un grand, et un petit. Le grand avait des cheveux noirs, et des yeux marrons tout pétillants de gaieté. Quand il souriait, sa figure s'éclairait d'un coup. Le petit était tout rond, avec des cheveux très très frisés, blonds, et des minuscules yeux bleus dans des replis de chair.

Le grand a dit:

- Tiens, tiens! La Lorelei aux longs cheveux. Ondine aux yeux verts et au manteau doré.

Et le petit:

- Tais-toi donc! Tu vas lui faire peur, à cette petite, avec tes âneries que personne ne comprend!

C'était vrai, que je ne comprenais pas, mais je n'avais pas peur du tout.

Ils ont dit leurs noms. Le grand: Frank, le petit: Eric. Moi, j'ai dit: Monica. Alors on s'est serré la main, et ils ont



G.BASILETTI. 86.

voulu que je les embrasse. Le grand a dit:

- Après tout, c'est un jour plutôt exceptionnel.

Je l'ai fait, et j'ai eu une impression drôle, parce que je n'avais jamais embrassé que père.

Frank a demandé:

- Où sont vos parents, Monica, êtes-vous toute seule?

J'ai répondu très vite:

- Mère est morte, et père... est sorti.

Il m'a regardé avec l'air triste, et il a mis sa main sur mon épaule.

- Il y a longtemps, Monica?

- Trois ans.

Il a soupiré, puis il a dit:

- Il ne faut plus y penser, maintenant, vous allez être très heureuse. Quel âge avez-vous?

- Seize ans.

Il y a eu un silence, et ils se sont regardés tous les deux.

Frank a dit:

- Seulement seize ans? J'aurais dû m'en douter, vous avez l'air si jeune...

Et Eric a demandé très vite:

- Seize ans depuis quand?

- Depuis le mois dernier.

Là, ils se sont tus, tous les deux. Ils se regardaient. Ils avaient l'air bizarres, gênés. Je ne comprenais pas bien. Parce que j'avais seulement seize ans? Ils me trouvaient trop jeune? Petite fille? Mais ils avaient l'air de le regretter, de le regretter beaucoup.

Frank m'a caressé la joue, mais Eric détournait les yeux.

Tout à coup, je me suis sentie gênée, moi aussi, mal à l'aise, et un peu triste, sans savoir très bien pourquoi. J'aurais voulu leur demander ce qu'ils avaient,

mais je n'ai pas osé.

22 Septembre.

J'attends Frank, qui va venir me chercher.

J'ai tiré la petite table jusqu'à la fenêtre, pour pouvoir guetter tout en écrivant. Sûrement, je n'aurai plus besoin de tenir ce journal, puisque le temps des bulles est fini. Alors je pense que c'est la dernière fois.

Penser que je vais sortir! Je ne peux pas y croire. J'ai demandé à Frank:

- Et vous me montrerez le monde d'avant?

Il a eu l'air interloqué, puis il a répondu:

- Bien sûr, petite fille, bien sûr que je te montrerai le monde d'avant.

Mais il n'avait pas l'air gai du tout. Pourquoi? Est-ce que le monde d'avant n'est pas aussi beau que je croyais? Ou peut-être qu'il ne reviendra jamais tout à fait?

Ca ne fait rien. Je vais sortir, et, n'importe comment, ce sera merveilleux.

Aussi, je serais tout à fait heureuse, s'il n'y avait pas quelque chose... C'est que j'ai compris, à présent, pourquoi cette Autre voulait tellement que je prenne son bébé. Oh! J'aurais dû le faire, parce que j'ai entendu ce que disaient Frank et Eric, hier, et ce matin, à la télé, j'ai vu.

Je les avais quittés un moment hier, parce que je voulais me faire belle, et j'étais allée mettre une des robes de mère. Ils étaient installés dans la bibliothèque, et la nourrice leur avait servi cette boisson qu'elle donnait toujours à père, et qu'elle n'a jamais voulu faire pour moi.

Je suis revenue doucement, pour les surprendre, et c'est là que j'ai entendu.

Frank disait:

- Nous ne devrions pas faire ça. C'est inhumain! Après tout, ils ont autant le droit de vivre que nous, ce n'est pas leur faute. Il me semble qu'on aurait pu faire autrement, je ne sais pas, moi, les installer dans des réserves, par exem-

ple.

Et Eric a répondu:

- On ne peut pas, "faire autrement", tu le sais très bien. Il n'y aucun moyen de les guérir, et ils sont peut-être contagieux. Il n'y a pas d'autre solution. C'est forcé.

Frank a dit avec colère:

- Ca te plaît peut-être, à toi, mais moi, je ne peux pas tirer dessus! Je ne peux tout bonnement pas! C'est monstrueux, de faire ça. J'ai honte.

Alors Eric s'est mis à répondre d'une voix aigüe, précipitée. C'était drôle, on aurait dit qu'il se défendait. Tout à fait comme moi quand la nourrice me gronde, que je sais qu'elle a raison, mais que je ne veux pas l'admettre.

Il a dit:

- C'est la loi. Il n'y a rien d'autre à faire. On ne peut pas se laisser contaminer...

Frank l'a coupé:

- On ne sait même pas s'ils sont vraiment dangereux! Et ces enfants! tous ces enfants!..

- On ne peut pas prendre de risque! Les enfants des Autres ne sont pas transformés. Va savoir lesquels sont normaux? Impossible de choisir.

- Mais ils sont peut-être immunisés! On n'a même pas essayé de savoir. Et ici, en tout cas, tu vois bien que la question ne se pose pas.

- Le conseil a pris la décision, bon sang! Les bulles sont là depuis seize ans et deux mois. Et les chiffres sont les chiffres!

Il y a eu un petit craquement dans la maison, et ils ont sursauté tous les deux.

- Tais-toi! a dit Frank. Si jamais elle revenait...

Alors je suis entrée, et j'ai bien vu qu'ils me trouvaient jolie, mais ça ne m'a pas fait autant plaisir que ça aurait dû, parce qu'il me semblait bien que je comprenais. Et ce matin, j'ai été tout à fait sûre.

Je regardais la télé, et ils montraient

encore une fois les équipes qui nettoient la cité. Seulement, là, on a vu une autre scène.

Un Autre, qui courait. Il avait plusieurs jambes, et il ne pouvait pas bien se dépêcher, il trébuchait tout le temps. Mais on comprenait bien quels efforts désespérés il faisait pour se sauver. Et un des hommes a braqué un brûleur, et l'Autre s'est ratatiné par terre en une petite masse noire.

Ils ont changé la scène tout de suite, et parlé d'autre chose. Sûrement, ils n'avaient pas voulu du tout nous montrer ça. Mais j'ai bien compris tout de même, surtout après avoir entendu Frank et Eric.

Ils tuent tous les Autres. Voilà.

Oh! Frank a raison, il me semble que ce n'est pas bien. Les Autres me font peur, mais quand même...

C'est pour ça, que la déesse Kali voulait tellement que je prenne son bébé. Sans doute, elle savait. Je me demande s'ils l'ont carbonisée? Je n'aurais pas pu tuer Kali, sûrement. Et son bébé? Il avait l'air tellement normal!

Il me semble que c'est méchant, ce qu'ils font. Père n'aurait pas aimé ça.

Mais il ne faut plus que j'y pense. Je ne dois pas être triste. C'est un jour merveilleux. J'attends Frank, et je vais sortir. Je guette par la fenêtre, et...

Le voilà! Il arrive... Non. C'est Eric. Probablement que Frank n'a pas pu, et a demandé à Eric de le remplacer. Je suis un petit peu déçue. Eric est gentil, mais j'aurais préféré Frank.

C'est fou ce qu'il marche lentement. Et il baisse la tête. C'est bizarre, il m'a bien vue, à la fenêtre, mais il n'a pas répondu au signe que je lui ai fait. Pourquoi?

Il a un brûleur à la main. Pourquoi faire? Et pourquoi met-il si longtemps à venir?

Il s'approche. Je vais aller lui ouvrir la porte.

Enfin, je vais voir le monde d'avant...

*

* *

Le mal du Dieu



J'atteignais ma seizième saison chaude, et je n'avais toujours pas le Mal du Dieu.

Ceux de la Tribu chuchotaient et se détournaient sur mon passage, en cachant des yeux brillants sous leurs paupières baissées.

L'homme-prêtre tira sur lui la pierre qui fermait le Temple, et il resta enfermé durant trois jours. Lorsqu'il ressortit, il frappa la plaque de l'Appel, pour réunir la Tribu.

Ils se tinrent tous autour de lui, les chasseurs, les femmes, les enfants, et même les tout petits, qui ne marchaient pas encore, et que les femmes portaient, et moi, qui tremblais, parce que je ne savais pas quel serait mon sort.

L'homme-prêtre parla. Il avait prié le Dieu de l'éclairer, et le Dieu avait répondu. J'étais maudit. Maudit du Dieu, qui refusait de poser Sa Main sur moi pour me donner le Mal, et même maudit depuis ma naissance, ce que la Tribu aurait dû comprendre plus tôt, à cause du signe.

J'étais né différent.

Tous les regards se tournèrent vers moi. Ils pouvaient bien voir, en effet, que j'étais différent, ils l'avaient toujours vu. Et ils pouvaient bien voir aussi que, malgré mon âge, le Mal du Dieu n'était pas sur moi.

Je crus que j'allais mourir, et je

m'efforçai de cacher ma peur. Un homme doit accepter sa mort sans crainte, et j'avais quitté l'enfance depuis deux saisons chaudes. C'est pourquoi je me tins bien droit, et relevai la tête.

Mais l'homme-prêtre leur dit que le Dieu ne voulait pas ma vie. Je devais être chassé, afin que la malédiction qui était sur moi ne s'étendit pas à la Tribu.

Il cria:

- Pars! Maudit! Pars! Va-t'en!

Je le regardai sans bouger. Où aurais-je pu aller? En dehors de la Tribu, personne ne peut survivre, il le savait bien, et si de plus j'étais maudit, que pouvais-je faire? Autant valait être tué tout de suite.

Il se baissa pour ramasser une pierre, et il cria de nouveau:

- Chassez le maudit, mes frères, chassez-le! Je vois la malédiction flotter sur lui! Prenez des pierres, et chassez-le! Mais ne le tuez pas, sinon le Dieu tournera vers vous sa colère.

Les pierres volèrent et me frappèrent.

La Tribu était en face de moi comme une bête grondante qui montre les dents. Je vis que l'homme-père était au premier rang, et qu'il lançait les pierres les plus grosses. Et je vis l'eau couler sur les joues de la femme-mère. Elle tendait

vers moi des mains vides. Quelque chose dans ma poitrine devint tout petit et tout serré, et je m'enfuis.

Je courus. Les pierres sifflaient. La Tribu criait derrière moi, et martelait le sol de ses pieds. La voix aigre de l'homme-prêtre les entraînait.

Je courus plus vite, longtemps et longtemps, et lorsque je n'entendis plus que le bruit de ma course, je m'arrêtai et me laissai tomber à terre. L'air qui entraînait en moi brûlait comme une flamme. La bête entre mes côtes bondissait.

J'étais seul. La Tribu ne me poursuivait plus. Je m'allongeai dans les hautes herbes, et mis ma tête sur mon bras pour réfléchir, mais j'étais si fatigué que je m'endormis.

Je m'éveillai dans le noir.

Je n'avais jamais dormi hors des cavernes, et la peur me prit si fort que mes dents bougèrent toute seules. L'homme-prêtre parlait souvent des choses qui rôdent dans l'ombre. Lorsque vient la nuit, ceux de la Tribu bouchent les cavernes, et nous nous serrons autour du feu.

Mais j'étais dehors, seul, et maudit, ce qui me désignait comme proie, puisque la protection du Dieu m'était retirée.

Je tremblais comme la plaque de l'Appel lorsque l'homme-prêtre la frappe. J'écoutais, et mille choses glissaient près de moi, en faisant bruire les herbes. J'écarquillais les yeux, sans rien voir. Des nuages cachaient les lumières du ciel. Je me fis aussi petit que possible, et l'eau déborda sur mes joues malgré moi.

J'eus honte. Un homme ne doit jamais avoir les yeux mouillés, et j'étais comme un bébé effrayé qui cherche sa femme-mère. Je luttais pour chasser la peur, et il me vint à l'esprit que je n'avais peut-être rien à craindre des choses de l'ombre. J'étais maudit, mais elles aussi étaient maudites. J'étais rejeté du Dieu, mais les choses de l'ombre n'appartiennent pas au Dieu. Je pensai à demander l'Alliance. Je m'agenouillai quatre fois, vers les quatre points et je fis la demande rituelle.

Je sus tout de suite que tout était bien, et la paix revint sur moi. Les bruits s'étaient tus, les nuages s'écartaient

pour laisser passer la lumière de la grosse face ronde. Je me recouchai, et me rendormis.

Je me levai avec le soleil. J'avais faim, soif, et mon corps me faisait mal. Les pierres l'avaient blessé. De nouveau, je fus secoué de frayer. Comment pourrais-je vivre sans la Tribu? J'étais bon chasseur, mais la Tribu chasse en groupe. Les proies sont rares. Durant la saison froide, nous connaissons le temps de la faim. Les parts de viande séchée deviennent si petites qu'elles ne pourraient contenter un bébé, et les femmes font bouillir les herbes qui donnent l'oubli. Alors nous sacrifions au Dieu, pour qu'il nous envoie la grosse bête, celle qui a le poil épais, les dents aiguës, et qui combat debout, comme un homme.

Mais j'étais seul. La grosse bête se rirait de moi, si elle me voyait maintenant.

Je descendis vers la rivière. J'étais encore sur les terrains de chasse de la Tribu, et il fallait que je m'en éloigne. Les chasseurs aiment tuer, et l'homme-prêtre ne les accompagne jamais. S'ils me surprenaient, il n'y aurait personne pour leur rappeler que le Dieu ne demandait pas ma vie.

Je marchais vite. Le soleil donnait déjà beaucoup de chaleur. Lorsqu'il serait très haut dans le ciel, les hommes rentreraient dans les cavernes, les femmes abandonneraient leurs tâches, et ils resteraient là, à rire et à bavarder, à jouer au jeu des petits os, ou à dormir.

J'avais beaucoup aimé ce temps du repos.

Mais, en avançant, je pouvais voir combien j'étais maudit. L'herbe avait, par place, le Mal du Dieu, un grand nombre d'arbres avaient le mal du Dieu, et la bête aux longues oreilles qui s'enfuyait en bondissant ressemblait plus à ceux de la Tribu qu'à moi.

Je bus longuement, agenouillé sur la berge, puis je m'avançais dans l'eau pour laver mes meurtrissures.

Dans les trous rocheux, je vis ces bêtes à carapaces qui marchent si drôlement de côté. La pêche est travail de femme, et un chasseur n'approche de la rivière que pour boire, mais puisque j'étais maudit, il n'y avait plus de Loi



G. BASILETTI. 86

pour moi.

J'allumai un feu sur la berge en creusant une branche très sèche d'une baguette époincée, et je fis cuire les bêtes à carapaces. Je les trouvais bonnes, et elles apaisèrent ma faim.

J'essayai de réfléchir. Qu'allais-je faire? Il existait d'autres Tribus, mais si je demandais l'Alliance, les hommes-prêtres verraient toujours sur moi la malédiction. Nulle part, je ne serais admis.

Je pris la décision de franchir les limites du monde connu. Etre maudit me rendait libre, et je ne craignais plus les Lois. Peut-être rencontrerais-je un jour une Tribu sans homme-prêtre. En suivant la rivière, je pouvais être sûr de trouver chaque jour ma nourriture. Je fabriquerais un filet. J'avais vu si souvent la femme-mère les tresser qu'il me semblait que je saurais le faire. Je ne craignais même plus d'atteindre le trou du bout du monde, là où toutes les eaux se précipitent dans un grand abîme sans fond.



Je suivis l'eau si longtemps que je perdis le compte des jours. A certains signes, je pouvais prévoir l'arrivée de la saison froide. Je marchais, je pêchais, je dormais. Je ne rencontrai personne. Les Tribus vivent dans les hauteurs, elles recherchent les cavernes pour s'abriter, et moi, je descendais.

La rivière était moins claire, des herbes hautes et très raides poussaient sur ses bords. Les arbres étaient différents de ceux que j'avais connus. Parfois, leurs branches portaient des boules d'une très agréable nourriture. J'attrapais aussi des bêtes vertes et sauteuses, tout à fait bonnes à manger quand on avait pris soin d'arracher leur peau.

La Tribu ne me manquait pas, et j'avais beaucoup moins peur du Dieu. Aucun mal ne m'était advenu. Je commençais à penser que l'homme-prêtre n'avait

pas toujours raison. Il racontait mille choses sur les horreurs du monde inconnu, et je n'avais rien vu du tout. Les bêtes étaient parfois étranges, mais pas plus nombreuses ou plus agressives que celles des terrains de chasse. Et le trou du bout du monde devait être bien lointain, je ne l'avais pas encore rencontré.

Mais, même ici, les bêtes, les arbres et l'herbe avaient le mal du Dieu, c'est pourquoi je ne pouvais pas vraiment rire de l'homme-prêtre.

Je suivis la rivière, encore et encore. Il me semblait que les jours se ressemblaient tous.

Mais, un matin, je sortis d'un épais bouquet d'arbres qui bouchait ma vue, et je criai, avant de tomber à genoux par respect et crainte. Je voyais devant moi la Cité de la Légende, toute labourée par la fureur du Dieu.

La Grande Cité des Anciens!

J'avais entendu l'homme-prêtre crier et tempêter, assurant que la Légende était fausse, et voici que mes yeux pouvaient attester sa véracité. Elle se déroula dans ma tête, telle que me l'avait contée la femme-mère:

Autrefois, si loin dans le temps que nul n'aurait pu compter les saisons écoulées depuis, le Dieu avait été le Serviteur des Anciens. Ceux-ci avaient possédé une grande sagesse. Ils savaient voler dans les airs, et transmettre leurs paroles par magie plus loin que ne porte la voix. Ils bâtissaient des cavernes immenses, et les montaient les unes sur les autres, si haut qu'elles semblaient menacer le ciel.

Mais le Dieu était jaloux. Les Anciens ne le craignaient pas, et négligeaient de le surveiller. Il avait réussi à briser ses chaînes, et, plein de colère contre ses maîtres, il avait détruit leur Cité. Pris par surprise, les Anciens avaient été anéantis jusqu'au dernier.

Et, depuis lors, nous, qui étions les enfants du Dieu, devons obéir à sa Loi, et porter sa marque.

Tout d'abord, j'osais à peine bouger, tant j'étais effrayé, puis je m'enhardis jusqu'à avancer tout doucement, pas à pas, en faisant le moins de bruit possible.

Oh! la fureur du Dieu avait été terrible!

Les grandes cavernes étaient fracassées. L'herbe et la mousse poussaient sur leurs décombres. Des arbres balançaient leurs branches entre des blocs de pierre écrasés. Quelque chose pendait sur la rivière, tout brisé et déchiqueté.

Je contournais avec prudence des trous profonds, et j'escaladais les éboulis. Pour franchir un passage difficile, je m'agrippai à une chose tordue qui pointait entre les pierres, et j'eus peur, car mes mains en furent marquées de rouge.

Je craignais terriblement le Dieu. Sûrement, il devait régner ici, sur cette Cité détruite qui prouvait son triomphe. Et moi, le maudit, j'osais m'avancer sur son territoire!

Je m'arrêtai. D'un instant à l'autre, la foudre allait me frapper, j'en étais certain. J'attendis, mais les nuages noirs qui annoncent le mécontentement du Dieu ne se montrèrent pas. Je repris courage, et j'avançai de nouveau.

Je ne voyais plus la rivière, tant je m'en étais éloigné. A peine si je pouvais encore sentir l'odeur de l'eau.

Soudain je découvris une caverne presque intacte. Elle montait dans le ciel, bien plus haut que les plus grands arbres. La puissance des Anciens m'émerveillait. J'avais écouté la Légende, mais entendre est une chose, et voir une autre. Comment aurais-je pu imaginer des cavernes aussi énormes? Le trou d'entrée était si large que douze chasseurs auraient pu le franchir ensemble. Il y avait des signes gravés au dessus et sur les côtés de cette entrée, mais ils ne ressemblaient pas à ceux que l'homme-prêtre dessine sur la pierre du Temple. Même lui n'aurait peut-être pas su les déchiffrer.

Je demandai l'Alliance, ces signes indiquaient peut-être une défense, et j'osai franchir l'ouverture.

Il y avait tant de choses à voir que ma tête bourdonna bientôt comme un nid de ces petites bêtes dorées, qui font du sucre, et piquent si fort. La grande caverne était divisée en quantités de plus petites reliées entre elles.

Je gravis des degrés taillés dans

la pierre. Ils devaient conduire jusqu'au sommet, et menaient à d'autres et encore d'autres cavernes. Elles contenaient toutes des merveilles incompréhensibles. Je vis beaucoup de signes gravés sur les murs.



En entrant dans une nouvelle caverne, je perdis l'équilibre, et mes doigts s'accrochèrent à quelque chose qui bascula.

Alors éclata une voix qui me parlait!

Je tombai à genoux, et criai que j'avais demandé l'Alliance. J'avais grand peur d'être tué. Je ne comprenais pas ce que disait la voix. Je ne reconnaissais que quelques mots, et, ainsi mélangés aux autres, ils semblaient n'avoir pas de sens. Je tremblais. La voix parlait toujours.

Je me risquai à relever la tête. Cette voix me paraissait sans colère.

Et je vis bouger les Anciens.

Il me fallut très longtemps pour comprendre qu'ils n'étaient pas réellement présents, comme je le croyais. Je ne voyais d'eux que les dessins de leurs corps, collés contre un mur, et animés par quelque magie.

Mais il me fallut bien moins longtemps pour découvrir que moi, le maudit, j'étais semblable à eux. Ils avaient, comme moi, un corps bien droit, deux bras et deux jambes, deux mains et deux pieds, un nez, deux yeux, une bouche, et non pas des choses en moins ou des choses en plus, comme ceux de ma Tribu.

Et ils n'avaient pas le Mal du Dieu! Ils n'avaient pas le Mal du Dieu! Exactement comme moi!

C'est ainsi que j'appris quel était mon destin. J'étais le fils des Anciens, et pas celui du Dieu. Ils m'avaient pris par la main, et guidé jusqu'ici, afin que je le sache. Le Dieu était sans pouvoir

sur moi. Je pourrais peut-être l'enchaîner à nouveau, et l'obliger à me servir.

Je savais quelle était ma voie. Je retournerais aux Tribus, afin d'y prendre une femme, et je serais le fondateur d'une race puissante. J'aurais une longue existence. La Légende disait que les Anciens vivaient la longueur de deux vies d'homme. Et les fils de mes fils

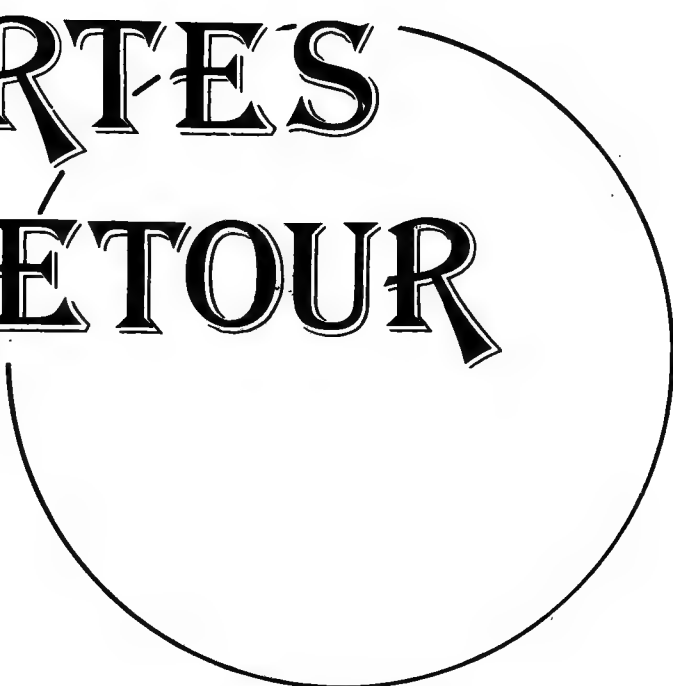
sauraient un jour déchiffrer les signes de la Cité détruite, et retrouveraient la science et la sagesse perdues.

Je sortis du Temple des Anciens, et là, debout dans le soleil, les bras levés, je défiai le Dieu, et criai par trois fois son nom interdit:

Atome! Atome! Atome!



LES PORTES SANS RETOUR



J'ai rencontré la fille aux yeux de petit chat perdu sur Allègre. Des yeux très beaux, emplis de ce doux bleu brumeux de l'innocence aveugle.

Allègre porte mal son nom. C'est une boule de boue gelée, un peu plus froide que l'enfer, et moins accueillante. La majeure partie de sa population se divise ainsi : d'un côté les chasseurs, coriaces et passablement sauvages, de l'autre, les marchands, dents longues et âmes noires. Allègre vit du commerce des peaux.

Venteuse, sa capitale, bien nommée celle-là, abrite aussi les technos, et le personnel du Cosmoport. C'est une ville minable, glaciale, dont les rues ne sont pas chauffées. Je ne l'aime pas, et je ne la choisirais sûrement pas comme lieu de résidence.

Je venais d'y livrer un chargement de chaubi, et j'attendais de pouvoir embarquer une cargaison de peaux. Comme tous les Cosmoports, celui de Venteuse adore les formalités. J'avais passé l'après-midi à remplir des paperasses, à y apposer l'empreinte de mon pouce, puis à discuter interminablement avec des bureaucrates bornés. Je suis propriétaire de mon navire, si bien que ces corvées me reviennent de droit. Elles ne me plaisent pas. Je ne suis pas d'un naturel patient, j'avais dû me contraindre au calme, et, ce soir là, je traînais encore une bonne dose

de mauvaise humeur.

Je suis entré chez Calley parce que c'est le seul endroit de Venteuse où il est possible de faire un très bon repas. Calley n'a pas de bloc-resto, il fait lui-même sa cuisine, c'est sa passion, jamais plus de deux ou trois plats, toujours excellents. Ce qu'il vend est honnête, et de bonne qualité, mais se paye. Sa boîte est la plus chère de la ville basse.

Malgré cela, la salle était comble. Chasseurs, tout juste revenus des plaines enneigées, et qui arrosaient bruyamment la vente de leurs peaux. Marchands prospères, accompagnés de filles jolies aux sourires artificiels et aux regards calculateurs et quelques technos avec leurs bobonnes.

Dans un coin, une douzaine de loups occupaient trois tables, et déplaçaient beaucoup d'air. C'est une sale engeance. Enfants comblés de papas bien en place, sûrs que la galaxie leur appartient, et sûrs aussi que tout ce qui a dépassé vingt ans est bon pour le broyeur.

Ils ont ressuscité une très vieille mode. Ils portent des pagnes de fourrure, et, sur le dos, une peau de loup synthétique dont la tête leur coiffe le crâne. Les filles incrustent leurs seins d'éclats de pierres précieuses, et les garçons dessinent sur leur visage, de la même façon, de véritables peintures de guerre. Loups

et louves accrochent aux ceinturons des couteaux bien tranchants. Ils aiment s'en servir. Cette mode, partie de Terra, a gagné la jeunesse dorée dans son ensemble, et l'on retrouve des loups dans toute la galaxie. L'uniforme varie parfois dans les détails, mais la peau de loup reste obligatoire.

Les seules tables libres se trouvaient dans leur immédiate proximité. En règle générale, il est préférable d'éviter ce voisinage. Ce sont des chercheurs d'histoires nées.

Pour le moment, ils étaient extrêmement occupés. Deux jouaient de la stridule. C'est un instrument que je n'apprécie pas. Ses gammes vont si haut dans l'aigu qu'il vrille les oreilles mieux qu'un vilebrequin. Un troisième martelait un tam, et en tirait des sonorités rappelant une charge d'éléphants. Les autres dansaient. Ça se passait au ras du sol, en fantastiques contorsions.

Calley a reconstitué le décor d'un bistrot du vingtième siècle. Il s'enorgueillit de n'utiliser que très peu de gadgets modernes, et sert lui-même ses clients, aidé par trois filles rapides, expertes, pas très belles, et assez coriaces pour dompter les chasseurs.

Tandis que je mangeais, Calley apporta sa bouteille de sogoul personnelle, et vint bavarder un moment avec moi. C'est un grand bonhomme, chauve comme un genou. Il se trouve bien comme ça, et a toujours énergiquement refusé les implants de cheveux. Par contre, sa main droite, partie au vent de je ne sais quelle bagarre, a été remplacée, non par une greffe, mais par une prothèse parfaite, un peu plus solide que du durim. Personne ne s'en aperçoit, jusqu'au moment où Calley ferme son poing pour mater un ivrogne récalcitrant. Il fait chaud, dans sa boîte, et il vit ordinaire un short de cuir. Son torse est massif, et les poils qui lui manquent sur le crâne tapissent sa poitrine. Sa seule coquetterie consiste en une bulle irisée, pendue par une fine chaîne au lobe de l'oreille gauche. La bulle est pleine d'une eau limpide, et des poissons microscopiques y tournoient. Calley y tient beaucoup.

Cette fille est arrivée comme j'achevais de sucer des chirodes, à leur point de parfaite maturité.

Je ne l'avais pas vue avant qu'elle ne s'installe à une table de moi, rejetant de ses épaules une somptueuse cape de sorg bleu. En cette époque, où la mode du moment voulait les femmes en jupes longues mais torse nu, elle portait une robe montante à cagoule. Le tissu fluide, bleu nuit, la masquait entièrement, ne révélant que l'ovale du visage, les mains et la pointe des pieds. Il glissait sur son corps, moulant tantôt la forme d'un sein, le dessein d'une hanche, la rondeur d'un genou, en suivant ses mouvements. Tous les hommes présents, je pense, devaient avoir envie de la déshabiller, et c'était là l'effet recherché.



Elle était belle. Joli nez, lèvres pleines, pommettes hautes. Et ces yeux. Obliques, d'un bleu de brume, innocents. Une poussière bleutée scintillante fardait ses cils et ses sourcils.

Calley s'est empressé pour la servir lui-même. Lorsqu'il est passé à côté de moi, je lui ai demandé, par une mimique interrogative, s'il la connaissait. Il a secoué négativement la tête, mais son pouce dressé a fait un geste approuvateur. C'est un hommage qu'il accorde à peu de femmes.

Elle a mangé, de bon appétit, et sans manières. Deux chasseurs, successivement, sont venus s'asseoir à sa table, pour essayer de la lever. Elle s'en est débarrassée avec une aisance souriante et polie. Elle me plaisait. Il est difficile, en notre époque de miracles régénateurs, de deviner l'âge d'une femme, mais j'aurais parié sur la jeunesse réelle de celle-là. Entre vingt et trente ans, à mon avis.

Je m'attardais à la contempler, en sirotant le reste du sogoul de Calley. J'ai allumé une cigarette. Après une accalmie consacrée au repas les loups s'étaient remis à danser, et leur musique explosait. Je commençais à en avoir

marre, et j'ai pressé le bouton pour réclamer mon addition. Les chiffres se sont allumés, et j'ai glissé mes jetons dans la fente. Beaucoup de jetons. Sacré Calley.

Un loup s'est approché de ma voisine, et l'a empoignée, sans aucun préavis. Ses joues s'incrustaient de dessins géométriques en saphirs et émeraudes, et un aigle miniature déployait sur son front des ailes de diamants. Un rouge flamboyant allumait les yeux et les griffes de sa peau de loup.

Il tirait la fille par le bras. Ses ongles, remplacés par des plaquettes de durim, s'enfonçaient dans le mince poignet.

- Viens danser, jolie, allez, viens danser, viens danser.

Manifestement, il n'était pas du genre à comprendre ce que non voulait dire. La fille résistait, et ses yeux ne ressemblaient plus du tout à ceux d'un chaton. Elle ferma son poing, et frappa l'adversaire à la pomme d'adam. Un bon coup, précis et bien placé. Le loup recula, en suffoquant. Il faisait de terribles efforts pour aspirer de l'air.

La horde glapit, et fonça.

Je n'aime pas les histoires, mais je n'aime pas non plus les filles déchiquetées à l'arme blanche. Comme tous les trans', je porte le laser à la ceinture, et je possède pour cela une autorisation centrale de Terra. Mais le brandir ne suffirait pas pour stopper ces enchaudés, et je ne pouvais pas m'en servir.

Le premier loup arrivait sur la fille, couteau pointé. Il me trouva sur son chemin. En frappant sec du tranchant de la main, je lui brisai le poignet, puis l'empoignai par son ceinturon pour l'envoyer voltiger. Il termina son vol plané en heurtant du crâne le comptoir de Calley, avec un sale bruit, qui m'inquiéta un peu, mais je n'avais pas le temps de m'y attarder. La louve qui arrivait par derrière reçut ma botte dans le ventre, et s'effondra en geignant.

Ensuite, les choses devinrent confuses. Hurlements, tables renversées, fuites, bousculades, et glapissements suraigus de femelles affolées. Des lames de couteaux scintillaient partout, et je m'activais

très sérieusement. Un fil tranchant entailla ma chemise et ma peau. Du coin de l'oeil, je vis que la fille ne restait pas inactive. Elle brandissait une chaise, et tenait la meute à distance. Trois ou quatre chasseurs entrèrent dans la danse en poussant des cris d'indiens.

Calley arriva à la rescousse, et les choses se terminèrent très vite. Il y avait des loups affalés dans tous les coins. Un chasseur serrait son bras, d'où le sang jaillissait en fontaine. La salle achevait de se vider.

- Arrache-toi, Gyall, me dit Calley. Je suis obligé d'appeler la volante, et, dans ces histoires, elle donne toujours raison aux loups. Les papas n'aiment pas qu'on abîme leurs jolis petits. Je ne t'ai jamais vu.

Il se tourna vers ma voisine.

- Décollez aussi, Mademoiselle, ça vaudra mieux. Je ne vous connais pas, et je ne me souviens même plus de votre tête. J'ai une très mauvaise mémoire. Moi, je ne risque pas grand-chose. J'ai des appuis.

Le chasseur blessé posait à son bras un tourniquet. Il partit vers la porte, soutenu par un copain. Au loin, les sirènes commencèrent à geindre. Je filai, et la fille me suivit.

Nous courûmes, tournant deux ou trois coins de rues. Il faisait un froid à geler debout, et ma veste fourrée était restée dans le vestiaire de Calley. La fille avait sa cape, son sac, et elle en tira un petit générateur de chaleur, que j'appréciai aussitôt. Il confirmait mon impression première. La belle dame était riche, très riche. Générateur et cape de sorg ne s'offrent pas en prime publicitaire.

- Je n'ai pas eu le temps de vous dire merci, dit-elle.

Je haussai les épaules. Elle sourit, et demanda:

- Vous ne vous êtes pas servi de votre laser. Pourquoi?

- Je suis trans'. Pas le bon Dieu. Tuer deux ou trois loups m'aurait valu des histoires à n'en plus finir. Ils sont

bien protégés.

- J'aurais peut-être pu arranger ça. Je m'appelle Missie Oléone.



Elle aurait pu l'arranger, en effet. Tarrent Oléone a bâti un empire qui couvre toute la galaxie. Il est concessionnaire exclusif des propulseurs Heym. Le nom de sa fille Missie revient dans toutes les chroniques mondaines. Je ne les suis pas avec passion, sinon je me serais souvenu de son visage.

- Vous en oubliez d'être poli, dit-elle. Votre nom?

- Gyll Darra.

- Ramenez-moi à mon hôtel. Vous avez bien mérité un verre, et je vous l'offre. A propos, j'avais aussi un laser. Je m'en serais servie, en cas de nécessité, mais vous vous en tiriez très bien.

- Merci, dis-je, un peu aigre.

Si je ne pouvais pas utiliser mon laser sans risquer quelques bonnes années de réadaptation, elle, l'aurait pu. La puissance d'un Tarrent Oléone dépasse l'imagination. Elle suivait très bien mes pensées.

- De quoi vous plaigniez-vous? Vous n'étiez pas obligé d'intervenir.

Elle avait parfaitement raison, mais elle m'agaçait un peu.

- Allons, ne faites pas cette tête. Venez, et je vous remercie tout de même.

Nous prîmes un taxi mono-rail, qui nous déposa juste devant le Jaume, après avoir avalé quelques jetons.

Elle me reçut dans son appartement. D'ordinaire, je ne fréquente pas des établissements tels que le Jaume. Je gagne bien ma vie, mais mes goûts sont modestes.

Je trouve ce genre de décor un peu trop chichiteux.

Elle me versa à boire, passa du cicatrisant sur mon éraflure, s'excusa de ne pouvoir m'offrir une chemise neuve, et disparut, en me laissant en tête à tête avec mon verre. J'entendis résonner de vagues sonneries dans les profondeurs de l'appartement, qui devait bien s'étaler sur quelques kilomètres.

Elle revint. La robe à cagoule avait disparu, remplacée par une combinaison violette, tout aussi couvrante, tout aussi fluide, mais plus collante. Elle avait des cheveux très noirs, lisses et brillants, coupés aux épaules. Ses yeux, démaquillés, restaient aussi beaux. Ses cils étaient très fournis, et ses sourcils dessinaient une courbe fuyant vers les tempes. Chacun des ongles de ses pieds nus s'ornait d'une délicate miniature tracée au pinceau.

J'étais assis dans quelque chose qui m'enveloppait moelleusement, et suivait mes mouvements. Son sogoul était nettement meilleur que celui de Calley. Nous bavardions de chose et d'autres, amicalement. Je me sentais bien, détendu, et je n'avais nullement la tête farcie d'arrière-pensées.

Nouveau bruit de sonnerie légère, noyées dans les profondeurs ouatées de l'appartement. Elle s'excusa, sortit, et revint en tenant une poignée de feuilles bleues de transmission interplanétaire. Elle me les tendit.

Gyll Darra - Sexe masculin - 32 ans - Né à Marseille, sur Terra - Mère souche française et russe - Père souche française et martiniquaise - Transporteur-Propriétaire du vaisseau stellaire "Archer", enregistré sous le numéro...

Ca continuait longtemps comme ça. Sur quatre pages. Ma biographie, si complète qu'elle me rappela des épisodes oubliés. J'y trouvais quelque part mon signalement, taille, poids, couleurs d'yeux et de cheveux, empreintes digitales et photo.

Missie Oléone souriait.

- Vous devez tenir de votre père le teint foncé et les cheveux noirs, mais ces yeux jaunes de mongols doivent être ceux de votre mère. Je me trompe?

- Allez vous faire foutre! Pourquoi cet espionnage?

- J'ai l'intention de vous employer. Votre réputation n'est pas mauvaise. Sensiblement honnête, si pas trop scrupuleux, et coriace. Ca me convient.

- Qui vous dit que j'accepterais de travailler pour vous? Je ne suis pas à louer, Mademoiselle-Oléone-pleine-de fric!

- Ne nous énervons pas. Je reconnais que le procédé n'est pas très élégant, mais j'aurais pu ne rien vous dire. Vous pourriez peut-être écouter ce que j'ai à vous proposer?

- Allez toujours.

- Vous serez bien payé. Très bien. De quoi vous offrir une flotte de navires, et les autorisations nécessaires pour pouvoir les utiliser. C'est ce que vous aimeriez, non?

Cette garce de femelle touchait assez juste. De temps en temps, je faisais ce genre de rêve. Un petit noyau de vaisseaux bien à moi. Gyall Darra, le roi du transport...

- Ca, dis-je, c'est l'appât. Où est

l'hameçon?

- Vous connaissez mon frère?

- De réputation.

Qui ne connaît Axin Oléone? Si sa soeur fait prime dans les reportages mondains, Axin Oléone a très fréquemment les honneurs de l'actualité. Un embrumé complet. Sans son papa, il serait depuis longtemps en réadaptation. Je pouvais me rappeler un douzaine d'histoires, toutes plus criantes les unes que les autres. Casse-cou, et jouant sa peau à la roulette russe à la moindre occasion. Si Axin était mêlé à cette histoire, elle répandait probablement un parfum de mort.

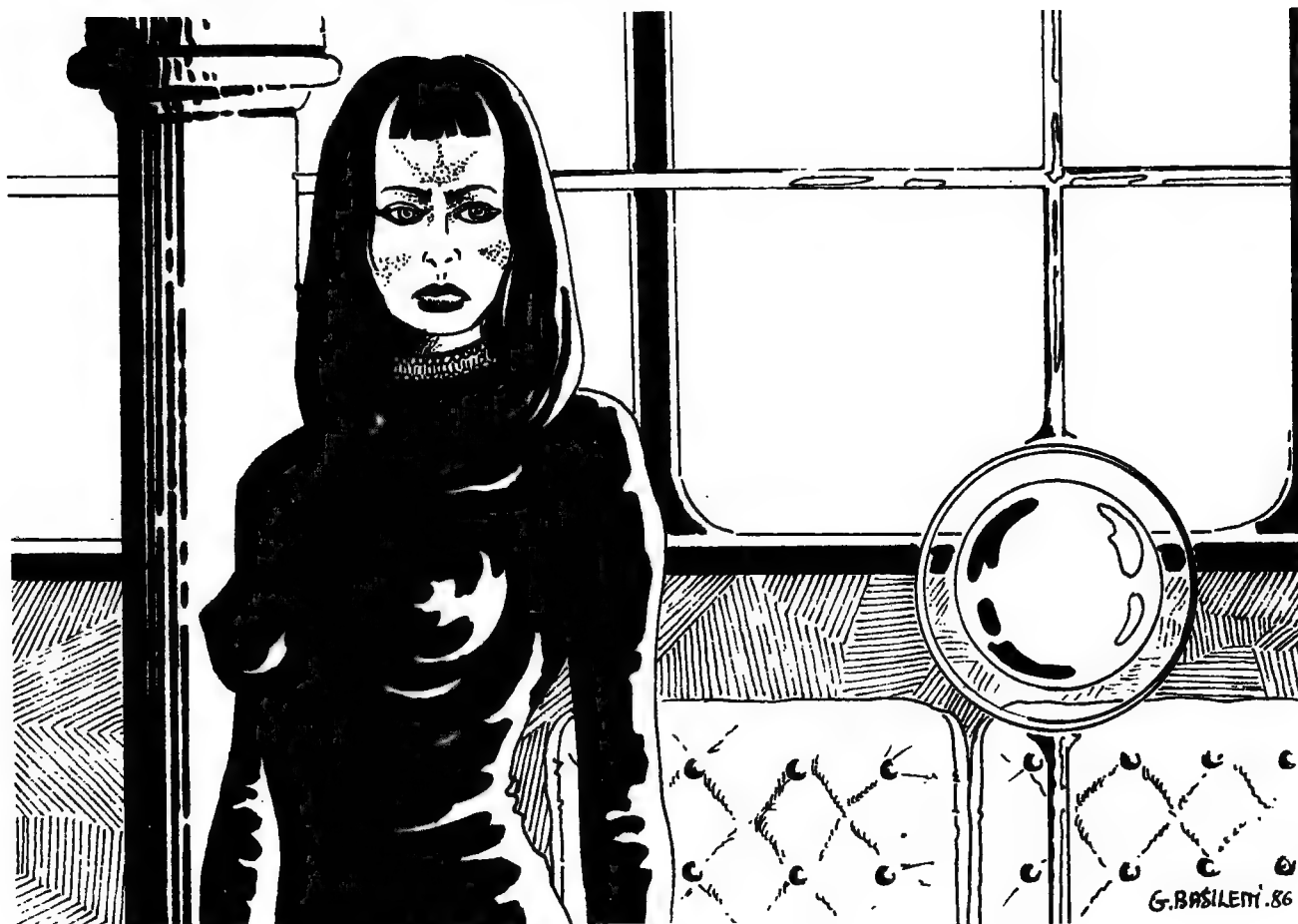
Missie jouait avec son verre, le faisant tourner entre ses doigts. Elle le posa brutalement.

- Axin a passé les Portes sans Retour.

Je sifflai.

- Sa dernière fantaisie...

- Peut-être pas, dit-elle, je veux que nous allions le chercher.



G. BASILENT '86

La flûte de verre froid

En fin d'après-midi, Jax était proche de son but. Pas assez quand même pour l'atteindre avant la nuit. Le jour allait durer encore un moment, et il aurait pu continuer à descendre, mais il était crevé au-delà du possible, et il chercha s'il existait, à proximité, un lieu propice au repos. Il ne découvrit nul rebord qui lui aurait permis de s'allonger, mais vers la droite, une ouverture vaguement ronde dans la roche lui fit espérer une caverne. Assez large pour lui ? Peut-être, et peut-être pas. Mais une grotte ferait un abri très agréable, et cela valait la peine d'y aller voir. Il obliqua prudemment, prise après prise, en direction de la cavité.

En s'approchant, il vit luire dans le creux de brefs éclairs scintillants qui l'intriguèrent. Une poche de cristaux ?

Une nouvelle extension vers la droite lui permit d'agripper une main au bord de la faille, puis d'y placer son pied. Il s'étira, se propulsa d'une détente, et pénétra dans le trou.

Un étincellement de feu violet l'éblouit, et il cligna des yeux. Sa vision s'adaptant, il poussa un cri de surprise et d'admiration. Il venait d'entrer dans une gigantesque géode, entièrement tapissée d'améthystes. La grotte baignait dans une lumière mauve, et le soleil passant par l'ouverture arrachait un chatolement purpurin aux arêtes de la

pierre.

Jax regardait, fasciné, ce jeu de flammes violines qui sautaient, de cristaux en cristaux, s'éteignant pour renaître, et renaître encore. Cette mouvance brillante s'intensifiait, d'instant en instant, tourbillonnait, s'enroulait, entrant par ses yeux, envahissant son corps, créant une roue de fulgurant vertige, qui l'aspirait.

Il ne bougeait plus, et ne pensait plus, tout son être concentré dans ses prunelles, qui buvaient avidement le flamboiement pourpré.

Jirri, toujours juché sur le paquetage poussa un bref cri de terreur. Il jaillit dans un bond furieux, sortit de la grotte, et resta accroché en équilibre précaire au bord de la faille. Il détournait la tête, et ne regardait plus le brasier violet, si intense à présent qu'il masquait comme d'une brume le corps de l'homme, statufié dans la position exacte qu'il avait eu en entrant, une jambe tendue pour un pas amorcé, les bras rigides.

Jirri miaula, et miaula encore, désespérément.

Les sons passèrent sur Jax sans le toucher. Sa cervelle était vide, gelée, sans aucune possibilité de raisonnement. La clarté purpurine existait seule, coulant par ses yeux, envahissant et pétrifiant

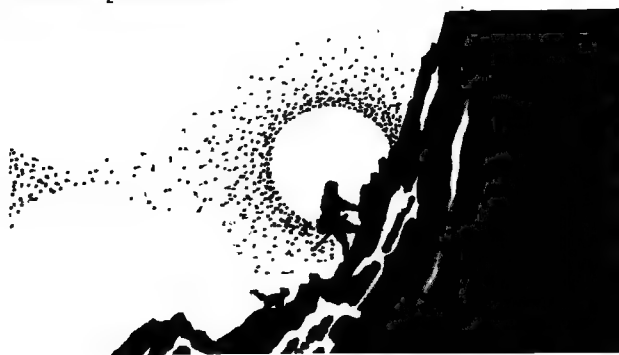
chaque fibre de son être, et le possédant totalement. Il était le centre d'un déchaînement d'incandescence violette, et sa peau commençait à prendre un ton mauve. Ses ongles viraient à l'améthyste. Le vert de ses prunelles se troublait, pâlisait, se mélangeait de lilas. Des reflets de pourpre naissaient dans ses mèches brunes.

Jirri cessa de miauler. Il regarda un bref instant le corps indistinct noyé dans la fournaise violette, et, se ramassant, il ferma les yeux et sauta. Sa détente l'accrocha au dos de Jax, juste en dessous du paquetage. Il y planta ses griffes, laboura des pattes arrières, et enfonça ses dents aussi profond qu'il le put dans la chair.

La sensation parvint à Jax comme un faible chatouillement. Un embryon de pensée naquit dans sa raison. C'était lointain, étouffé, un sentiment confus, une impression vague de gêne, qui le poussa à vouloir ébaucher un mouvement. Il ne le put. Sa main, qu'il avait tenté de déplacer, était devenue pierre, pesant comme une masse de plomb au bout d'un bras mort.

La gêne se précisait, s'accentuait, devenait douleur, faible d'abord, puis de plus en plus nette. Un élançement aigu lui traversa le dos, se ficha comme une flèche vibrante au coeur de sa cervelle, et le réveilla.

Il commença à lutter, cherchant à déchirer cette gangue pétrifiante qui l'enserrait. Il se débattait inconsciemment, sans aucunement raisonner, simplement parce que résister faisait partie de sa nature profonde.



Les flammes violettes qui dansaient dans ses yeux l'écoeurèrent, et, au prix d'un effort considérable, il parvint à baisser les paupières.

Instantanément, une force irrésistible, implantée en lui, voulut le contraindre à les rouvrir. C'était quelque chose de monstrueusement étranger, un esprit immonde, vieux comme Géha, qui avait vécu bien avant l'homme, et vivrait longtemps après lui, et qui était rivé aux cristaux de la grotte depuis des siècles. Durant que coulaient les années, que naissaient et mouraient les saisons, il avait attendu une proie, et, l'ayant enfin trouvée, il s'apprêtait à se repaître, avec une infernale délectation. La sombre faim qui l'emplissait était si ignoble que Jax avait l'impression de se noyer dans de la fange.

L'ordre de lever les paupières le cingla, mordant au vif de sa cervelle. Il savait que cette force noire était entrée en lui par ses prunelles, en même temps que les flammes de lumière violette, mais qu'elle ne l'avait pas encore complètement vaincu. S'il ouvrait les yeux, il lui permettrait de le posséder entièrement, et elle se nourrirait de son essence vitale, en le pétrifiant peu à peu.

Il lutta, toute sa volonté concentrée dans ce seul but : garder les paupières closes. La douleur infligée par Jirri, toujours accroché à son dos l'aidait. C'était une réalité matérielle aiguë, qui maintenait claire sa conscience. Il résistait, dans un combat immobile, son âme têtue d'Arten refusant de se rendre, repoussant la volonté étrangère qui tentait de s'imposer à la sienne.

L'esprit affamé rugissait de frustration, et il percevait cette rage comme une sensation directement implantée au vif de son être. Ses paupières frémisaient convulsivement. La force noire l'entraînait, le plongeait dans des abîmes de pestilence, des gouffres d'immondices. Elle était si puissante qu'il se sentait fétu roulé par une tornade, mais elle ne gagnerait que s'il acceptait de lui obéir, et il résistait, mobilisant toutes ses ressources d'acharnement et de ténacité.

La sauvagerie innée qui était l'essence même de sa nature combattait sans relâche, opposant une barrière d'énergie à la volonté ennemie, et, en même temps, il cherchait à libérer son corps de l'emprise pétrifiante.

La marée noire qui le submergeait refluit imperceptiblement. Des rets collés à son esprit se desserraient. A peine, mais suffisamment pour qu'un soupçon de vie renaisse dans ses membres gelés. La teinte mauve de sa peau s'effaçait progressivement. Ses ongles s'éteignirent, et leur couleur améthyste vira vers le rose. Ses doigts bougèrent.

Lentement, au prix d'un effort tel qu'il aurait crié s'il l'avait pu, sa main monta, avec des saccades d'automate, vers son cou. Elle s'éleva, par petites secousses successives, chaque fois un peu plus haut.

Ses doigts atteignirent le collier, et l'étreignirent convulsivement. La tête du serpent frappa sa paume.

La foudre qui le parcourait balaya la force noire, l'arrachant et la refoulant. Il la sentit quitter son corps, entraînée par une puissance incommensurablement plus grande que la sienne, qui la rejeta dans le gouffre de chaos d'où elle avait surgi à l'origine des âges. Et il sut qu'elle était vaincue, à jamais.

La vie était en lui, et chaque sensation, sa respiration haletante, la sueur qui coulait sur son visage, le coeur qui martelait ses côtes, les griffes du chat en-

foncées dans son dos, symbolisait la réalité matérielle.

Jirri se décrocha et sauta à terre. Une nausée tordit Jax, qui se plia et tomba à genoux. Des spasmes le secouèrent, mais il n'avait rien à vomir. Il saliva, et déglutit convulsivement.

Le jour baissait. Ses dernières clartés ne se reflétaient plus dans les cristaux. Leur lumière pourprée s'était éteinte. Ils étaient gris, ternes. Jax, en se relevant, les sentit s'écraser sous ses bottes en poussière cendreuse.

Il se déchargea de son paquetage, grimaça, et passa ses doigts dans son dos douloureux. Il les ramena pleins de sang. Jirri miaula sur un ton d'excuse.

- Oui, je sais, matou. Tu ne m'as pas arrangé, mais sans toi et tes griffes, j'aurais fait un joli bloc de pierre figé là jusqu'à la fin des temps. Aussi, je te dois un bougre de merci. Cette saloperie est partie, à présent, et elle ne risque pas de revenir. Nous allons rester là pour la nuit. Nous avons payé la place assez cher. Voyons un peu ce qui reste à se mettre sous la dent. J'ai une faim de loup.

Jirri miaula avec approbation.



LA CROIX DES DECASTES



La Salle des Exécutions se vidait.

Le Grand Prêtre Astang, qui avait mené la cérémonie, s'était déjà retiré, avec ses assistants. La foule coulait par la grande porte comme un fleuve.

Sauf les condamnés, nul ne verrait la Bête de Feu. Des yeux destinés à vivre ne devaient pas la regarder.

Les lourds battants de bronze se refermèrent lentement. Jalen entendit le son clair produit par la barre qui se plaçait dans ses encoches. L'énorme salle au plafond voûté était éclairée par des torches. Une vingtaine de condamnés s'alignaient le long des murs, fixés par groupes de trois. La chaîne qui cerclait leurs tailles passait par un anneau scellé dans la muraille. Beaucoup geignaient, accroupis, recroquevillés sur eux-mêmes.

Jalen était debout. Il mourrait debout, comme doit le faire un Guerrier, même si la marque de sa Caste avait été effacée par une croix de fer rougi. La peur s'était retirée de lui. S'il existait une survie après la mort, comme le prétendait ceux de la Caste Religieuse, il reviendrait. Il reviendrait pour hanter Pisac et Liséra...

Les yeux noirs, et leurs franges de cils... "Viens, Jalen, viens!" Les seins chauds, la bouche ardente, le corps dansant... "Viens, Jalen!"

La muraille de métal brun du fond de la salle se fendit sans un bruit. Les deux pans s'écartaient l'un de l'autre lentement.

- Eh bien, dit une voix ironiquement amère, nous allons savoir à quoi elle ressemble, même si nous ne pouvons pas le raconter...

Jalen, jusque-là si enfermé dans son tourment qu'il en était aveugle, découvrit son voisin de droite. Un grand gaillard, qui pouvait avoir une trentaine d'années. Des cheveux roux foncé, une courte barbe, et des yeux couleur de bière. Des yeux qui ne semblaient pas exagérément terrifiés. Une petite cicatrice étoilée soulignait sa pommette gauche. Sur son épaule, la marque de la Caste avait été effacée par une croix de fer chaud, comme celle de Jalen. On ne la distinguait plus. Le grand corps était trop maigre et meurtri, mais il restait bien droit. Jalen sourit brièvement. Il mourrait en bonne compagnie. Celui-là cachait bien sa peur.

Jalen regarda le voisin de gauche. Un petit blond au visage lisse. Il était difficile de lui donner un âge précis. Ses yeux très clairs étaient intéressés, mais non inquiets. Jalen, stupéfait, découvrait l'épaule vierge de cet homme. Pas la moindre trace d'une marque de Caste. Cela était impossible!

Il n'eut pas le temps de s'attarder sur la surprise. Le mur du fond avait disparu. A sa place, Jalen voyait un vide noir. Noir qui se troubla d'une clarté faible, puis de plus en plus nette. Elle s'accompagnait d'un bruit étrange, un peu grinçant, paresseux.

L'approche de la Bête fut saluée par une explosion de clameurs folles.

Une odeur âcre de métal chaud et des volutes de fumée entrèrent dans la salle. La clarté rouge palpitait, avançait.

Jalen se pétrifiait, les mâchoires contractées. Il avait imaginé la Bête sous bien des formes, mais pas aussi laides, ni aussi horribles. Il luttait pour ne pas s'effondrer ni cacher ses yeux en geignant de terreur. Réaction manifestée par la majeure partie des condamnés. Jalen et ses deux voisins étaient parmi les rares encore debout.



L'homme aux yeux couleur de bière tenta de plaisanter :

- Elle n'est pas bien jolie, hein? J'aurais préféré ne pas avoir à faire sa connaissance.

Le coeur n'y était pas. Sa voix manquait de fermeté et, sur la blancheur crayeuse de son visage, la moucheture des taches de rousseur ressortait. Jalen admira tout de même son courage. Lui n'osait pas répondre. Il n'était pas certain de ne pas bégayer.

Les deux hommes suaient. Le troisième, le sans Caste, ne transpirait pas. Ses prunelles claires restaient très paisibles. Jalen n'y pouvait lire autre chose que de la curiosité, avec peut-être une trace d'amusement.

La Bête avançait en se déhanchant sur de hautes pattes minces.

Un insecte. Un insecte de six mètres de haut, incandescent. Le corps rond, les pattes grêles, la tête hideuse et ses quatre yeux rougeoyaient. Les mandibules béèrent sur un gouffre de flammes. Dans cette trappe ardente, des crochets cliquaient.

Les condamnés les plus proches du monstre hurlaient à s'arracher la gorge. Leur chair se boursouflait de cloques grésillantes, et leurs cheveux s'enflammaient.

Une puanteur de viande calcinée racla les narines de Jalen. Il se trouvait à l'autre extrémité de la salle, mais, même à cette distance, un souffle de chaleur ardente assécha d'un coup la sueur sur son corps.

La peur. Comment vaincre une terreur aussi viscérale? Il ferma les yeux. Il savait qu'il tremblait. Il savait qu'il hurlerait comme un animal quand les pattes de feu le toucheraient. Il essayait de croire, de toutes ses forces, que le supplice serait bref.

Des cris. On ne pouvait les imaginer sortant d'une gorge humaine. Jalen rouvrit les yeux. Deux crochets articulés avaient saisi un homme par le milieu du corps. La chaîne que le fixait à la muraille cassa net, aussi aisément que se serait rompu un lien de paille. Les pattes grêles montèrent le supplicié vers la gueule de flammes. Les cris s'intensifièrent jusqu'à devenir ululement de démence. Leur paroxysme sciait les nerfs. La puanteur de chair brûlée était intolérable. Une épaisse fumée bleue montait du corps secoué de convulsions. L'homme disparut dans la gueule de feu, qui claqua sur lui. Ses cris s'interrompirent net.

Mais il restait bien assez de clameurs pour assourdir, Jalen se battait contre lui-même pour ne pas succomber à la contagion. Des hurlements qu'il ne pourrait plus contenir bien longtemps gonflaient sa gorge. Ses dents se soudaient.

Les yeux de bière du voisin roux ressemblaient à ceux d'un animal piégé. La ligne de ses mâchoires tendait sa peau livide.

Le petit blond se penchait sur sa cuisse. Il tirait sur sa chair, à pleines

maines.

Durant un instant, Jalen se crut halluciné. La peau blanche, recouverte d'un léger duvet blond, se fendait, révélant non du sang et de l'os, mais une cavité sombre. L'homme y plongeait sa main, et la ressortait tenant un cube de métal.

Cela ressemblait, plus ou moins, à une boîte magique.

Le blond la braqua sur la Bête de Feu et, en même temps, commença à parler dans une langue dont Jalen ne comprit pas un mot. La stupéfaction le distraignait de sa terreur.

Le monstre incandescent avait saisi une deuxième victime. Le corps torturé se contorsionnait frénétiquement. Les cheveux de l'homme flambaient, l'auréolant de feu. Sa face pourpre, boursoufflée, fendue de craquelures suintantes, était un masque d'horreur. Ses deux mains, qui tentaient de desserrer l'étreinte des pattes ardentes ressemblaient à des serres d'oiseau, noircies et fumantes. Ses clameurs faisaient reculer les bornes du possible.

Le petit blond braquait toujours sa boîte, en parlant d'une voix nette et calme. À peine si, par instants, le débit des phrases incompréhensibles s'accélérait un peu. Ses yeux très pâles, ronds, luisaient, mais pas de peur. Jalen n'y pouvait lire autre chose que l'excitation du spectateur qui assiste à une scène passionnante.

Le voisin roux était aussi stupéfait que Jalen.

- Qu'est-ce qu'il fait?

- Je ne sais pas. C'est une boîte magique qu'il tient, mais...

Jalen attrapa le blond par le bras.

- Qu'est-ce que tu fais? Au nom du sang! Qu'est-ce que tu fais?

L'homme se libéra d'une secousse agacée.

- La paix!

Cela était parfaitement compréhensible, et l'intonation méprisante.

L'homme braqua de nouveau sa boîte, et reprit son débit paisible de phrases étrangères.

La Bête de Feu avait dévoré cinq ou six victimes. Elle se rapprochait. Jalen, repris par la terreur, oublia l'étrange voisin. Il se concentra sur un combat dur à livrer. Une panique totale tentait de forcer ses défenses. Il contenait les cris, obstinément. S'il en laissait passer un seul, les autres suivraient, et il se mettrait à glapir comme un arlequin au clair de lune. Et il maintenait droites ses jambes plus molles qu'une bouillie de mélil. La chaleur dégagée par le monstre le cuisait vif.

Les condamnés tiraient sur leurs chaînes, follement.

Jalen se surprit à en faire autant, arc-bouté, possédé d'un besoin animal de fuir qui ne laissait plus place à la raison. Sa chaîne se tendit et les maillons mordirent jusqu'au sang dans sa taille. La chaleur devenait intolérable. Il respirait du feu.

La chaîne du voisin roux était également rigide.

Les deux hommes réalisèrent en même temps l'inutilité de cet effort inconscient et renoncèrent.

Le petit blond parlait toujours, tenant sa boîte magique à bout de bras. La sueur ruisselait sur sa peau blanche, mais Jalen aurait pu jurer qu'il ne s'agissait là que d'une réaction provoquée par l'ardente chaleur, et non par la crainte.

Les prunelles transparentes n'exprimaient rien d'autre qu'une attention soutenue.

- Mets tes mains à mon cou, dit brusquement le voisin roux, et serre. J'en ferai autant pour toi. Avec un peu de chance, nous serons inconscients. J'aimerais autant...

Jalen acquiesça. L'idée était valable, cela marcherait peut-être. Pas si sûr... Même s'ils réussissaient à s'étrangler l'un l'autre à demi, le contact des pattes incandescentes les réveillerait vite... Ça valait tout de même la peine d'essayer...

Jalen plaça ses mains autour d'un cou robuste, et serra. Des pinces dures crochèrent dans sa propre gorge. L'air commença à lui manquer et des cercles rouges dansèrent dans ses prunelles. Il concentrait ses forces dans ses doigts, pour serrer le plus longtemps possible. Ses deux pouces s'enfonçaient féroce-ment sous des maxillaires.

L'étreinte qui l'étouffait se relâcha soudainement.

- Attends! Regarde!

Jalen desserra sa propre prise.

La Bête incandescente était bien proche, à présent. Le petit blond s'était tu. La boîte magique avait disparu, et la cuisse ouverte s'était refermée. Dans une main étroite aux courtes phalanges, Jalen découvrit une arme magique. Il avait eu l'occasion d'en voir quelques-unes, mais peu souvent. Elles étaient réservées aux plus hauts dignitaires des Castes dominantes. Le Grand Prêtre Astang en possédait une, et le Gouverneur Gaub.

Le petit blond avait reculé de toute la longueur de sa chaîne, et il braquait son arme sur l'anneau scellé dans le mur. Jalen vit jaillir ce mince fil de lumière bleue intense, qui pouvait percer du métal, ou découper chair et os mieux que l'épée d'un géant.

L'anneau massif se trancha net. Les bords coupés rougeoyaient. La chaleur remonta les maillons, pour mordre dans la taille de Jalen.

Le petit blond libéra d'une secousse sa chaîne passée dans l'anneau. Il courut vers la grande porte de bronze. Ses mains palpèrent à gauche de l'anneau d'or ciselé encastré dans la muraille, qui glissa, révélant un étroit passage. Le blond s'y engouffra et le panneau se referma sur lui.

Jalen avait été un instant paralysé par la surprise. La chaleur et les hurlements suraigus trop proches le réveillèrent. Il dégagea sa propre chaîne et courut. Le voisin roux le suivit.

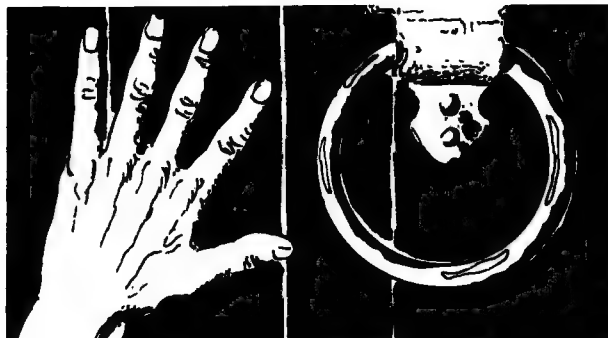
Les deux hommes tâtèrent frénétiquement les ciselures. Sans aucun profit.

Le panneau refusait de bouger d'un millimètre. Jalen y cogna des deux poings, avec une rage aveugle, sans autre résultat que de faire saigner ses jointures.

Les larges mains de l'homme roux palpaient avec une concentration fiévreuse. Il secoua la tête.

- Nous perdons du temps. Il faut connaître le bon endroit, et nous pourrions le chercher des heures. Nous ne les avons pas. Elle sera bientôt sur nous.

Il se retourna, et Jalen avec lui.



L'insecte incandescent agrippait une nouvelle victime. Les clameurs démentielles roulèrent sous le plafond voûté. Il ne restait que cinq hommes prisonniers des anneaux.

Jalen et l'homme roux fouillaient désespérément la salle des yeux dans l'espoir d'y trouver une issue ou un refuge. Rien. L'énorme cave était nue et vide, hormis le monstre et les derniers condamnés. Pas de cachette, pas de voie d'évasion...

- Si, dit Jalen. Il y en a peut-être une. Une seule. Là!

Il désignait le mur ouvert, d'où la Bête de Feu avait surgi.

Les lèvres de l'homme roux se tordirent dans une grimace d'ironie.

- C'est tout ce que tu as trouvé? L'ancre de la Bête?

Jalen haussa les épaules.

- Quelle différence? Qu'elle nous attrape là ou ici... Il peut exister une issue. Mieux vaut un soupçon d'espoir que pas d'espoir du tout. Mais si tu préfères l'attendre...

- Non, camarade, merci. Ton idée n'est sûrement pas la meilleure, mais c'est la seule. Allons-y! N'oublions pas la lumière. Ce trou me paraît bien noir.

Il décrocha deux torches du mur et en tendi une à Jalen.

La Bête de Feu enfournait une autre victime.

Trois hommes demeuraient, qui n'avaient plus la force de crier. Ils geignaient, les yeux hermétiquement clos, recroquevillés contre le mur, et y poussant des épaules, comme s'ils espéraient s'y enfouir.

Jalen et son compagnon firent le plus grand écart possible pour contourner le monstre. Ils se râpèrent sur la pierre rugueuse de la muraille, mais l'ardente chaleur les rissola quand même.

L'horreur incandescente saisissait un condamné par la taille, et elle les ignorait.

Ils pénétrèrent ensemble dans une gigantesque caverne, si vaste que la lumière des torches n'en révélait pas les bords. Elle était d'origine naturelle, et stalactites et stalagmites la découpèrent en labyrinthe.

- Nous pourrions jouer à cache-cache avec elle, dit l'homme roux, nous mettrons plus longtemps à cuire. Je ne suis pas sûr du tout d'y voir un bien...

Jalen n'y voyait pas un bien non plus, et il le dit. Après l'atmosphère de terrifiante chaleur de la salle, la caverne lui semblait glaciale. Il frissonnait, mais sa peau restait péniblement cuisante.

Il essayait de maîtriser cet espoir frénétique de vivre qui le secouait.

Son compagnon roux se taisait. La torche se reflétait dans le jaune de ses yeux, les allumant comme ceux d'une bête nocturne. Le rouge sombre de ses cheveux et de sa barbe luisait faiblement.

Ils zigzaguaient entre ces hauts piliers, les uns montant, les autres descendant, qui s'amenuisaient en tentant de se rejoindre. La pierre était blanchâtre, un peu cireuse. Ils se retournaient fréquemment pour surveiller la clarté rougeoyante encore trop proche.

Un cri d'atrocité mourut, tranché net.

Le silence qui s'était installé fut bientôt troublé par un bruit grinçant. A l'entrée de la caverne, la monstruosité ardente apparut.

Jalen serra les dents sur un gémissement. Durant sa détention, il avait accepté sa mort, mais à présent, tout son être la refusait absolument. Il voulait vivre. La marque effacée de sa Caste ne comptait plus, ni la trahison de Liséra. Il voulait vivre, avec une frénésie aveugle et primitive...

En cet instant, il aurait mendié sa vie, s'il l'avait pu.

Un flot de honte le submergea, lui mettant le sang aux joues, et l'animal, repoussé, se retira de lui pour laisser place à l'homme.

L'insecte de feu avançait par saccades, se balançant sur ses pattes fines. Il glissait entre les piliers de pierre. Jalen et l'homme roux commencèrent en même temps à courir, et butèrent bientôt sur une muraille de roc.

- A quoi bon prolonger le supplice, dit Jalen, découragé. Recommançons comme tout à l'heure, veux-tu? Je serre ton cou, et tu serres le mien. Avec cela, peut-être? Ça pourrait être plus efficace.

Il écarta les poignets, et la chaîne qui les unissait se tendit.

- Attends! dit l'homme roux. Tout n'est pas encore perdu. Cette chose n'est pas vivante, j'en suis certain. C'est du métal, animé par quelque magie. Qui sait combien de temps cette magie va durer? Grimpons sur deux de ces piliers, chacun le nôtre. Le plafond est très haut.

- Elle aussi, dit Jalen, amer. En se dressant sur ses pattes, elle nous cueillera probablement très bien.

- Fais à ta guise, mais moi, j'essaie.

L'homme roux agrippa le pilier le plus proche, et commença à se hisser. Les chaînes qui l'entravaient ne facilitaient pas l'ascension, ni la torche qu'il n'avait pas lâchée. Il s'en tirait très bien quand même.

Jalen suivit l'exemple donné, en se maudissant d'être trop lâche pour attendre la Bête et en finir tout de suite.

Les deux hommes se retrouvèrent perchés sur des stalagmites voisines, au ras d'un plafond creusé de vagues pierreuses. La Bête s'approchait, et le souffle ardent les cuisait de nouveau.

- Regarde! -L'homme roux criait de triomphe- Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer.

Jalen découvrit que dans le plafond creusé, une fente s'ouvrait, hérissée de pointes rocheuses.

- Viens me rejoindre, dit l'homme roux. Il faudra qu'on s'entraide. Sacrifie ta torche, nous garderons la mienne. Je peux la fixer ici.

Il enfonça son brandon entre deux aspérités de roc et l'y coinça.

Jalen lâcha sa torche et s'allongea au maximum, en s'agrippant avec les cuisses. L'homme roux saisit les bras tendus. Il grommela entre ses dents quelque chose que Jalen ne comprit pas, puis dit :

- Laisse-toi aller. Doucement. La prison m'a pris des forces.

Jalen desserra ses cuisses, et bascula. Retenu fermement par l'homme roux, il toucha l'autre pilier et s'y accrocha. Il était passé.



La Bête ardente était si proche que les deux hommes cuisaient vifs. Jalen avait l'impression de sentir ses yeux bouillir dans leurs orbites.

- Cette faille est un peu loin, dit l'homme roux. Soutiens-moi, je te tirerai après.

Curieusement, Jalen ne pensa pas

une seconde que ce compagnon de misère pourrait l'abandonner. Ils étaient liés par le sort et s'en tireraient ensemble, ou pas du tout.

Les dents serrées, Jalen porta tout le poids de l'homme qui s'étirait. A lui aussi, la prison avait pris des forces...

L'homme roux engageait son buste dans la fente. Elle était si étroite et il y entra just. Il tendit une main en disant :

- Passe-moi la torche, je vois un endroit où l'accrocher.

Jalen lui passa le brandon qui fumait. L'homme disparut dans le conduit. Jalen ne resta pas sans lumière. La Bête de Feu en produisait beaucoup trop.

Deux bras resurgissaient de la faille.

- J'ai trouvé une position à peu près convenable. Place ta chaîne dans mes mains. Quand je te le dirai, tu te décrocheras. Sans trop de secousses, si possible.

Jalen s'allongea pour mettre sa chaîne dans deux paumes carrées, qui se refermèrent solidement sur les maillons.

- Vas-y!

Jalen lâcha son support. Il avait manoeuvré sans brusquerie, mais il y eut une secousse quand même. Les menottes mordirent féroce dans ses poignets. Son corps se balanç dans le vide.

La lumière écarlate dégagée par le monstre flamboyait. La peau de Jalen se craquelait comme une pelure grillée. Les grincements saccadés de la Bête en mouvement explosaient directement dans ses oreilles.

Centimètre par centimètre, l'homme roux le remontait. Jalen l'entendait haleter péniblement et avait grand-peine à repousser l'idée de la chute. Un crochet chauffé au rouge frôla son mollet, lui arrachant un râle, douleur et terreur mêlées.

Puis son buste se râpa sur les bords de la faille ; il s'accrocha à une saillie, achevant de se hisser, sans trop savoir comment. La chaleur dévorante était si proche qu'il en suffoquait.

Au-dessus de lui, l'homme roux res-

pirait par saccades. Il sourit, en essuyant d'une main la sueur qui coulait dans ses yeux.

- Tu pèses bon poids, l'ami. Je t'aurais préféré un peu plus fluët.

Jalen rit un peu.

- La prison ne m'a pas engraisé pourtant.

- C'est bien le problème. Elle ne m'a pas engraisé non plus... Bon, grimpons un peu plus haut. Pour mon goût, il fait beaucoup trop chaud ici.

Il prit la torche et commença à s'élever, avec assez d'aisance. Ses chaînes cliquetaient.

Jalen le suivit, tant bien que mal. L'escalade n'était guère dans ses habitudes -il n'avait plus grimpé ainsi depuis l'enfance- mais il s'en arrangeait. Quand on n'a pas le choix...

Ils montèrent assez longtemps, trop absorbés pour parler. Les mains et les pieds de Jalen, humides de sueur, adhéraient mal à la pierre, et la crainte de tomber l'habitait en permanence. L'entrave des chaînes, qui restreignait ses mouvements, devenait géhenne plus que gêne. Une soif desséchante incendiait sa gorge et sa peau restait douloureusement cuisante. Il niait son épuisement, avec une obstination têtue. Le régime de la prison avait sucé ses forces.

- Je ne vois pas la fin de cette cheminée, dit l'homme roux. Mais il y a ici une galerie transversale et je suis d'avis qu'on s'y repose un peu. Nous décidons ensuite d'un plan d'action. Qu'en dis-tu?

- J'en dis qu'il est grand temps que je m'arrête, avant de redescendre plus vite que je ne suis monté.

Les deux hommes s'introduisirent dans un boyau à peine un peu plus large que la cheminée. L'homme roux ficha la torche entre deux saillies de roc.

- Il y a quand même un problème, dit-il, cette torche diminue. D'ici peu, je ne pourrai plus la tenir...

Jalen réprima mal un frisson nerveux. L'idée d'être perdu sans lumière dans ces entrailles pierreuses était pénible...

Les deux hommes restèrent un grand moment sans parler, tout entiers pris par la sensation de repos qui détendait leurs corps surmenés.

Jalen jeta un coup d'oeil inquiet à la torche. Combien de temps, encore, avant les ténèbres?

- Eh bien! dit l'homme roux, il va falloir décider. Je vois trois possibilités: continuer à escalader cette cheminée, la redescendre en espérant que la magie qui anime la Bête a cessé d'agir, ou suivre ce nouveau conduit.

Jalen rampa jusqu'à la cheminée, pour regarder au fond. Une lueur rouge s'y agitait.

- La solution "redescendre" est à éliminer, dit-il. La Bête est toujours là, bien ardente, et elle remue. En ce qui me concerne, je l'ai assez vue pour m'en satisfaire le reste de mes jours, en admettant que j'en aie encore quelques-uns à vivre. Monter ne me séduit pas davantage. Si nous nous retrouvons sans lumière en pleine escalade, la chute sera à peu près certaine. Reste ce conduit à explorer. Il débouche peut-être quelque part. Nous ne pouvons compter que sur la chance.

- Un vrai raisonnement de philosophe, mon frère, dit l'homme roux d'une voix traînante. C'est la Plume de la Caste des Savants, qui marquait ton épaule?

- L'Epée des Guerriers, dit Jalen, pas très aimable.

- Plus plausible -l'homme roux riait- pour la Caste des Savants, tu n'avais pas tellement l'allure. Moi, je portais le Masque.

- Comédien? Je ne l'aurais pas imaginé.

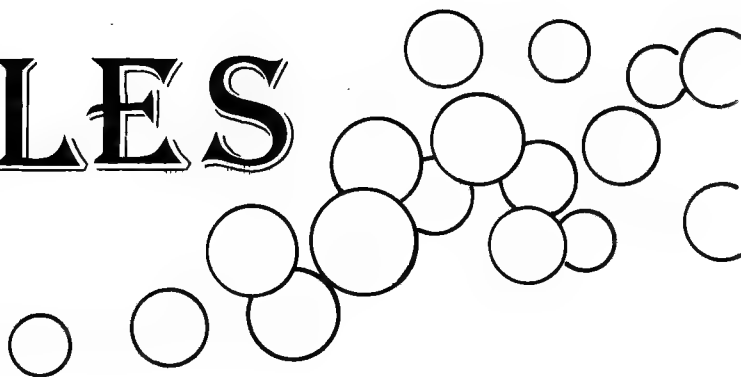
- Oh! Le Masque regroupe pas mal de professions. Comédiens, oui, mais aussi, Chanteurs, Poètes, Equilibristes, Jongleurs, Lutteurs... Je suis Trapéziste.

Ce qui expliquait, pensait Jalen, l'aisance avec laquelle l'homme avait effectué toute l'escalade, et l'exploit réalisé en remontant le corps de son compagnon d'aventure à bout de bras.

L'homme roux prit la torche.

- En route! Essayons de trouver une sortie avant que cette saleté ne s'éteigne.

LA MORT EN BILLES



Marie-Thérèse, dite Marithé. Huit ans et demi. Ne pas oublier le et demi, très important. Courageuse, maligne comme un singe. Obéissant en cas de danger, d'accord, et recta, mais le reste du temps! Doux Jésus, Vierge sainte! Le poison intégral. Fourrant son nez partout, questionnant sans répit, et utilisant à tout bout de champ l'argument suprême : "Maman dit que..." L'oracle a parlé! Cré Bon Dieu de merde! Si ça avait été un garçon, j'aurais depuis longtemps coupé une badine pour lui foutre un raclée.

Thomas a fini par lui en coller une. Elle a encaissé ça comme un petit chef. Pas de cris, ni de larmes. Après, sa rogne passée, Thomas était vachement emmerdé. Pas la gosse. "Maman le fait aussi, des fois." Elle ne parlait jamais de sa mère au passé.

Le pire, je crois que c'était les séances d'entraînement. Elle y participait. Pas d'un peu! "C'est bien comme ça!" "Montre-moi comment on fait ça." "Gérald, tu m'apprends à lancer?" "Thomas, tu m'apprends à me servir de l'antenne?"

Ce qui lui plaisait le plus, c'était de nous voir lutter. Si on l'avait écoutée, on aurait recommencé dix fois le truc. Elle s'installait, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, les yeux écarquillés d'attention. Et elle se rappelait

tout, point par point. Après, bien sûr, il fallait lui expliquer plein de machins. "Pourquoi t'as fait ça, Gérald?" "Et pourquoi t'as fait ci, Thomas?"

A l'entraînement, on n'y va pas trop dur, mais on ne se fait pas non plus de cadeaux. Thomas est plus petit que moi - sa Japonaise de mère ne lui a pas légué une grande taille - mais ses muscles sont aussi solides que les miens. Et il est bougrement rapide. Si j'avais à l'affronter pour de bon, je ne parierais pas trop sur mes chances.

Une bagarre de ce genre, pas mal féroce, j'aurais cru qu'une gosse en serait plutôt horrifiée. Ah bien ouiche!

En plus, sa mère lui avait déjà appris pas mal de trucs. Elle savait se servir de son couteau. Pas croyable! J'avais fait un test. En mettant un bout de bois dans sa main, parce que je ne tenais pas à récolter une égratignure par maladresse. Maladresse! Tu parles Charles!

Bon, j'abats ma main sur son poignet. Peut-être pas tout à fait aussi vite que je suis capable de le faire, mais rapide quand même. Et elle esquive parfaitement, et le bout de bois tape entre mes côtes, juste au bon endroit!

Thomas et moi, on en était restés baba. Ca s'expliquait quand même, bien sûr. Une solitaire avec une gosse. Elle

ne pouvait pas traîner un poids mort. Elle avait dressé son petit bout de fille à la survie. Très tôt, sans doute. Bien forcé. Cette femme, ça avait dû être un Jules. Saloperie de gelée !

De temps en temps, on en rencontrait, de cette merde. Je me demandais si ça avait proliféré. Probablement. Je n'en avais jamais vu sur les routes avant, et j'ai passé ma vie à me balader ici ou là.

A tous les coups, ça recouvrait un squelette, et les os, ce n'est pas ça qui manque. L'ennui, c'est que ça ne se contentait pas de les recouvrir, ça les mettait debout, et ils marchaient. Droit sur nous en règle générale. Heureusement, ça n'était guère rapide. Ça avançait maladroitement, en se déhanchant. Alors, on se tirait, vite vite. Et la nuit, on était vachement méfiants.

Il n'y en avait pas des masses des masses, un ou deux, par-ci par-là, rien de plus, mais ça me caillait la moelle à chaque fois. La belle trouille. Véridique ! Allez imaginer ça, aussi. Un squelette dressé, qui marche en glissant, et qui tend les bras comme une étreinte affectueuse. Dessus, un revêtement de billes translucides, collées en grumeaux. Au travers, on voit les os. Les billes ondulent, coulent, se déplacent... En plus, je me rappelais trop la mère de Marithé, et son corps rongé sous le manteau de gelée transparente.

D'où sortait cette saleté ? Des villes, sans doute. Il est tombé tellement de merde, sur les villes... A peu près tout, sauf la bombe atomique. Bombes ceci, bombes cela, bombes truc, et bombes machin... Les villes, à l'heure actuelle, c'est le royaume des morts, et c'est l'enfer. Si on tient à sa peau, il vaut mieux s'en écarter. Poches de gaz, rats pestueux, mares de bactéries... Plus la gelée, apparemment... Et celle-là, elle se déplaçait.

On s'était demandé vingt fois ce que ça pouvait bien être. Allez savoir ? Une saloperie dégringolée du ciel pendant la guerre, probable, et qui avait sans doute muté. On ne pouvait faire que des suppositions. Pas facile non plus de deviner pour quelle raison la saleté habillait invariablement un squelette, et l'utilisait pour se déplacer.

L'idée que cette cochonnerie se multipliait, ça ne me rendait guère jouasse. Il y avait bien un an que j'avais vu ça à Paris, pour la première fois. A ce moment-là, il n'y en avait nulle part ailleurs. Alors ? Celle de par ici pouvait sortir de Marseille, possible... Seulement, à se répandre comme ça, cette belle gelée ne tarderait pas à nous chasser de la France, et de partout. Rien pour la combattre... Seule solution, la fuite. Jusqu'où ?



On est tombés sur ces deux types au bord de la Durance, un peu avant Avignon.

Les rencontres, bonnes ou mauvaises, ça se fait toujours à proximité des points d'eau. Question de ravitaillement. Pour vivre, il faut boire. Manger, aussi, et les poissons n'ont pas souffert des épidémies. Ils ont prospéré, au contraire.

On s'était amenés en faisant gaffe, comme d'habitude, et sans bruit. Même Marithé est capable de marcher sans faire craquer les brindilles. Savoir se déplacer silencieusement, ça fait partie des impératifs de la survie.

Les deux mecs ne faisaient pas de bruit non plus. Ils mangeaient, assis au pied d'un gros arbre. Filets de poisson cru. Faire du feu près d'une rivière, c'est se chercher des ennuis. La fumée, ça se voit de loin.

On s'est trouvés pratiquement nez à nez.

Ils se sont levés d'une détente, par réflexe, et mes mains ont volé vers mes hanches, puis on s'est reconnus pour ce qu'on était, et cinq paires de paumes se sont présentées, doigts écartés, celles de Marithé un soupçon en retard sur les autres.

On a échangé des "salut" polis. Une rencontre de solitaires, ça se passe toujours dans une atmosphère parfaitement courtoise. Personne ne cherche la bagarre. Pour une excellente raison : un solitaire, c'est rapide, et surentraîné. Sinon, ça ne survit pas.

A mon idée, ces deux-là faisaient le poids. Ils se ressemblaient comme des grains de blé. Frères, probablement jumeaux. Dans les vingt-cinq ans, cheveux ras blond foncé, yeux bleu vif, et une musculature parfaitement entretenue. Deux shorts, encore humides d'un bain récent. Un noir, un bleu. Armes identiques aux ceinturons. Un couteau sur le ventre, la gaine en biais, et des hachettes accrochées sur chaque hanche. Les fers bien luisants, les manches polis par l'usage. Des lanceurs. Les hachettes, ça voltige très bien.

On a fait connaissance. Short noir s'appelait Alex, Short bleu Marc. Ils avaient fait bonne pêche, et ils ont proposé aimablement le partage. On a mangé.

L'estomac rempli, Marithé a exprimé un : "Je peux me baigner?" formalité, et filé dans l'eau sans attendre la réponse.

Thomas et moi, on s'est trempés après, à tour de rôle. Ces deux types, on leur faisait confiance, mais relativement. Le solitaire vicieux, ça existe aussi.

L'eau était fraîche, sur son lit de cailloux. Rincer la sueur, ça faisait du bien. On s'est séchés en bavardant tant et plus. Une rencontre de solitaires, c'est la grande parlote. Besoin de contacts humains, de temps en temps...

Marithé jacassait plus que tout le monde, et assaillait les deux bonshommes d'un tir de barrage de questions. Ils admettaient l'interrogatoire juste dans la mesure où ils le voulaient bien.

On a discuté un grand bout de temps de la gelée. Ils en avaient rencontré deux ou trois fois, et ils se demandaient ce que c'était. Thomas a proposé à Marithé une nouvelle baignade, et, pendant qu'ils jouaient à se noyer et se bombardaient de graviers, j'ai raconté ce qui était arrivé à la mère de la gosse. Se signaler les dangers possibles, c'est une règle entre nous. On a pas eu le temps d'en

parler des masses, la gamine revenait, et je l'ai bouclé. Eux aussi.

Ils ont embrayé sur autre chose, et raconté que, quelques semaines plus tôt, ils étaient tombés sur une groupée en pleine panique, qui fuyait une épidémie de peste bleue. La fille avait l'air en bonne santé quand même, alors, ils l'avaient prise avec eux. Pas la peine de me faire un dessin. Problèmes sexuels de solitaires. Ca nous arrive, de tirer la langue, et on ne crache pas sur les occasion libératrices. Seulement manque de bol, la nana avait commencé à tousser la veille.

- On aurait dû se tirer, a dit Alex, et en vitessé, d'autant plus qu'on ne pouvait l'aider en rien. Mais Josette était une bonne gosse. La laisser crever toute seule, ça nous faisait mal au ventre. On est restés, comme une bonne paire de cons.

- Elle est passée en même pas quatre heures, a dit Marc. La peau bleue comme un ciel de printemps. Saloperie!

On les sentait méchamment bilieux. Je pigeais très bien. Moi aussi, j'avais été bilieux, après avoir passé toute une nuit à regarder Jo cracher du sang et délirer. Se dire que le bacille est peut-être déjà en action dans vos poumons, ce n'est pas une idée plaisante...

Alex a fait un sourire en coin.

- Vous feriez peut-être mieux de filer. Si ça se trouve, le bacille, on le transporte...

Je concoctais. Des cobayes possibles. Je pouvais leur dire de rester quelques temps avec nous, et qu'on avait peut-être une protection. D'un autre côté, ces gars, je les connaissais pas. Annoncer qu'on possédait un éventuel remède, ça pourrait déclencher la bagarre. Ils le voudraient peut-être pour eux tous seuls. Décision à bien peser...

Et c'est là que Marithé a déconné. Poison de gosse! Et andouille de moi, pour avoir parlé de ça avec Thomas devant elle, sans me méfier de ses grandes oreilles.

Elle s'est exclamée joyeusement:

- Oh, nous, on n'a pas peur. On a un remède.

Thomas l'a regardée, rien de plus, mais ça a dû lui rappeler la raclée quand même, parce qu'elle a fermé son bec d'un coup.

- Un remède? a dit Alex, l'oeil très intéressé.

J'ai haussé les épaules.

- Une connerie de gosse. Elle s'imaginer des trucs.

Il n'a pas insisté, et a eu l'air de me croire sur parole. On a continué à bavarder de tout et de rien. Je me méfiais, mais pas assez.

Marithé se baladait. Elle poursuivait un petit papillon bleu. Elle est passée tout près d'Alex.

Un quart de seconde, et il la tenait d'une main par les poignets. L'autre poigne appuyait une lame sur le petit cou. Les yeux de la gosse étaient trop grands pour son visage. Elle a avalé sa salive. Elle ne disait rien.



La rage me hérissait les poils. Les yeux étroits de Thomas avaient encore rétrécis.

- Sages, vous deux, a dit Alex. Personne n'aura bobo si tout se passe comme je veux. Restez assis! Vos mains sur la nuque! Tout doux tout doux. Les doigts croisés!

J'ai obéi. Qu'est-ce que je pouvais faire? Je suis rapide, mais même si je lançais ma lame, elle n'entrerait pas dans son cou sans provoquer un réflexe qui ferait pénétrer la sienne dans celui de Marithé.

Thomas s'est exécuté tout aussi sagement.

- Bien! Maintenant, tournez-vous vers la rivière. Doucement. Et étendez vos jambes. Ma parole de solitaire: vous garderez vos peaux intactes.

Pas stupide la salope! D'abord, le coup des guibolles. Quand elles sont pliées, on peut se dresser d'un coup, comme se détend un ressort. Etendues, non. Ensuite, il nous promettait nos vies. Possible qu'il tienne parole. Possible que non, mais ça laissait une chance... Il nous tenait très bien.

Je regardais l'eau claire sur les cailloux. La rogne me faisait vibrer. Je me suis promis de faire du hachis avec ce mec si je vivais.

J'ai senti l'autre, dans mon dos. Marithé a poussé un minuscule cri de souris. Ma tête est rentrée dans mes épaules, malgré moi.

Ca n'a pas empêché le choc sur mon crâne, ni l'explosion d'étoiles. Néant.

J'ai été réveillé par une gifle d'eau. Pas la première fois que je me faisais assommer, mais c'est toujours aussi désagréable. J'avais la tête en nid de guêpes.

Thomas était sur pied. Il venait de m'arroser. La gosse était couchée, inerte. Je me suis crispé.

- Elle va bien, a dit Thomas. Elle est groggy, c'est tout. Ils nous ont sonnés tous les trois. Bien gentil, ce brave Alex. Il nous avait aimablement planqués sous des buissons. Nos sacs aussi.

Très gentil, en effet, de ne pas nous laisser à la merci des groupés qui auraient pu passer par là. Une ordure, mais pas totalement...

- Rien ne manque, a dit Thomas. Sauf la gourde, bien sûr...

Le remède se présentait sous la forme d'une soupe verdâtre. Nous en avions rempli une gourde. A utiliser dans les trois mois. D'après Frédéric, ça ne se conservait pas plus longtemps.

J'ai dit :

- Réveillons la gamine. Si on veut les rattraper, il va falloir se remuer un peu.

- Il vont se remuer aussi. Pas qu'un peu. Autre chose, ils ont dit qu'ils allaient vers le nord, mais ils ont pu modifier l'itinéraire.

- Je ne pense pas. A mon idée, ils comptent sur la gosse pour nous retarder.

Thomas a souri. Ce qui lui retroussait les lèvres n'avait vraiment aucun rapport avec la gaieté.

- Oui. Seulement, on est en rogne. On les aura sur l'autoroute. Sûr.

J'y comptais ferme. Je n'avais pas l'intention de retourner à Porquerolles la queue basse, pour expliquer à Frédéric qu'on s'était fait piquer le truc comme une paire de moutards leurs billes. Sans compter que je n'aime pas quand on me joue un tour de con. Si c'était humainement possible, je les aurai!

Marithé a grogné, remué, et s'est assise en se frottant le crâne.

- Oh là là!

En nous découvrant, ses yeux se sont éclairés comme des chandelles, puis la joie s'est éteinte d'un seul coup. Elle s'est mordu la lèvre, et deux petites larmes tremblotantes ont débordé dans ses cils.

- Il m'a demandé ce que c'était, le remède. J'ai dit que j'avais inventé, qu'on avait rien du tout, mais il ne m'a pas crue. Il a dit qu'il vous tuerait, l'un après l'autre... Marc a balancé sa hache sur la tête de Gérald... Je ne pouvais pas... J'ai tout raconté...

Elle avait honte. Terrible. Les petites larmes ont coulé. Elle a reniflé.

- Ca ne fait rien, petit bout. Tu as bien fait de tout dire. Dans ces cas-là, jouer les héros, c'est complètement idiot, et ça ne sert à rien. On n'a pas bronché non plus, nous, quand Alex t'a empoignée.

- Vrai? Vous n'êtes pas fâchés?

On a exprimé un "pas du tout" ensemble. Ça l'a requinquée.

- On va leur courir après, hein?

Prête pour le sentier de la guerre,

la môme.

- Et comment!

Marithé a essayé de se lever. Elle est retombée assise en se frottant la tête. J'ai examiné les choses. Une bosse monstrueuse. Le cuir chevelu un soupçon écorché. Ca saignait un peu. J'ai lavé et relavé ça dans le courant. J'avais une belle bosse aussi, que j'essayais d'oublier. Et à voir la façon dont Thomas palpit à l'occasion son crâne, la sienne ne devait pas déparer le lot.

On a chargé nos sacs, et j'ai installé Marithé à cheval sur le mien. On s'est mis en route. On avançait aussi vite que la prudence nécessaire en terrain couvert le permettait.

Une fois arrivés sur l'autoroute, on a pu se donner à fond. La course, sans répit. On se repassait la gosse. Ses quelque vingt-cinq kilos en plus du sac, ça se sentait quand même. On trottait, à foulées régulières. Pas de pointes de vitesse, pas de ralentissements non plus. Allure égale, jamais modifiée. Tuant, mais rien de tel qu'une bonne rogne pour soutenir les forces. On transpirait. Quelque chose de chouette. Et la trotte, ça n'arrangeait pas le mal de crâne...

Aux relais ou aux haltes, on perdait du temps. Il fallait les fouiller. A fond, et en douceur. Ils s'y planquaient peut-être.



Magie sombre



Supposez que la Magie, ça soit une grande force, un courant, caché mais bien réel, quelque chose comme une rivière souterraine. Pour l'obliger à vous servir, il suffirait de la capter. Supposez...

Merde! Une histoire, c'est comme une pelote de ficelle. Pour la dérouler, faut prendre le bon bout, sinon, ça risque de faire un joli pacson de noeuds.

La mienne d'histoire, elle commence un lundi après-midi. Je me balade dans le Quartier latin, en suivant un itinéraire compliqué, mais que je connais par coeur, qui va de librairie en librairie. Ce que je traque, c'est le bouquin d'occase.

Faut dire que la lecture, c'est mon vice, comme il y en a qui tapent sur le litron, ou qui s'envoient en l'air avec de l'herbe. Le pied maximum, pour moi, c'est une bonne histoire futeuse. Je suis pas trop difficile, et pourvu que ça m'intéresse, j'avale à peu près n'importe quoi. Polars, SF, romans, récits de voyage, trucs historiques... Le seul impératif, c'est que ça coûte pas trop cher, parce que le fric et moi, on n'est pas mariés ensemble.

Vous me direz, il y a la Bibliothèque municipale. Ouais, seulement ses horaires correspondent pas avec les miens, et en plus, ils vous refilent guère plus de

deux bouquins à la fois. Moi, le deux cent cinquante pages moyen, ça me fait tout juste dans les deux heures. Alors, je traque l'occase. Ca se trouve encore, mais faut connaître les coins...

Pa renaude tant que ça peut, quand il me voit radiner avec un nouveau pacatif de livres. Il dit qu'on sait déjà plus où les mettre, et qu'il en a ras le bol d'installer des étagères.

Remarquez, il y a du vrai là-dedans. Les bouquins, ça mange de la place. Mais j'aime bien garder ceux que j'ai trouvés chouettes. Quand j'ai plus rien à me mettre sous la dent, je relis.

Pa peut pas piger ça. Pour lui, la lecture, ça se borne aux gros titres du canard. Pour le reste, entre l'usine et la télé, il a son compte.

Ma pelote de ficelle, j'ai comme l'impression qu'elle s'embrouille un chouïa. Reprenons-la par son bout. Donc, je me trimbale de boîte d'occases en boîte d'occases. J'ai les mains noires de poussière, et, par-ci par-là, j'engrange un truc de plus dans mon sac. Mon prix maximum, dernier carat, c'est dans les quatre francs. Quand ça dépasse, j'achète pas, et si vous réfléchissez une seconde, vous verrez que ça peut pas être autrement.

Mon singe, le père Houdan, il me refile 1 700 francs par mois, pas un rond de mieux. Pour la bouffe et le logement, Man m'en pique la moitié. Avec le reste, sauf pour les très gros coups genre costard ou pardosse, où elle met du sien, faut que je m'habille. Calculez un peu ce qui va rester pour les distractions quand vous aurez retranché la paire de tatanes, le falzar ou la liquette occasionnels. Et encore, j'ai le vase de bosser tout près de chez moi. S'il fallait en plus que je raque le train et le métro...

Vous me direz, il y en a qui soulèvent ce qu'ils peuvent pas payer. Suffit d'un peu d'audace, et que le mec qui surveille soit occupé ailleurs. Seulement, voilà, pour ce genre de truc, je manque de toc. C'est pas question de moralité, remarquez, ni même de trac, je pourrais passer dessus. Non, ce serait plutôt genre réflexe à cabot de Pavlov. Les géniteurs, ils nous ont dressés honnêtes, pas faire tort d'un sou à personne, et tout le toutim.

La fois où mon frère Denis a chauffé un petit camion au libre-service U.G.E.C. de l'avenue, Pa lui a filé une fessée à plus pouvoir s'asseoir, en rentrant du boulot, et Man lui avait déjà mis tout un lot de baffes. Le Denis, à force de brailler, il en avait une extinction de voix. Et le camion, il a filé dans le vide-ordures aussi sec.

Bon. Donc, j'arrive sur ce coin de rue qui parque en général la fin de ma tournée. Il y a là tout un lot de boîtes, et c'est l'endroit le plus juteux du secteur, avec plein de trucs pas chers.

Comme d'habitude, le proprio sort quand il me voit fouinasser dans ses boîtes, et on bavarde un chouïa.

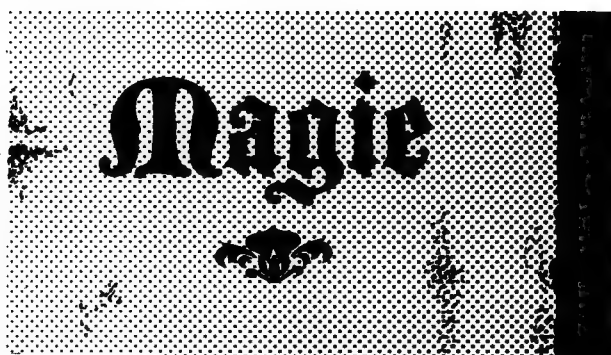
On est quasi copains. C'est un petit mec marrant, avec une bonne bouille ronde. Sa librairie est pas bien grande, et il vend presque autant d'occase que de neuf. Il me fait des prix, et, des fois, quand il a eu des services de presse à bon compte, il met de côté une nouveauté ou deux.

C'est le cas aujourd'hui, et quand je vais à la caisse payer le polar et les deux SF que j'ai pris, il me sort un bouquin tout neuf de dessous le comptoir, avec un sourire épanoui.

C'est un gros pavé, qui fait plus de six cents pages. Ça s'appelle : **Les Secrets Puissants et Terribles de la Magie.**

Je feuillette un peu, et je vois que c'est tout rempli de recettes pour avoir ci, et avoir ça. Je commence à rêvasser. La Magie, ça m'a toujours fait mousser le cigare. Faut comprendre, aussi. Quand on est fauché du premier janvier au trente et un décembre, l'idée d'une bonne petite combine qui ferait dégringoler les maravédís dans votre poche, ça semble tout ce qu'il y a de chouette. Résultat, je suis tellement dans la lune que j'entends à peine bonne bouille me raconter que ce bouquin, c'est vieux comme Hérode, que ça a été traduit du latin, réédité plusieurs fois, et qu'on a sorti ça encore un coup, comme curiosité, mais que, dans le temps, il y avait des gus qui se servaient de ces recettes, et qui y croyaient du comme fer.

Il bavassee et bavassee, et j'écoute plus rien du tout. Je suis en train de faire des rêves gros comme des montagnes.



Je me réveille d'un coup quand il me dit que, vraiment, avec la meilleure volonté du monde, celui-là, il peut pas me le faire à moins de neuf francs, vu que c'est un bouquin salement cher, qu'il aurait plein d'autres clients qui demanderaient pas mieux que de le prendre, mais qu'il sait que je suis un fana de ce genre de trucs, et qu'il veut me faire une fleur, etc.

En temps ordinaire, je laisserais choir. Neuf francs, ça passe de beaucoup mes limites, mais, tout d'un coup, ce sacré bouquin, j'en ai une envie si féroce que je le paierais peut-être bien le double s'il me le demandait. C'est pas le genre de confiance que je vais lui faire, on a beau être potes, un commerçant ça reste un commerçant, alors, je fait sem-

blant d'hésiter un brin, puis je dis que O.K., ça ira, je le prends, et je peux bien faire une entorse à mes principes, vu qu'avec ce machin, je vais sûrement dénicher la combine pour devenir millionnaire.

Il se marre, et il me dit de pas l'oublier quand je serai si farci de pognon qu'il me ressortira par les oreilles, et je dis que d'accord, je penserai à lui.

Là-dessus, il soupire, et il embraye sur la dureté des temps, et sur le fisc, qui lui mange tellement la laine sur le dos que pour un rien, il fermerait boutique.

J'opine du menton, mais cette antienne là, je la connais par coeur, vu que le père Houdan l'entonne facile vingt fois par jour, alors, dès que je peux en placer une, je dis qu'il faut que je me tire pour avoir mon train, et salut, à revoyure.

Je descends vers les quais, plan plan, sans me presser. J'ai dans l'idée d'aller à pincettes jusqu'à Saint-Lazare, ça fera toujours un ticket de métro d'économisé. Marcher, je déteste pas. J'ai mis des espadrilles, pour avoir les panards à l'aise. J'ai un jean bien usé, qui serre pas trop, et ma chemise en voile, celle que j'ai payée plus de cent francs dans un moment de folie. Entre nous, j'ai pas été m'en vanter auprès de Man. Je lui ai dit que je l'avais eue en solde.

Il fait chaud chaud, sûrement pas loin des trente degrés. Je passe mon sac d'un côté sur l'autre parce que la courroie me scie l'épaule. Les livres, ça pèse.

Paris à son air d'été. Plein de touristes, et les terrasses de bistrots qui débordent. On voit des mecs torse nu, ou en maillot de corps. Des fois, ils feraient mieux de pas, vus que la graisse s'étale. C'est comme les nanas. A l'occasion, dans leur petit bout de bain de soleil, les jambes découvertes par une mini, on en mangerait, mais, trop souvent, c'est la vision de cauchemar. C'est rarement les plus chouettes que montrent une maximum de peau.

Quand c'est joli joli, je regarde. Ca va pas plus loin, même quand je remarque qu'on ne déteste pas être regardée, parce qu'il fait vraiment trop chaud pour se fatiguer à emballer.

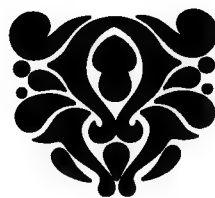
Ca dure et dure, la vague de chaleur. Les journaux en sont pleins. Ca se bagarre à coups de gros titres : "L'été le plus chaud depuis cent ans", "Dramatique sécheresse", "Catastrophe nationale". Avec des photos de champs tout pelés, ou de vaches en train de boulotter des bananes, faute de fourrage.

Comme toujours, les bouseux râlent tant et plus. Ceux-là c'est l'engeance jamais contente. Pa raconte que quand il était moutard, dans son bled auvergnat natal, un année, ils ont fait une procession pour demande de la pluie, et que, quinze jours plus tard, ils en refaisaient une autre pour réclamer du soleil.

Remarquez que le travail de la terre, c'est pas marrant. Elle est basse, la vache. Pa en sait quelque chose, lui qui a lâché la ferme pour l'usine quand il était jeunot. Mais chaque boulot a bien ses emmerdes. Et les pauvres pommes de l'histoire, comme dit Man, ça va encore être nous. Qui c'est qui va raquer la patate son poids d'or, cet hiver?

La Grand a déjà écrit qu'il fallait pas compter qu'elle nous dépanne. Des patates, qu'elle dit, il n'y en aura même pas pour elle. On bouffera du riz, probable, ou des pâtes. Mois, je m'en fous, j'aime bien, mais Pa, s'il a pas ses frites!

Celui-là, il est difficile comme pas un pour la nourriture. En plus, comme il a mal aux dents, il lui faudrait de la barbaque qui fonde dans la bouche. Ca fait que quand il râle sur le rosbif U.G.E.C., qu'est coriace comme du vieux chien, faut bien l'admettre, Man lui envoie pas dire que, pour son malheur, elle a épousé un homme qui a des goûts de ministre avec une paye d'ouvrier.



L'ange aux ailes de lumière

La condamnée était enceinte.

Son ventre distendu, qui tressautait aux cahots de la route, faisait remonter sur ses jambes balafrees une robe rigide de crasse. Les gardes, piques pointees, encerclaient la charrette d'un mur de vigilance. Ils progressaient avec une raideur mecanique, leurs pieds bottés soulevant des nuages de poussiere rousse. Les grandes roues cerclées de fer du chariot grinçaient à chaque tour, et ce miaulement aigre semblait scander une question : pourquoi ?

La condamnée, attachée aux ridelles par les poignets, ne devait pas avoir beaucoup plus de dix-huit, dix-neuf ans. Avant que la détention et les mauvais traitements ne la transforment en un petit animal maigre, crasseux et meurtri, elle avait dû être jolie. Un visage fin, creusé par la famine, des yeux très bleus, fortement soulignés de cernes sombres, et de longues mèches noires qui pendaient, agglutinées par la saleté.

Assis à l'avant de la charrette, un Prêcheur du Culte de Jacris égrenait les boules de son sélique. Le chaperon noir qui cernait son visage accentuait un profil d'oiseau de proie, au nez busqué et aux yeux ronds. La tête inclinée, il faisait glisser entre ses doigts les sphères de bois sculptées, en marmonnant.

Pour laisser place à la charrette qui cahotait en longeant les grilles de l'Ambassade, les passants s'étaient tassés de chaque côté de la route. Ils jouissaient du spectacle, et se défoulaient en injures, et cris de dérision.

La condamnée semblait ne rien voir, et ne rien entendre. Ses yeux clairs regardaient dans le vide. Ils exprimaient une résignation morne, au-delà du désespoir.

Je jurai entre mes dents, maudissant une fois de plus le sort - et l'absence de relations - qui m'avaient valu le poste d'Attaché d'Ambassade sur Malvie, la bien nommée. Une planète un peu plus qu'arriérée, qui en était encore à l'intolérance, au fanatisme religieux, et à la torture...

L'histoire terrienne regorgeait de séquences analogues à celle dont j'étais le témoin, mais elles appartenaient à un lointain passé. J'étais le produit d'une civilisation très policée, qui accordait une grande importance aux droits de l'être humain. Je ne m'habituais pas à ce monde médiéval, et à ses coutumes barbares.

Terra, qui commerçait avec Malvie, avait installé dans la capitale du Royaume d'Urriakan un Ambassadeur, sa suite, et des robots de service. Tout s'arrêtait

là. Nous n'avions aucun droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'une planète n'appartenant pas à la Fédération Terrienne.

Et chaque jour, ou presque, j'étais confronté à des situations qui me causaient des maux d'estomac.

Je m'interrogeais avec amertume sur mon avenir dans la Carrière. Les planètes aussi rétrogrades que Malvie ne manquaient malheureusement pas. Durant la Grande Expansion, la race humaine a essaimé très loin. Coupés de la Terre, les colons ont fréquemment régressé, et recréé des modes de vie peu conformes au modèle original. Dans combien d'années pourrais-je espérer un poste sur une planète plus civilisée? Jamais, peut-être. Je ne disposais d'aucun appui à un échelon élevé.

La charrette avait poursuivi son chemin de grincements. Elle côtoyait à présent l'entrée de l'Ambassade. Deux de nos robots-soldats montaient la garde devant ses grilles, rigoureusement immobiles. Les corps d'acier poli étincelaient, renvoyant le soleil.

Brusquement, l'un de ces mini-tremblements de terre qui ajoutaient périodiquement aux charmes de la vie malvienne me fit danser d'un pied sur l'autre, dans des efforts pour ne pas perdre l'équilibre. Un hourvari de clameurs terrifiées, de hennissements, d'invocations à Jacris naquit. Les gardes glapissaient en agitant leurs piques, le Prêcheur hurlait comme un loup malade, les chevaux se cabraient, les spectateurs bousculés criaient.

Dans cette confusion générale, je me cramponnais à la grille, tandis que le terrain vibrait et grondait sous mes pieds. Les deux robots-soldats, monolithes ancrés au sol par leur poids frémissaient, secoués d'une curieuse danse de Saint-Gui.

La houle trépidante s'apaisait quand apparut, entre deux barreaux, un visage creusé, marqué d'ecchymoses, à la peau grisâtre, et aux lèvres décolorées. Des yeux bleus élargis de terreur et d'espoir plongeaient dans les miens.

Une voix suppliante gémit :

- Ersélia!

Ersélia. Asile, en langue urriakienne.

J'avais passé assez d'heures sous un casque d'enseignement pour la comprendre et la pratiquer parfaitement. Libérée par je ne savais quel coup de chance, la condamnée qui portait encore aux poignets des bracelets de corde réclamait l'asile dans notre enclave terrienne.



Je n'avais aucun droit de le lui accorder. Pas sans en référer d'abord à l'Ambassadeur. Mais j'agis sans aucunement raisonner mes actes, d'autant plus vite que le Prêcheur qui accompagnait la malheureuse se précipitait à ses trousses, en vociférant.

J'entrouvris la grille, juste assez pour permettre le passage de la fille. Un jeune garçon d'une douzaine d'années que je n'avais pas remarqué jusqu'alors se glissa vivement derrière elle.

Je claquai la grille au nez du Prêcheur, qui empoigna les barreaux pour les secouer rageusement. Les deux robots-soldats l'encadrèrent immédiatement.

Les yeux ronds de l'homme s'exorbitaient de fureur. Il clama :

- Cette pécheresse appartient à la Justice de Jacris! Rends-la-moi!

J'utilisai un ton d'exquise suavité pour répondre :

- Elle a réclamé l'asile. Elle se trouve à présent dans une enclave terrienne. Je suis navré de devoir repousser ta requête.

Le laid visage encadré de noir se déformait de rage.

- Cette pécheresse a été convaincue d'un commerce charnel avec un démon! Renvoie-la pour qu'elle subisse sa juste peine, ou tu rendra des comptes aux Gardiens de la Foi!

- Certainement, dis-je, aimable. Par la voie diplomatique, si tu le veux bien.

J'utilisai un signe code pour les robots-soldats. Ils empoignèrent le forcené, et l'écartèrent de la grille comme ils auraient déplacé un fétu.

Le Prêcheur vociférait, appelant sur ma tête toutes les malédictions imaginables. Derrière lui, la foule s'était amassée, et elle grondait. Des projectiles commencèrent à voltiger.

Un autre signe code, et les robots utilisèrent leurs tétaniseurs. Les cris de haine se changèrent en glapissements de douleur. Il ne fallut pas trente secondes pour disperser la horde, Prêcheur et gardes compris, et chasser tous les mécontents. Un tétaniseur ne blesse pas, mais il fait mal. Très mal.

Je m'occupai de ma protégée, qui était en train de s'évanouir. Je la rattrapai juste avant la chute.

Le garçon qui avait vainement tenté de la soutenir levait vers moi des yeux clairs, si semblables à ceux de la jeune fille que je connus leur parenté avant qu'il ne me la confirme.

- Ma soeur n'est pas coupable, tu sais. Jacris l'a bien montré en faisant trembler la terre juste au bon moment. Je suivais la charrette. J'ai pu couper les liens de ma soeur, et l'aider à descendre. Les gardes n'ont rien vu, ni le Prêcheur. Jacris est juste! Il nous est venu en aide!

Je ne jugeai pas utile de lui dire qu'à mon avis, le hasard avait joué, en cette affaire, un plus grand rôle que Jacris. Et que gardes et Prêcheur avaient plus probablement été temporairement aveuglés par la peur que par une toute-puissante déité. De toute façon, je ne l'aurais pas convaincu.

Le Jacris en question (d'après nos

ethnologues une déformation probable de Jésus-Christ) n'était pas exactement sur Malvie, un Dieu d'amour et de bonté. Un Dieu féroce, au contraire, fort peu chrétien d'inspiration, en dépit de l'origine de son nom, mais qui avait sur la population une emprise absolue, entretenue pas les Prêcheurs.

La rescapée que je transportais n'était pas bien lourde, malgré sa grossesse avancée. Je l'amenai jusqu'à une chambre, et la remis, avec son frère, aux bons soins d'une servante robot. Je conseillai un bain et des vêtements propres en première urgence, tant pour la fille que pour le garçon. Tous deux souffraient d'un évident manque d'hygiène, et sentaient très mauvais. Mes narines de terrien s'offensaient encore de ces odeurs de vieille sueur rancie qu'exhalait tout Urriakien, du Roi à ses plus modestes sujets.

Je quittai mes protégés, sans guère écouter les actions de grâce du garçon, qui jacassait avec une voix étranglée d'émotion. Je me préparais pour une entrevue avec Sabran Portive, et je la prévoyais houleuse. Mon Ambassadeur se classait plutôt brave homme, mais sa devise se résumait ainsi : surtout, pas de complications diplomatiques! Il approchait de ses soixante ans, et de l'âge de la retraite. Son idéal consistait en une Ambassade où il ne se passerait jamais rien. Je doutais fort que ma conduite irréfléchie me valût son approbation.

Elle me valut, comme je m'y attendais, une diatribe polie, mais très sérieuse. Je l'écoutai le nez baissé, en donnant tous les signes de la plus parfaite contrition. Ce qui transforma peu à peu les secs "M. Carren" en des "mon petit Jason" assortis de soupirs douloureux.

Quand le sermon en arriva à sa conclusion, je posai la seule question importante à mes yeux :

- Allez-vous la renvoyer?

Portive soupira. Son visage de bébé joufflu, ses yeux bleus, sa personne replète, et jusqu'aux mèches blanches qui mousaient autour de sa calvitie, exprimaient la contrariété.

- Vous me haïriez jusqu'à votre mort,

n'est-ce pas, mon petit Jason? La sagesse le voudrait, pourtant... (Nouveau soupir, plus senti si possible que les précédents.) Enfin... J'ai eu votre âge... Je ferai mon possible pour qu'elle reste ici.

- Papa Portive, exprimai-je avec élan, vous êtes la crème des braves hommes!

Mon formaliste Ambassadeur n'appré-

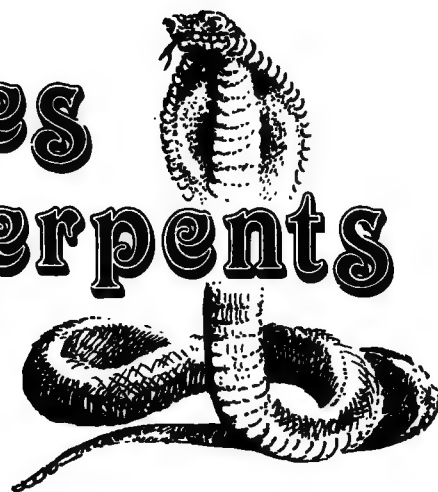
ciait guère que je l'appelle papa. Ses yeux bleus me foudroyèrent. Puis il secoua la tête, accablé.

- Vous ne ferez jamais un bon Ambassadeur! Jamais!

Il avait parfaitement raison, hélas! Pour clore l'entretien, il m'annonça qu'à son avis, cette histoire nous vaudrait de très gros ennuis.



La porte des serpents



J'ai poussé Batou vers les ifs, avec l'espoir d'observer sans être vu.

Et j'ai commencé à entendre le chant. Un beau chant rythmé, à plusieurs voix. Sa solennité évoquait un hymne. Une cérémonie religieuse? Possible. L'hypothèse collait avec les champs déserts. Les habitants du village étaient peut-être tous à la messe. Quel genre de messe?

Je me suis planqué derrière les ifs, et j'ai reluqué. Petites maisons de pierres brutes, sous toits pentus. Les tuiles brun-jaune étaient inégales de forme. Leur luisant évoquait la cire.

Le chant provenait d'une grande bâtisse, en partie camouflée par d'autres ifs. Elle se distinguait par une façade bariolée de couleurs vives. Au-dessus d'un porche aux grandes portes closes, se dressait une statue géante. Une statue emplumée, aux ailes d'or. Un Dieu-oiseau? Ou un archange? Qui sait? Tout était possible, et même que je retrouve ici le christianisme.

Le village paraissait totalement vidé. Les chants se succédaient avec de courtes pauses entre chaque mélodie. Les voix étaient belles, bien harmonisées. Pas de fausses notes. C'était assez plaisant à l'oreille.

J'ai décidé de patienter. Mieux valait attendre, à mon avis, la fin de la cérémonie

pour me présenter. Personne n'apprécierait l'arrivée d'un étranger au beau milieu des rites d'un culte. Mais je pouvais toujours, en attendant, visiter un peu le village. Et si j'y rencontrais quelqu'un, il s'agirait d'un agnostique, donc d'un être moins prisonnier des contraintes sociales. Je serais sans doute mieux accueilli. Je me méfie grandement des fidèles-moutons. Ils suivent les rites parce que c'est la mode. Les fois sincères sont rares.

L'entrée du village ne m'a pas plu. Pas du tout. Il y avait une potence, avec un gus pendu par les poignets. Un gus mal en point, meurtri et barbouillé de sang. Il avait dégusté une sacrée danse, le bonhomme!

Et merde! Le coin ne me paraissait guère accueillant.

Le type était très brun, peau et poils, aussi chevelu-barbu que moi, et aussi jeune. Moins de trente ans, à mon idée. Son menton reposait sur sa poitrine, mais il a relevé la tête en m'entendant approcher.

Ses yeux m'ont fixé bien en face, sans aucune humilité. Des yeux cernés de noir, injectés, mais des yeux clairs de prédateur, qui ne demanderaient jamais merci. Il était nu, lui aussi. Mon accoutrement n'a pas paru le surprendre. Peut-être qu'il voyait chaque jour des types

vêtus en tout et pour tout d'une couverture crasseuse.

Les chants s'échappaient toujours de la maison de Dieu. Longuette, la cérémonie. Bah! ça m'arrangeait plutôt. Je n'étais pas sûr d'avoir envie de rester là. Ce type pendu comme un jambon refroidissait mon envie de me mêler aux braves villageois. J'avais comme l'impression qu'on aurait du mal à s'entendre.

Le mec martyrisé me regardait fixement. Les yeux pâles restaient vissés dans les miens.

Et brusquement, l'envie m'est venue de le libérer.

Il se classait peut-être dans les canailles abominables, mais j'ai peu de goût pour les vengeance à froid. Je ne les conçois qu'à la chaude, et individuelles. Si j'avais des griefs sérieux contre un bonhomme, je n'irais pas chercher l'Ordre et la Loi pour prendre mes crosses. Je me chargerais de lui régler moi-même son compte. Tout seul comme un grand. En plus, je suis toujours du côté du brimé. Le vrai réflexe incontrôlable. On ne se refait pas.

Ce type aux yeux de prédateur avait peut-être commis un atroce méfait, mais j'avais envie de l'aider quand même. Au reste, il pouvait aussi n'être coupable que d'une vétille. Aucune époque primitive ne pratique la compassion. Je n'avais qu'à feuilleter les pages de l'Histoire de mon propre monde.

Libérer le bonhomme. D'accord, mais comment? Je n'étais pas Hercule pour briser ses chaînes. Je cherchais une solution quand j'ai vu briller, sur un montant de la potence, une clé pendue à un crochet. Voilà qui en disait long sur la mentalité des villageois. La clé était là, prête pour l'emploi, mais pas une âme ne songerait à délivrer le puni avant la fin de sa peine. Personne. Sinon, la clé aurait été bien planquée.

J'ai mis pied à terre.

Quand je suis passé devant le mec pour attraper cette sacrée clé, il m'a craché dessus. Avec précision. Je lui ai retourné une mandale, par pur réflexe de coléreux. Après, je m'en suis voulu. Ce bonhomme, on lui en avait fait baver pas mal, mais il n'était pas dompté. Et

il me prenait pour un ennemi.

J'ai agité la clé pour tenter de lui faire comprendre que je lui voulais du bien. Je craignais, en venant trop près, de déguster une ruade. Les yeux féroces étaient incroyables.

Quand j'ai ouvert la première menotte, l'incrédulité s'est accentuée. Il me comprenait pas. La stupéfaction élargissait le bleu glacier de ses prunelles. Il a frotté sur sa cuisse son poignet déchiré qui saignait.

Tout soudain, des hurlements ont éclaté quelque part dans le village. Pas besoin de traducteur. Ça braillait: "A la garde! A la garde!" ou je voulais bien qu'on me les coupe. Yeux de Prédateur a dit quelques mots, sur un ton pressant. Pas besoin de traducteur non plus: "Grouilletoi, mon pote!"

Le braillard s'égosillait. Un birbe, installé sous un porche dans un fauteuil de bois. Est-ce qu'il prenait le soleil? Est-ce qu'on l'avait chargé de faire le guet? Pas d'importance. Ce qui comptait, c'était de filer vivement.

Coup de bol, les chants. Dans l'édifice, ils devaient résonner assez fort pour couvrir les glapissements de la vieille rosse.

Une birbesse qui clopinait sur des béquilles est sortie d'une maison pour filer vers la chapelle. Plus grave, un moutard pieds nus, entortillé dans un châle, en a fait autant. Et celui-là ne clopinait pas, il cavalait. A toutes jambes.



J'ai sauté sur Batou, et pris Yeux de Prédateur en croupe. Malgré la double charge, mon vaillant petit canasson s'est lancé dans le grand galop. Il était temps. Le Temple dégorgeait un flot de fidèles furax, qui clamaient leur indignation.

OFFREN



Gellert Galt et Mauran Querre suivaient, enchaînés, la longue route qui va du Port de Leyl à Zeyla-Raub, la capitale de la Terre d'Offren.

Pour l'instant, ils n'étaient pas au mieux de leur forme.

Suants, barbus, assoiffés et crasseux, brûlés de soleil et infestés de poux, il y avait longtemps qu'ils ne portaient plus qu'une culotte empoissée de sueur et passablement déguenillée. La chaîne à larges mailles leur cerclait la taille, rejoignait les poignets en une courbe lâche qui laissait un peu d'aisance, et descendait jusqu'aux chevilles, qu'elle accouplait.

Elle était plutôt lourde à porter.

Ils étaient tous deux de grande taille, et dépassaient d'une tête la file des esclaves, composée principalement de Merkits. Pour être nés dans l'île de Colde, ils présentaient dans la forme du visage une analogie raciale: pommettes saillantes, et paupières bridées.

Gellert avait trente et un ans, des cheveux blonds foncés à peine cuivrés, et des yeux gris; Mauran trois ans de plus, des prunelles bleues froides et pâles et des cheveux noirs. Une cicatrice mince lui coupait la joue de la tempe à la mâchoire.

En quinze jours de voyage, ils avaient accumulé contre Abiro, le Marchand

Merkit qui menait la caravane, une rancune tenace qui leur faisait des yeux très sauvages lorsqu'il passait.

La première journée, leurs pieds nus avaient laissé du sang sur toutes les pierres du chemin.

Le deuxième jour, au matin, Abiro houspilla Gellert qui avançait avec bien peu d'enthousiasme. Il se fit copieusement insulter et priva le captif d'eau pour la journée. A la halte de la mi-jour, Mauran partagea sa ration avec son camarade.

Ce genre d'entraide étant strictement interdit, il reçut pour cela vingt coups de calde à la halte du soir, ce qui n'était une partie de plaisir ni pendant la séance, ni après.

La baguette noire, coupée à un buisson sur le bord du chemin et écorcée, exsudait un suc extrêmement corrosif.

La nuit venue, Mauran était bien incapable de s'endormir. Son dos cuisait comme s'il avait été couché sur des braises. Gellert bavarda avec lui presque jusqu'au matin.

Deux jours plus tard, Querre décrivit à Abiro ce qu'il pensait lui faire subir s'il en avait l'occasion, dans un langage très imagé, et fut privé d'eau à son tour.

Les captifs accrochaient à leur chaîne un gobelet d'écorce de luégua que les gardes emplissaient d'eau aux haltes.

A la mi-jour, Gellert offrit à son compagnon la moitié exacte de ce gobelet, et goûta le soir aux joies de la baguette de calde.

Mauran veilla avec lui une grande partie de la nuit.

L'histoire se renouvela trois fois, puis Gellert reçut les coups sur la plante des pieds.

Au matin, il titubait sur la piste, et Mauran lui prit un bras pour le passer sur ses épaules. Galt protesta :

- Laisse, j'y arriverai bien. Tu vas encore te faire punir, et nous n'en sortirons jamais.

- Oui bien! Ce Marchand pourri ne va pas se servir de nous comme d'un tapis où essuyer ses pieds. Je ferai ce qui me plaît, même si je dois en crever!

- Si je peux un jour poser la main dessus, dit Gellert d'un ton de rage froide, je lui donnerai quelques occasions de grandes joies!

Mauran avait les yeux réduits à deux fentes glacées.

- Tu n'es pas, et de loin, assez naturellement cruel. Je te jure qu'il éprouvera des joies bien plus grandes si c'est dans mes pattes qu'il tombe!

Ils avançaient sur la route de sable.

Pour avoir vécu en Acherra, ils pensaient connaître la chaleur, mais ce soleil là dépassait les bornes du possible. Il dévorait. Tout était fournaise, sable jaune, cailloux, buissons de caldes. De temps à autre, ils croisaient un telpier aux branches noires, sans feuilles, offrant des fleurs en coupes, charnues et orangées. Peu de vie animale. A l'occasion, une guélase traversait la route en bonds désordonnés. Longues pattes, longues oreilles, fourrure beige et nez frémissant. Mais les charros suivaient la file des esclaves, comme s'ils sentaient leur épuisement, et la possibilité d'une mort prochaine.

Ils avaient pour cela de très bonnes raisons. La piste se jalonnait de squelettes blanchis.

Abiro remonta la caravane, monté sur une très belle jument noire à corne

et crinière grises.

Pour un Merkit, il était plutôt grand. La peau très brune, les yeux noirs, des cheveux sombres en anneaux bouclés et un nez fin mais un peu courbe. Il portait une robe de laine blanche flottante, et semblait ne jamais transpirer.

Il croisa les deux compagnons, Gellert appuyé sur Mauran et rencontra des yeux gris et des yeux bleus gelés qui lui promettaient mille supplices.

Il soupira. Ces deux cahels entêtés ne seraient pas dressés avant d'être morts, et il ne tenait pas à les tuer. Il pensait pouvoir en tirer un bon prix en les vendant comme Lutteurs au Distral du Suellan. Il les avait du reste achetés assez cher à un Ecumeur, dans cette intention.

A quoi les faire battre une nouvelle fois? Ce châtiment restait valable pour l'exemple, mais, pour l'exemple, tant aurait valu fouetter un tronc d'arbre. Ni l'un ni l'autre ne faisait entendre fut-ce un soupir, et, lorsqu'on les détachait, l'éclat sauvage de leurs yeux disait assez qu'ils étaient loin d'être matés.

Il décida de les mettre à demi-ration d'eau pour le reste du voyage. Ils étaient assez solides pour le supporter, et la soif les calmerait peut-être un peu.

Des Coldiens. Il en avait eu deux ou trois fois dans sa caravane, et il se demandait s'il continuerait à en prendre, malgré le profit. Une race indomptable. L'Ecumeur qui avait pris ces deux-là en mer sur un navire Marchand disait qu'ils se battaient comme des Dirzz, et c'était plus que probablement vrai.

Abiro pressa sa jument des genoux pour la mettre au trot.

La longue file des esclaves serpentait, encadrée par les gardes chevauchant, lances aux poings. Les hommes étaient demi-nus, suants, écorchés, et leurs chaînes tintaient.

Abiro regardait ses compatriotes avec presque de l'affection. De bons Merkits, dociles, faciles à mener, et qu'il n'était pour ainsi dire pas nécessaire de punir. Il n'en leva pas moins son nerf de bœuf pour frapper un vieux qui traînait.

L'homme tomba sur les genoux avec

un cri rauque, et reprit la route en se hâtant.

Gellert posa son pied déchiré sur un cailloux coupant, et jura. Il pesa plus fort sur les épaules de son compagnon. Pour lui changer les idées, Mauran interrogea :

- Je me demande ce que devient Rauri ?

Gellert rit un peu.

- J'imagine que les petits moutards de ce gros Marchand doivent avoir bien des distractions !

Le Scarabe les avait accompagnés lors de leur voyage. Tous trois s'ennuyaient en Acherra, et avaient eu envie de visiter la Terre d'Offren.

Alors qu'ils arrivaient en vue des côtes, deux voiliers agiles et souples comme des loups avaient attaqué la lourde barge marchande qui les transportait.

Gellert, Mauran et Rauri s'étaient si bien battus que le chef des Ecumeurs avait fini par les faire piéger dans un filet.

Ils furent vendus à Abiro et prirent la route de Zeyla-Raub, mais, le premier jour du voyage, alors qu'ils avaient à peine passé les remparts du Port de Leyl, la caravane croisa la litière d'un très riche et gras Marchand.

Les Scarabes étaient les plus rares des Marqués, et l'homme n'en avait jamais vu jusqu'alors. Il entama immédiatement avec Abiro un âpre marchandage.

Il voulait Rauri, pour, disait-il, distraire ses enfants.

Cette perspective fit virer la peau brun rouge du Scarabe à l'olive mûre. Ses énormes yeux bombés, ordinairement indéchiffrables, réussirent à exprimer un maximum d'indignation, et sa bouche sans lèvres claqua de fureur.

Malgré la tristesse de la séparation, Galt et Querre n'avaient pu s'empêcher de rire. L'idée de voir Rauri transformé en nourrice était des plus plaisantes.

Ils échangèrent quelques "la chance t'accompagne" et le Scarabe s'en retourna vers Leyl, derrière la litière du Marchand.

A la halte de la mi-jour, Gellert et Mauran ne reçurent qu'une demi-ration d'eau, de même qu'à la halte du soir.

- Cette charogne d'Abiro a décidé de nous avoir par la soif, dit Querre.

Galt reposait avec délice ses pieds ensanglantés.

- A tout prendre, je crois que j'aime encore mieux ça que la baguette de calde.

Mauran pesa la chose et dit qu'en effet, c'était peut-être préférable, mais ils changèrent d'avis avant deux jours.



La privation d'eau les rendait à demi fous.

Ils firent le reste du voyage dans un délire de soif, de chaleur, tombant et se relevant, poudrés de sable de la tête aux pieds, les épaules écorchées par le nerf de bœuf des gardes qui s'abaissait à chaque instant, et si enragés de haine qu'Abiro regardait malgré lui ailleurs en rencontrant leurs yeux.

La route s'allongeait entre les dunes sableuses, interminable, et le soleil brûlait dans un ciel d'un bleu intense.

Les charros suivaient la caravane en petits groupes piaillants. Ils étaient noirs, brillants, menus, et armés d'un bec démesuré.

Les outres de peau arrimées sur le dos des cahels, qui contenaient la réserve d'eau, se vidaient, puis se remplissaient aux puits. Les bêtes beiges à longues pattes grêles avançaient placidement, en mâchonnant rêveusement leurs mors. Les larges sabots plats laissaient des traces rondes dans le sable. Ils avaient des têtes à naseaux très courts, tronqués, et de longues oreilles retombantes, fendues en deux, qui flottaient comme des rubans.

Trois jours avant d'atteindre Zeyla-Raub, Abiro remit les Coldiens à une ration d'eau normale, et même un peu

plus abondante que de coutume. Il convenait qu'ils fussent en bonne forme pour la vente. Il espérait bien tirer quatre cents leïres de chacun d'eux. Le Distral était toujours à l'affût d'hommes solides, capables de distraire le Suellan qui aimait les combats de Lutteurs. Abiro pensait bien que ces deux là feraient l'affaire.

Gellert et Mauran avaient repris toute leur agressivité.

En arrivant sur les remparts qui se découpaient sur le ciel, ils virent qu'ils s'ornaient d'une série de pieux de fer abondamment garnis de têtes coupées.



Sur une plate-forme ronde, trois hommes cloués par les paumes à des croix de bois séchaient au soleil. Deux semblaient morts, à demi rongés par les charros qui les enveloppaient d'un nuage flottant. Le troisième bougeait encore faiblement. Les becs aigus lui avaient déjà sucé les yeux.

- Tu voulais des aventures, mon frère, dit Gellert, mi-figue mi-raisin, j'espère que te voilà servi!

Mauran haussa les épaules.

- Tu en voulais autant que moi. Messier s'ennuyait au Conseil d'Acherra, si je me souviens bien. Et chance et malchance finissent toujours par s'équilibrer à peu près. Tu verras que nous nous en sortirons très bien.

- Oui bien! Entre nous, mon frère, le coin n'a pas l'air des plus accueillants.

- Cesse de râler, tu verras bien de quoi demain sera fait.

Les esclaves passaient les portes de Zeyla-Raub, ce qui prit assez longtemps, car les gardes comptèrent soigneusement les hommes enchaînés, puis emmenèrent Abiro pour faire contrôler et signer ses listes.

Il s'agissait là d'Offriens, plus grands, la peau moins sombre et plus cuivrée, et le nez plus droit que les Merkits. Ils portaient la tenue des hommes du Suellan, une robe flottante vert sombre marquée sur la poitrine d'un griffel écarlate aux ailes étendues. La plupart avaient des cheveux châains clairs et des yeux roux, mais on voyait aussi des prunelles pâles et des chevelures blondes.

Offriens et Merkits se partageaient la Terre d'Offren. Les seconds légèrement méprisés par les premiers, qui tenaient en main les postes de commande. Le Suellan était Offrien.

Abiro revint, accompagné d'un Kéman. Les deux hommes échangèrent quelques phrases, puis le Marchand remonta en selle.

La caravane s'ébranla, et entra dans la ville.

Des rues étroites, souvent couvertes d'une galerie de pierre ajourée. Des maisons en cubes, d'un blanc éblouissant qui renvoyaient le soleil, à petites fenêtres grillagées. Leurs toits plats s'épandaient en terrasses. Ça et là, des stores de toile dont les vives couleurs se délavèrent à la lumière. Des bourges escadaient les murailles, tordant leurs branches ligneuses. Ils s'épanouissaient en grappes de fleurs écarlates ou pourprées et répandaient un puissant parfum de miel.

La caravane se frayait un passage à travers une foule nombreuse, bruyante et agitée.

Robes blanches des Marchands, robes vertes des hommes du Suellan, draperies bleues retenues aux épaules par des agrafes d'argent des Méchas, draperies noires des Bergers, courtes tuniques grises des Esclaves.

Les femmes portaient des soies glissantes ou des cotonnades très colorées, bordées de galons brodés. Elles jacassaient avec des voix aigües, suivies à l'occasion d'esclaves chargés de paniers de paille tressée.

Beaucoup de mendiants, accompagnés d'enfants geignards, et qui réclamaient l'aumône pour l'amour d'Ayel, le Dieu sombre d'Offren.

Galt et Querre examinaient tout

avec un maximum de curiosité.

Ils traversèrent le quartier des Orfèvres, où des hommes travaillaient en plein air à ciseler des plateaux d'argent, d'or ou de cuivre, à tailler et polir des pierres précieuses à l'aide d'une petite meule qu'ils actionnaient du pied. Quartier des Potiers: des mains rapides pétrissant et modelant l'argile. Quartiers des Tailleurs: des doigts actifs assemblant robes et riches tissus de soie, brodant, cousant des galons ornementés.

Ils entrèrent dans le quartier des Rôtisseurs, et salivèrent, car Abiro économisait volontiers sur la nourriture.

Hommes et femmes mangeaient debout, leurs écuelles posées sur des banquettes de pierre scellées aux murs, à bonne hauteur. Ragoûts épicés odorants, riz fumant et safrané, graines de gil éclatées au feu, légumes frits, et viandes grillées sur la braise.

Mauran tendit des doigts adroits et chipa deux côtelettes qui jutaient sur un gril. Ils dévorèrent la viande parfumée en se brûlant les mains et la bouche, puis payèrent cela de cinq ou six coups de nerf de bœuf chacun, un garde Merkit trop proche s'étant tout de même aperçu du larcin. Ils ne trouvèrent pas la viande trop chère. Ils n'avaient rien avalé d'aussi plaisant depuis bien longtemps.

Ils suivirent les rues plus larges d'un quartier résidentiel, bordées de cauldias. Comme en Acherra, les belles demeures s'ouvraient sur des cours ou jardins intérieurs.

Ils passèrent devant le Temple d'Ayel, une merveille de mosaïques étincelantes, de grilles en dentelles d'or, et de marbre porime.

Au centre de la place, deux hommes écartelés, liés à des pieux fichés en terre, agonisaient en geignant, le cou pris dans un lacet de cuir qui avait été mouillé, et rétrécissait en séchant.

Les passants les croisaient avec indifférence, sans même les regarder.

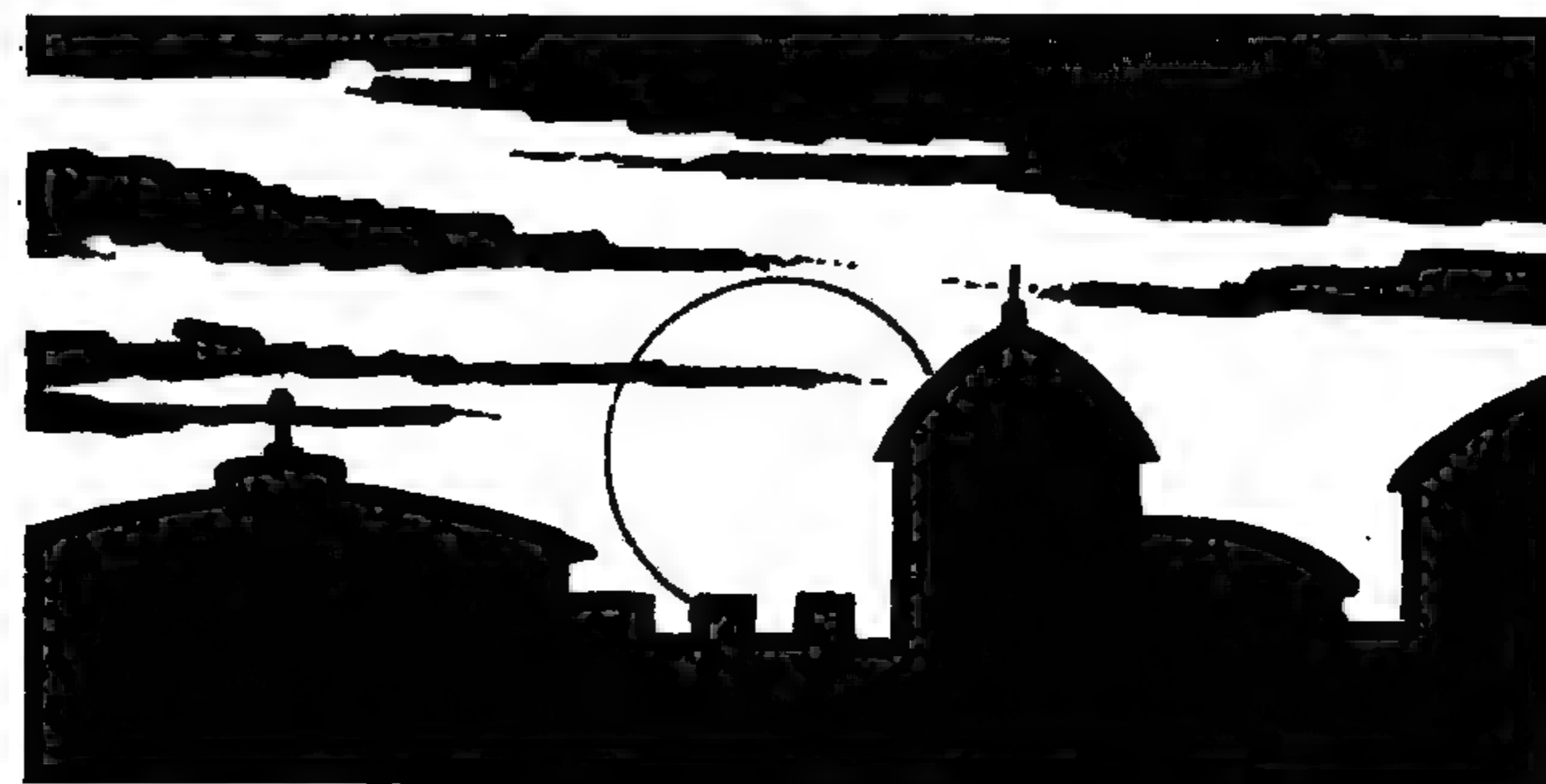
- Crois-tu toujours, demanda ironiquement Galt, que nous nous en sortirons très bien?

- Et pourquoi pas? Mais il vaudrait mieux éviter d'encourir la rancune du Suellan.

J'ai comme l'impression qu'il doit avoir la dent dure!

Le soir tomba avec une soudaineté brutale. Le ciel de soie sombre s'alluma d'étoiles fourmillantes.

Abiro fit entrer sa troupe dans un Carvan dont il loua entièrement l'une des vastes salles. Les esclaves purent s'allonger sur les dalles usées et eurent droit à un gobelet d'eau, des bribes de poissons secs pétrifiés de sel, et une galette de gil.



- Ca ne vaut pas la viande de tantôt, dit Gellert.

Il mâchait péniblement la galette plus dure que brique.

Mauran suçà quelques brins de poissons en bloc de sel coagulé, et envoya le reste à l'autre bout de la pièce d'un geste rageur.

- Trop salé pour moi. Mais si je pince cet Abiro, il regrettera d'être né!

La fatigue les endormit très profondément, en dépit des puces qui pullulaient dans les fentes des dalles. Elles y vivaient du reste en fort bonne intelligence avec d'innombrables punaises. Les deux enganeuses s'entendaient pour piquer dur.

A l'aube, ils étaient réveillés par le nerf de bœuf des gardes.

Le vaste marché aux esclaves qui se tenait ce jour sur la place Seyram n'était pas à bien grande distance du Carvan, et il y arrivèrent très tôt.

Toute la matinée, Abiro vendit ses Merkits, luttant âprement pour chaque leïre. Les acheteurs marchandaient durant des éternités.

Un groupe choisi parmi les plus résistants fut vendu à un Maître de mines, et partit pour les carrières de porime en rechignant et geignant de terreur.

Gellert et Mauran restaient à l'écart

de l'estrade de vente.

Abiro avait bien l'intention d'attendre le passage du Distral pour les lui proposer. Personne ne lui en donnerait aussi cher. Il refusa l'offre d'un Boiseur qui les voulait pour l'écorçage et l'abattage des luéguas.

Les uns après les autres, ou parfois groupés, les esclaves défilaient sur les estrades de bois. Les Marchands vantaient leurs captifs à grands cris, et les chalands en discutaient interminablement le prix. Ils palpaient, tâtaient, ouvraient des bouches pour en examiner les dents, et trouvaient le sujet invariablement trop vieux ou trop jeune; trop faible: il ne travaillerait pas assez, trop fort: il mangerait trop. Les Marchands piaillaient d'indignation. Le plus surprenant était que les affaires finissaient tout de même par se conclure.

Galt et Querre virent vendre sur une estrade toute proche un groupe de femmes, dont une fille d'à peine quinze ans, ravissante et effarouchée.

Le gras Suivant qui l'acheta l'avait tripotée longuement, défaisant le voile de coton qui la couvrait, pinçant les seins orgueilleux de jeunesse, tâtant le ventre souple, et enfonçant ses doigts entre les longues jambes brunes pour vérifier l'état de sa virginité. L'enfant ouvrait des yeux fascinés d'oiseau piégé par un serpent. Elle suivit le gros tas qui l'emmenait, avec docilité.

- Quelle pitié, dit Gellert. Une chair aussi fraîche pour une pareille charogne!

- Oui bien! J'y aurais goûté de bon gré, je commence à avoir assez faim!

Peu avant la mi-jour, Mamor le Distral arriva, entouré d'une garde d'Offriens armés. Abiro se précipita à sa rencontre. Il se jeta à terre dans un salut obséquieux, à genoux, le dos rond et le nez dans la poussière, puis se releva, un sourire épanoui sur les lèvres.

Mamor pouvait avoir une quarantaine d'années, peut-être un peu plus. Un Offrien de grande taille, sans un pouce de graisse, et très musclé. Cheveux châtons cuivrés, yeux verts mouchetés de brun très enfoncés dans les orbites, et nez droit assez long. Il portait la robe verte des hommes du Suellan, mais d'une somptueuse soie de Chauron, et le griffel écarlate s'entrelaçait de fils d'or. Une ceinture en peau de trigone aux menues écailles pourprées

cerclait sa taille, et le glaive court qui y pendait avait une poignée d'or ouvragée ornée d'un énorme joyau.

- Ser Mamor, dit Abiro, en s'inclinant avec déférence, j'ai gardé pour toi deux Coldiens. Je pense que tu seras intéressé.

Les gardes faisaient monter Galt et Querre sur l'estrade, et Mamor s'approcha. Il observa longuement les deux hommes, évalua un regard gris et un regard bleu qui le défiaient avec un maximum d'insolence, et grimpa lentement sur l'estrade pour les examiner de plus près.

Il palpa des muscles durs, voulut ouvrir la bouche du brun pour voir sa mâchoire, et faillit se faire trancher les doigts.

- Est-ce que je suis un cheval? Si tu veux voir mes dents, regarde-les!

Mauran retroussa les lèvres en une grimace assez effrayante, qui découvrit des dents éclatantes dans son visage bronzé.



Mamor ne semblait pas autrement troublé. Il dit à Abiro:

- Tu ne les as pas brisés. Très bien. Je n'aurai que faire de chiffes molles. Combien en veux-tu?

Un marchandage fort âpre s'engagea, qui traîna en longueur. Finalement, le Distral acheta les deux hommes pour une somme de neuf cents leïres, ce qui représentait plus qu'Abiro n'avait espéré. Le Marchand Merkit se félicitait de sa perspicacité.

Gellert et Mauran suivirent Mamor et son escorte.

Ils traversèrent la ville jusqu'aux portes Sud pour atteindre le palais du Suellan. Un incroyable édifice de dômes en mosaïque de terrasses, cours, jardins, gigantesque et si chargé d'or qu'il aurait permis de payer la rançon de tout un pays.

Ils franchirent des portes monumentales, gardées activement. Manifestement, le Distral avait de l'influence, et était considéré. Sur son passage, les gardes plongeaient vivement dans un salut très déférent, agenouillés et le dos bossu.

Ils suivirent des couloirs dallés interminables, chaque pouce de la muraille orné de fresques colorées. Ils traversèrent des cours pavées de marbre Ivalien rose ou bleu pailleté. Des fontaines y jaillissaient, coulant dans des vasques où jouaient des poissons aux nageoires en ailes d'or.

Une vaste volière bruissait d'oiseaux éclatants.

Ils entrèrent dans un très étonnant jardin tout en plantes rares. Des esclaves s'y affairaient avec dilligence.

Ils croisèrent des cages qui contenaient les animaux les plus variés et les plus curieux.

Une dagonne d'Amra allait et venait derrière ses barreaux.

Mauran, qui avait un faible pour les fauves et s'entendait bien avec eux, l'examina avec attention. La bête avait la taille et l'allure souple d'un aupard, mais sa peau écailleuse vert doré se maculait de taches rondes rouge clair. La longue queue fouettait. La dagonne bailla, et découvrit des crocs impressionnants rose corail. Mauran claqua de la langue en émettant un petit bruit d'appel. Le fauve dressa ses oreilles aigües, et rauqua.



Un garde poussa Querre de sa lance.

Ils atteignirent la forge, et y furent libérés de leurs chaînes. Ils en gardaient la marque aux poignets, aux chevilles et à la taille.

Gellert soupira d'aise, et les lèvres de Mauran se retroussèrent sur un sourire très soulagé.

Ils repartirent, pour entrer bientôt

dans une vaste salle blanche, fendue d'étroites fenêtres, au très haut plafond et au dallage brun. Elle était abondamment garnie d'instruments destinés à l'entraînement du corps.

Quatre hommes traînaient par là, sans beaucoup s'activer. Ils saluèrent le Distral à la mode Offrienne. Trois Merkits à la peau brune huilée, tout en muscles saillants, et un Meskal d'Amra, géant de cuivre rouge au nez épaté, aux étroits yeux noirs, et aux cheveux raides et lisses d'un roux ardent.

Les gardes poussèrent Galt et Querre en face de Mamor qui s'était assis sur un tabouret rond.

- Cet imbécile d'Abiro vous a mis en colère. Je vous donnerai l'occasion d'apaiser cette rage. Je ne vous conseille pas d'essayer de fuir. Vous serez mis en croix pour sécher au soleil si vous êtes repris, et vous serez repris. Par contre, si vous vous battez assez bien pour plaire à Ser Kalar, votre fortune est faite. Ici, vous serez bien traités. Je veille au confort de mes Lutteurs. Maintenant, vous allez affronter à mains nues les hommes qui sont ici, afin que je puisse commencer à vous essayer.

- Est-ce que l'on peut tuer? demanda Gellert.

Mamor sursauta.

- Sûrement pas! Vous pourrez tuer dans le Cercle à votre guise. En attendant, je paye vos peaux bien assez cher pour ne pas avoir envie de les perdre dans un simple combat d'entraînement. Pourquoi demandes-tu cela?

Et Mauran répondit à la place de son camarade:

- Parce que c'est bien plus facile si l'on ne doit pas faire attention.

Le Distral rassembla ses Lutteurs.

- Démolissez-moi ces deux-là! Il y aura une prime de dix leïres pour le travail bien fait.

Gellert et Mauran n'attendirent pas l'attaque.

Ils explosèrent.

En les supposant en colère, Mamor

était bien en dessous de la vérité. Les quatre Lutteurs payèrent un mois de marche sous le soleil brûlant, pour la soif et la faim, la fatigue, les coups de calde et surtout pour Abiro.

Le combat fut des plus brefs.

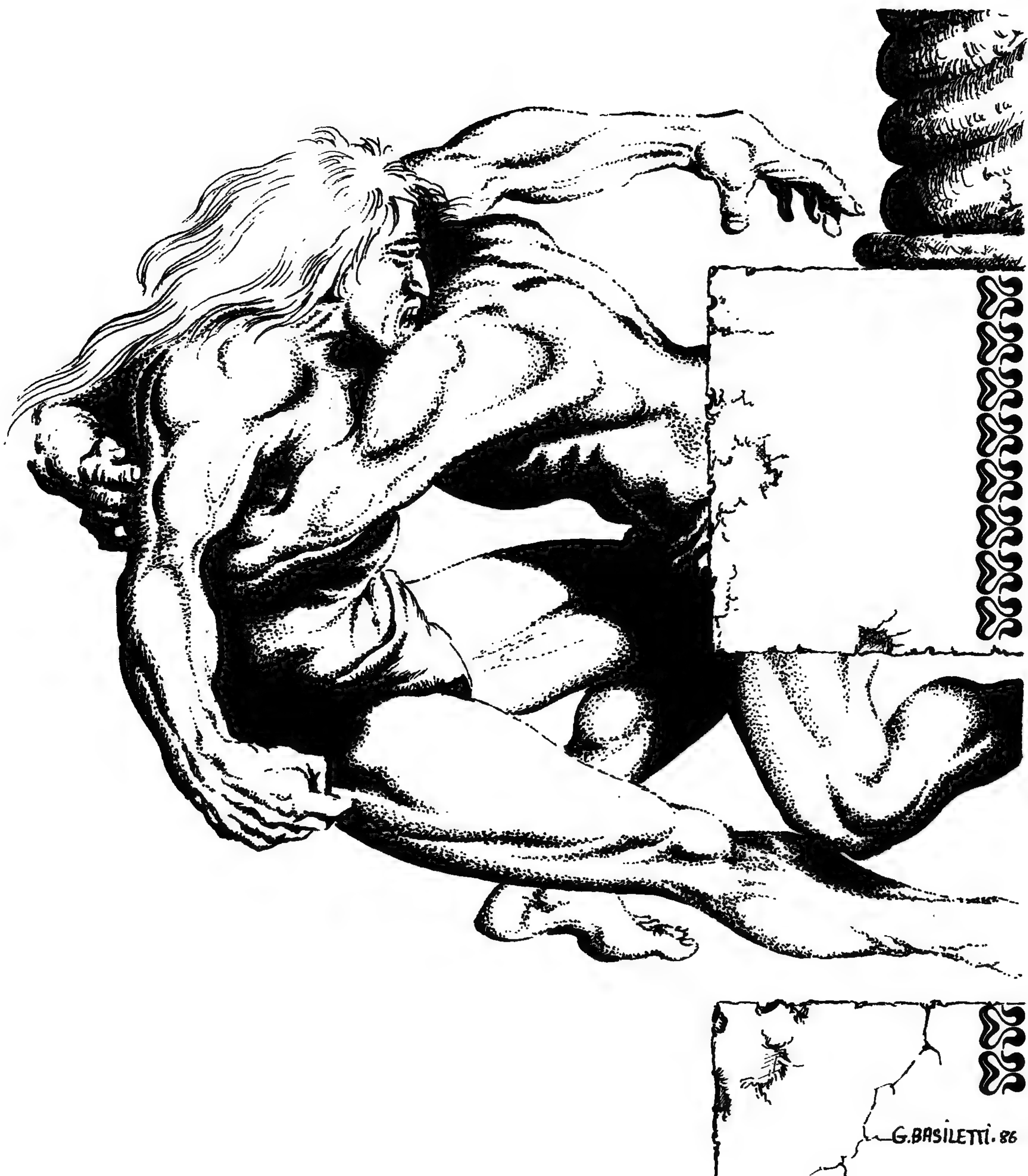
L'adversaire le plus coriace était le Meskal, mais Gellert en vint à bout en le frappant au ventre, puis en lui

assenant ses deux poings accolés sur la nuque.

La lutte terminée, les deux Coldiens n'étaient qu'à peine essoufflés.

Mamor les contemplait, ses yeux mouchetés luisant de satisfaction.

Il était très content de son acquisition.



JULIA VERLANGER
PAR SES
AMIS

ARCADIUS

Je ne saurais résumer ici vingt ans d'amitié. Car Julia a d'abord été cela pour moi: cette chose si rare: une femme amie, sans coquetterie et sans équivoque.

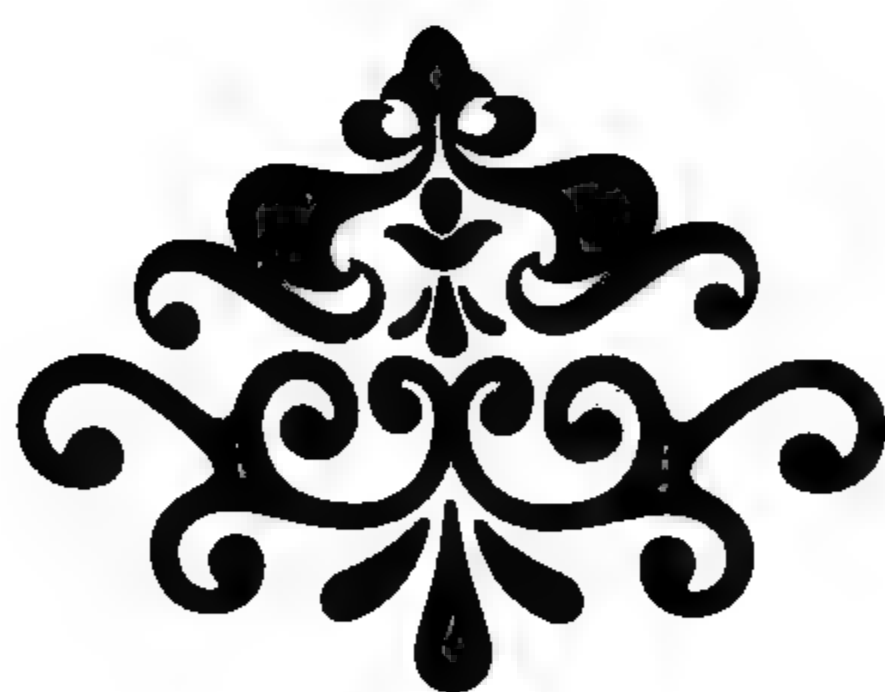
Signe des temps, c'est à elle, femme modeste, directe, généreuse, qu'il appartenait d'exalter des valeurs réputées "viriles": le courage, le bon sens, le réalisme, la lucidité. Valeurs décriées, "démodées". Et c'est pourquoi elle s'est si souvent heurtée et a combattu contre l'esprit conventionnel de certains éditeurs qui ont tellement peur de ne pas être "dans le vent" même quand ce vent est mauvais.

C'est pourquoi aussi elle n'avait pu encore déployer vraiment son talent dans toute son étendue, exprimer tout ce qu'elle recélait au fond de son âme.

Cette rude sincérité, cette crudité même, que l'on trouve dans ses oeuvres, protégeaient une sensibilité et une imagination tourmentées par un monde que, de son propre aveu, elle ne comprenait plus et qui la révoltait.

Mais, pour éclairer la nuit où elle s'est si brusquement dissipée, elle nous a laissé, par amitié toujours, son oeuvre, comme une flamme battue par le vent.

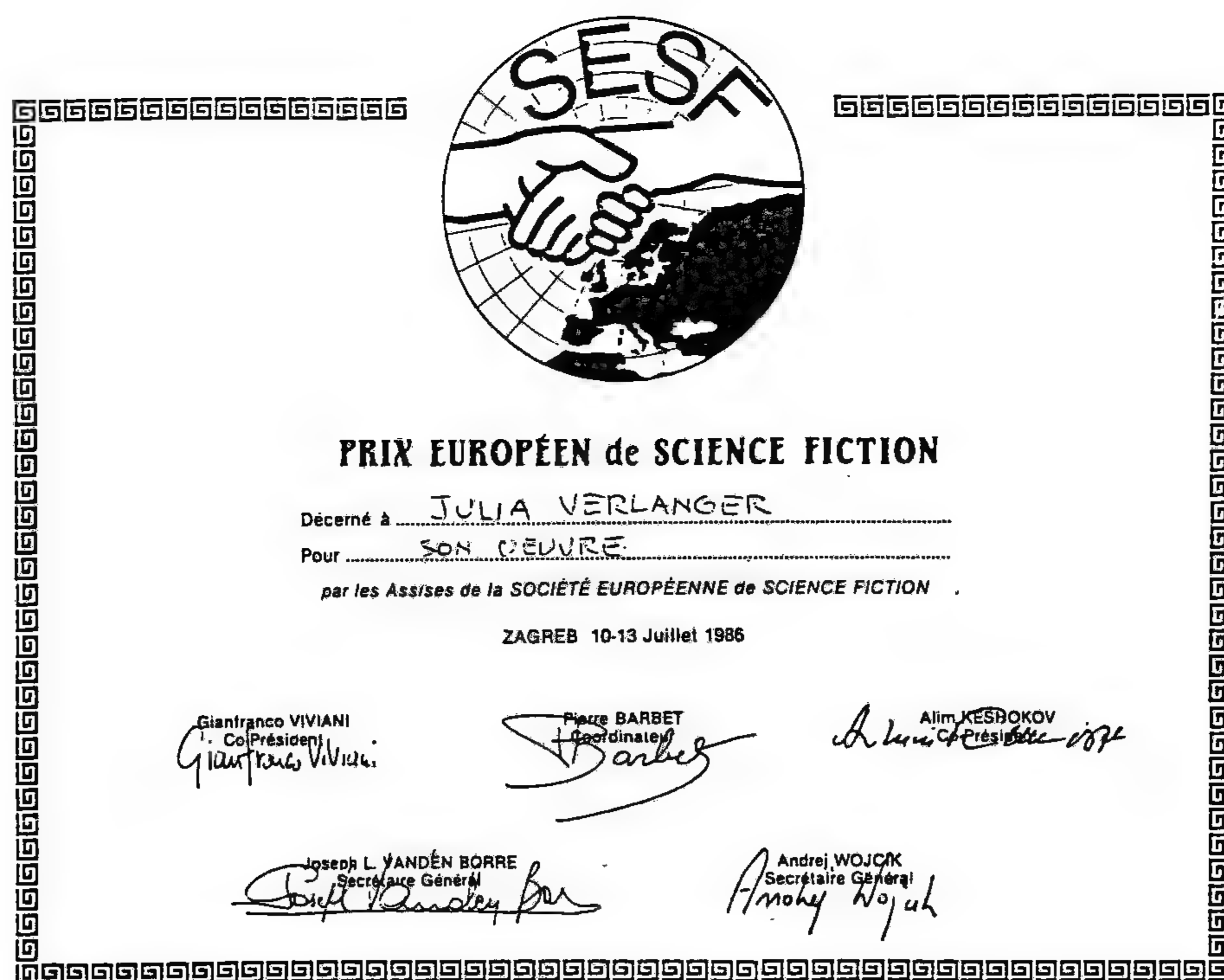
Alain HILLERET "ARCADIUS"
Le 11 juillet 1986



Pierre BARBET

Pierre Barbet, toujours en déplacement, n'a pas eu la possibilité de rédiger un article en souvenir de Julia. Il faisait partie, avec son épouse, du petit groupe de personnes dont l'amitié n'a jamais été défaillante.

Et s'il en était besoin il vient d'en donner une nouvelle preuve puisque sur sa proposition agissante -il est coordinateur de la Société Européenne de S.F.- un prix Européen de Science-Fiction vient d'être décerné, pour son œuvre, à Julia VERLANGER aux Assises de Zagreb, les 10-13 juillet 1986.



Ma rencontre avec Julia VERLANGER

Sylviane COLLAS .B. Pierre CAILLENS

- Franchir la porte du domicile de Julia VERLANGER me causait une énorme émotion. Comment allait m'accueillir derrière cette porte l'écrivain qui m'avait, enfin, fait apprécier la S.F.?

- Ma curiosité était grande de découvrir cette dame qui avait fait preuve d'une imagination incroyable pour écrire des histoires où, du monde des réalités quotidiennes, on se retrouve dans une autre, féérique de beauté ou terrifiant de cauchemars.

- Donc, cette porte m'impressionnait, d'autant que dans une précédente correspondance Julia m'avait signalée que son époux était du genre "ours sauvage"...

- Et la porte s'ouvrit...

- Dix minutes plus tard, Pierre et moi étions confortablement assis, buvant un whisky. Nos yeux ne savaient où regarder tant il y avait de livres, de bandes dessinées, de raretés classées et s'élevant dans des bibliothèques, du sol au plafond. Le rêve du Collectionneur!

Julia affectionnait aussi les armes blanches et en possédait de magnifiques.

- Julia était devant nous, naturelle, chaleureuse, franche, bref! avec toutes les qualités que donne une grande intelligence.

- Les heures ont passé trop vite avec Julia, car avec elle tous les sujets de discussion étaient possibles, elle ne craignait pas d'appeler un chat un chat mais, dans l'ensemble, elle déplorait toutes les bassesses de l'humanité et elle n'avait pas tort...

- Quant à "l'ours sauvage", dès l'instant où il a estimé que la quiétude de Julia n'était pas compromise, il s'est révélé être "ours sympa", ayant des propos d'une grande finesse. Julia ne pouvait que vivre avec un homme de grande valeur d'esprit et Jean-Pierre est celui-là.

- Le soir de cette rencontre étant celui du Réveillon de la St-Sylvestre, Pierre et moi regretterons toujours d'avoir eu d'autres obligations ce soir-là et de n'avoir pu fêter cet an nouveau avec Julia et Jean-Pierre qui nous avaient offert de rester avec eux.

- Quand nous sommes partis nous éprouvions de la joie des heures passées, mais aussi une certaine tristesse. Julia nous manquait déjà...

- Et cette porte de l'appartement de Julia qui m'avait fait battre le coeur, à présent prend une toute autre signification...

C'était La porte sans retour, car je ne devais jamais plus revoir Julia.

Sylviane COLLAS, le 3.07.1986



L'autre JULIA.

Jacques Goimard

Dans un autre univers, une autre Julia est née aux Etats-Unis. Est-ce le pouvoir de l'imagination? Je n'ai aucun mal à me représenter son destin -en tout cas son destin littéraire.

Notre Julia vivait à Paris. L'autre habitait probablement New-York, ou San Francisco -ou ailleurs, peu importe: aux USA, l'espace est moins contraignant.

Notre Julia a eu la révélation de la S.F. moderne en lisant **Fiction** et plus particulièrement les nouvelles d'origine américaine publiées par cette revue. L'autre a lu les originaux de ces nouvelles dans **The Magazine of Fantasy and Science Fiction**. Même révélation.

Notre Julia fréquentait la librairie l'Atome. L'autre a dû fréquenter tel ou tel cercle de fans comme il y en eut, dans les années cinquante, à New-York, à San Francisco ou ailleurs. Même effervescence verbale, qui a inoculé à tant de lecteurs le désir d'écrire et de publier.

Notre Julia a envoyé à Dorémieux le manuscrit des **Bulles**. L'autre a envoyé le même texte (en anglais, bien sûr) à Anthony Boucher, à l'époque où celui-ci présidait au destin de **F & SF**. La nouvelle a paru dans les deux cas en octobre 1956, un peu trop tard pour que Julia bénéficie pleinement de l'essor des années cinquante -assez tôt cependant pour que les lecteurs l'associent à cette génération qui est celle de Matheson. Ce qui n'en fait pas une disciple de Matheson: sa passion vient de loin. Simplement,

elle est sa contemporaine et partage sa conception de la SF et de l'écriture.

Notre Julia, vivement encouragée par Dorémieux, a publié dans **Fiction** une vingtaine de nouvelles, que ses amis de l'Atome ont saluées avec beaucoup d'enthousiasme. L'autre Julia, je pense, a dû écrire un nombre assez voisin de nouvelles, toutes publiées par Boucher, puis, quand la maladie eut contraint celui-ci à la retraite (1958), par Robert P. Mills. Peut-être a-t-elle été un peu moins remarquée dans un ensemble d'auteurs incomparablement plus riche que celui de l'hexagone ; en compensation, elle a eu plus de lecteurs, plus de revenus littéraires et sans doute plus d'incitations à considérer l'écriture comme une activité semblable aux autres.

Notre Julia, en écrivant ses nouvelles, a un peu oublié que son goût pour la S.F. lui venait de **Sciences et Voyages**. L'autre n'a certainement pas oublié le grand Heinlein ; elle a dû envoyer des textes à **Astounding**, puis à **Analog**, quand Campbell eut décidé (1960) de changer le nom de sa revue -un changement très favorable à l'autre Julia. Peut-être même cette Julia-là, en lisant **Galaxy**, a-t-elle eu envie d'écrire quelques textes plus sarcastiques, en résonance avec un aspect de son personnage que ses amis connaissent bien. Gageons qu'Horace L. Gold, puis (1961) Frederic Pohl les ont publiés.

Notre Julia s'est peu à peu découragée, comme tant d'autres, avec la retombée de l'intérêt qui avait accueilli la première

vague de la S.F. Plus impulsive que d'autres, elle a pratiquement arrêté les frais dès 1961. L'autre Julia a affronté la crise plus tôt, pratiquement dès ses débuts en 1956 ; mais cette crise a signé l'arrêt de mort de maintes revues secondaires, et il se trouve que l'autre Julia, par sa qualité d'écriture et son professionnalisme inné, avait accès aux grandes revues. Alors que tant de ses confrères abandonnaient le métier, elle a tenu bon.

Notre Julia est passée au roman longtemps après ; l'autre y est arrivée presque tout de suite, au début des années soixante. Son avancement a été rapide, et ses fidèles lecteurs ont sans doute été un peu déçus par ses deux ou trois premiers romans: elle n'a pas eu (comme notre Julia) le temps de maturation offert par un long silence, et l'on sait qu'en S.F. le passage de la nouvelle au roman est difficile. Mais elle s'est vite reprise.

Notre Julia a fait une seconde carrière au Fleuve Noir à une époque où cette maison commençait à se renouveler par une politique de qualité. L'autre Julia a connu à Ace Books une situation un peu différente -à une époque encore plus différente- mais très vite le succès l'a amenée à confier ses intérêts à un agent comme le font la plupart des auteurs américains. Petit à petit, le métier de romancière lui est venu -ce métier qui nous a maintes fois éblouis dans les romans publiés par notre Julia au Fleuve- et elle a trouvé le chemin des collections les plus prestigieuses.

Notre Julia a mal vécu certains développements politiques et culturels de l'histoire contemporaine ; après la fin de l'Atome, elle s'est peu à peu isolée dans un cercle restreint d'amis fidèles. L'autre Julia a rencontré aux U.S.A. le même genre de problèmes et elle s'est certainement repliée sur **Analog**; le tirage de ses livres a augmenté: le grand public aimait son sens de l'action, ce qui l'a beaucoup stimulée. Durement attaquée dans certains milieux contestataires (pour elle, ce fut encore plus stimulant), elle trouva grâce auprès des autres à cause de son pessimisme et de sa violence. Elle avait un ton absolument contemporain pour véhiculer des idées qui l'étaient un peu moins. Petit à petit, elle évolua, s'ouvrant à l'aventure et à l'héroïc fantasy: l'équivalent S.F. du western, mais plus près de Clint Eastwood que de John Ford. Une des grandes dames de la S.F. américaine contemporaine, combinant les tirages de Marion Zimmer Bradley (sa cadette d'un an) et le prestige de Judith Merrill (son aînée de six ans).

A ce point, je rencontre une zone d'ombre. Est-ce que l'autre Julia est morte? Je ne sais trop.

Ce que je peux dire, c'est que ses livres sont traduits dans toutes les grandes collections françaises et que tous les critiques en parlent. Son agent à Paris est Anne Lenclud.

Jacques Goimard
22 Juin 1986



Michel JEURY

J'avais lu -à une époque où je lisais peu de science-fiction- deux ou trois nouvelles alors inégalées dans la SF française, par l'atmosphère et l'émotion. Je ne crois pas, qu'on ait fait mieux depuis. Mais peu importe.

Je ne connaissais pas l'auteur. Longtemps, longtemps après, j'ai commencé à correspondre avec Julia Verlanger, devenue par la grâce du Fleuve Noir Gilles Thomas. Un pseudonyme, Gilles Thomas? C'était plus que cela: un alter ego. Plusieurs livres portant cette signature sont de si parfaites réussites que je ne puis m'empêcher de croire que Gilles Thomas était aussi la vérité de Julia Verlanger. Et j'avais parfois le sentiment qu'il signait ses lettres.

Mais, je le redis, qu'importe. Je voudrais, à travers les extraits des lettres de Julia, revivre les instants et les mots de notre amitié épistolaire.

2/5/77.

Anar? Mais retraitée et rassise. Je ne crois plus comme Suragne que détruire c'est construire. Pense aussi qu'on est cuits et même carbonisés, et que la seule chose qui reste à découvrir, c'est la sauce qui nous accommodera. Et la liste est bougrement longue...Les étoiles, mon bon, je fais seulement semblant d'y croire. C'est permis de rêver, non? Et ça console un peu. C'est le pourquoi de mes textes. Je bosse dans le distrayant, avec happy end de rigueur, et voilà tout. Politique de l'autruche? Je veux bien, mais de solution, je n'en vois absolument aucune. Ce n'est pas la société qui est pourrie, mon pauvre, c'est l'homme. Si bien pourri qu'il contamine tout ce qu'il touche. Même et surtout les idées généreuses. Et le péché originel, c'est la connerie. Pas d'eau lustrale pour te laver de celle-là.

Encore le 2/5/77.

Je ne fais plus guère de nouvelles pour de sordides motifs financiers. (Une

nouvelle te boulotte très souvent un sujet de roman et ça paye nettement moins...)

Ceci dit, je travaille trop et trop vite. Faudrait avoir le temps de laisser décanter, de voir et de revoir, mais ça demanderait une force d'âme que je n'ai pas.

Le 6/5/77.

La foutue manie qu'ont les directeurs littéraires de vouloir retripatouiller ton texte me fait voir cramoisi.

Le 30/5/77.

Mon roman est hélas, trois fois hélas, tristement en panne. La balance refuse de démarrer. Et toutes les excuses, courrier ou autre, sont bonnes pour ne pas me remettre à ce chapitre 1 qui ne sort pas. Je sens approcher l'horrible gouffre noir du Zéro créatif. Tu dois connaître, non? "Fini, raté, foutu! N'écirai plus jamais une ligne! Fruit sec! Citron pressé! and so on...)

Le 3/1/78.

Que je te la souhaite bonne, heureuse, prospère, pleine de fric et de succès!

(...)

J'ai pris pour mon "ange" (N.B. **L'ange aux ailes de Lumière**, Fleuve Noir, 1978), un sacré retard! Je viens de m'offrir trois semaines de lit, fêtes de fin d'année comprises, en raison d'une maladie étrange et inconnue: ça a débuté par une séquence torture de douleurs dans la nuque et ça s'est poursuivi par de la température, et d'atroces migraines. (...) J'ai dû me taper un virus mutant!

(...) Question troisième volet de l'Autoroute, faudra patienter encore. (N.B. Le troisième volet de l'**Autoroute sauvage**, à mon avis, le meilleur, est paru au début de 1979, sous le titre **L'île brûlée**.)

Le 20 /2/78.

Gros retard de correspondance. J'ai bossé comme une négresse... Je n'avais pas fini la première frappe de mon "**Ange aux ailes de lumière**" que poussée par la rage de pondre, je commençais le troisième volet de l'Autoroute. (Si ça continue, ça va faire une série à la Fantômas!)

Le 8/5/78.

Je suis actuellement positivement écoeurée par le boulot. Incapacité absolue de pondre, plus petites bisbilles avec la nouvelle direction littéraire du Fleuve. Qui n'auraient guère d'importance si elles ne me laissaient mal augurer de l'avenir...

... Et bon Dieu, moi aussi, je commence à avoir bigrement envie d'aller aux champignons!

Le 4/7/78.

J'ai donné mon troisième volet autoroutier au Fleuve. Inch Allah! Béra me dit que ces braves gens n'aiment guère les séries et me crie casse-cou. Bast, on verra bien.

Je pensais retaper ma longue nouvelle pour l'adapter au Fleuve, ce qui ne demanderait guère que 150 000 signes de plus. Mais avec mes misères... Bien entendu, je ne fous plus rien. Mon toubib me dit avec un bon sourire: changez de métier! Ouais? Comme je ne sais rien faire d'autre...

Il flotte, il flotte, et ça me déprime à un point extrême. Il me vient des envies de m'installer m'installer en plein Sahara. "Je suis fatiguée de vivre et j'ai peur de mourir..." Passons, et essayons de rigoler. Ha ha ha ha!

Des tonnes d'amitié.

Le 17/8/78.

Comment vont tes pauvres yeux? Ton histoire de magnétophone m'intéresse: ça m'arrive d'être tentée, mais je dois être un animal d'habitude, je ne donne pas suite. Je devrais pourtant. Mon dos ne s'accommode pas de la machine à écrire. Mais je ne sais pas, il me semble que si je ne vois pas mon texte au fur et à mesure, je vais être complètement

paumée. Comment t'en tires-tu? Somme toute, ça doit être un coup à prendre, ni plus ni moins.

(...) J'ai perdu toute envie d'écrire, et plus encore d'écrire de la SF : le maxi-dégoût. Je suis d'humeur très "Ecclésiaste": vanité des vanités...

(... La SF d'été est bien décevante. L'**Emphyrio** de Vance m'est tombé des mains. Impossible de l'avaler. Ne parlons pas de **Tinounours Sapiens**, fâcheuse ressucée d'un truc déjà passablement gnan-gnan au départ. Où, cré bon Dieu, est la SF dans la **Fête Fabuleuse** de Saxton? C'est du gangstérisme de faire passer ça dans une collection spécialisée. De toute façon, même en littérature générale, ça ne m'aurait pas emballée. De désespoir, je me suis remise à lire Colette dans son intégralité. Marrant parce que j'ai découvert pas mal de ficelles derrière l'oeuvre d'un écrivain que j'aimais beaucoup. Ecrire soi-même, en finale, ça fausse le jeu. On ne peut plus lire du même oeil. Ce qui me ferait dire que, toute réflexion faite, mieux vaudrait qu'un critique ne soit pas auteur (ne va pas te sentir visé encore un coup par une remarque purement générale, ô mon susceptible ami!)

3/12/78.

Je pars d'ici deux heures pour ma corvée d'examens en gros et je suis vraiment pas jouasse. Je voudrais un accélérateur de temps pour être à mercredi, de retour at home.

14/4/80.

Je suis bien trop mal foutue pour jouer les armateurs. Pour les bateaux, le Fleuve attendra. Je t'avoue que je ne sais pas du tout si je pourrai retravailler un jour. Je le regrette, mais la plus belle fille du monde... Ca m'embête pour les questions de fric. J'aime bien les épinards beurrés.

Bon, ça y est, je démarre une migraine! Ces premières chaleur me tuent. Le temps est orageux et ce n'est pas compatible avec des problèmes vasculaires. Entre nous, j'aurais préféré que les dits problèmes soient d'origine cardiaque, plutôt que cérébrale. On ne risque pas de se retrouver paralysé.

Signale-moi le jour où sortira ton

numéro de talma au petit pied. Si ce n'est pas trop tard le soir, je regarderai. (Moi qui avais horreur de me coucher tôt, je mène une vie excitante de concombre!)

Je t'embrasse bien affectueusement.

Tu étais la meilleure d'entre nous, Julia. Et tu croyais aux étoiles, je le sais. Tu avais raison. Le ciel est au coin de l'aventure.

Ce n'est qu'un au revoir, ma soeur.



POUR JULIA

Yann Menez

L'autoroute sauvage a pris un virage définitif. Julia a passé le dernier péage, celui que l'on paye tous un jour ou l'autre. A chacun sa manière...

La sienne fût bien particulière. Il n'y avait pas grand monde pour la suivre: Jean-Pierre avec son intensité bouleversante, Wul, sa femme...

Il y a des départs solitaires, comme il y a des vies solitaires. Julia n'avait pas suffisamment cicatrisé des hommes et de la vie pour avoir des relations suivies, elle se contentait d'amis: c'est forcément plus réduit... J'espère, qu'au moins, ce fameux passage ne lui a pas été trop douloureux.

Pour le reste, que dire?

Une petite chose peut-être... La science-fiction, en France, avant que les critiques, les sociologues, les parasites,

les imbéciles logiques de tout poil ne s'y mettent, c'était quelques noms:... VERLANGER aussi, non?

Nous avons été quelques uns à nous dire qu'une littérature devait d'abord être populaire, sans pour autant être de la soupe, et si nous nous sommes intéressés à la science-fiction, c'est, peut-être, à cause de ces noms là, d'autres aussi, bien sûr, mais de ceux-là sûrement.

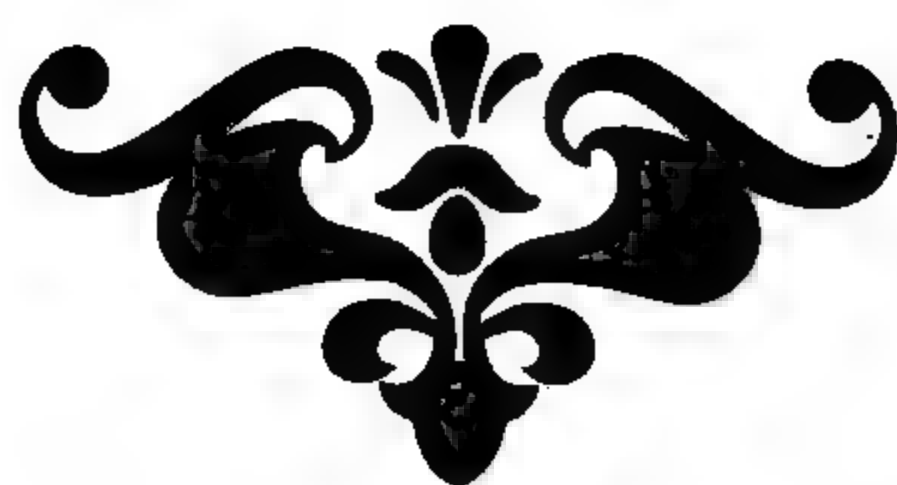
Dépêchez-vous de lire ou de relire **L'autoroute sauvage, Magie Noire, D'un lieu lointain nommé Soltrois**. Découvrez Gilles Thomas ou Julia Verlanger. Ça existe, ça perdure. Ce n'était pas du Canada Dry... ça tient chaud à l'âme...

Salut Julia!

On se reverra... un jour... ailleurs, dans une autre vie...

Je t'aimais.

Yann MENEZ



Pierre PELOT

J'aime pas la Dame qui nous fait du gringue depuis qu'on est tout petit, et je l'aime encore moins quand elle séduit ceux et celles qui s'en vont alors batifoler à jamais, là-bas, d'où ils nous laissent nous débrouiller, ici, avec le souvenir, tant bien que mal et comme on peut. J'aime pas ces aventures-là, ces adultères définitifs.

J'aime pas, précisément, n'avoir plus à me débrouiller qu'avec cette palette de souvenirs. Ils commencent à être nombreux ceux et celles qui ont descendu les couleurs.

Elle en était: Julia Verlanger. Je crois bien que c'était la couleur rouge. Il avait suffi de pas grand' chose: quelques lettres-fleuves qu'elle avait eu la générosité de m'écrire -de ces lettres, vous savez, qui font bien chaud quand on les reçoit-, une ou deux conversations téléphoniques. Et les bouquins qu'elle signait Gilles Thomas. Vous voyez? presque rien. Juste quelque chose d'énorme.

J'aime pas parler de ceux et celles qui ne prendront plus le bateau du retour. Ils s'en fichent; ils ne m'écoutent pas. Je préfère attendre toujours qu'ils envoient une carte postale. Je relis les anciennes: celles qui sont arrivées à destination.

Ca fait chier, des fois, le facteur.

P. PELOT



André RUELLAN

Les âges farouches de la SF appartenaient aux hommes. Eux seuls, avec la maturité qu'on leur connaît, semblaient capables d'exorciser les fantômes de l'enfance et d'affronter la terreur du lendemain, en les habillant d'un vêtement technologique crédible.

Julia Verlanger entreprit pourtant son oeuvre. D'abord étonné, puis admiratif, j'ai constaté que la sensibilité féminine pouvait prendre sa place dans ce concert de fureurs. A tel point qu'on ne mit pas en doute l'authenticité de Gilles Thomas...

Mais j'avais déjà rencontré Julia. Et j'avais trouvé une personne à la place d'une signature, quelle qu'elle fût. Une personne animant une personnalité. Tout le dynamisme qu'on trouve chez les créateurs.

Une telle force emportée par le sort laisse un sentiment de perte irréparable, et d'amertume devant l'inégalité des destins.

André RUELLAN



Roland STRAGLIATI

10 h 15 : C'était presque toujours vers cette heure-là, le matin et une ou deux fois par semaine, que Julia Verlanger me téléphonait ou que je l'appelais. Je la connaissais depuis un soir d'été où, en 1977, j'étais allé chez elle, à Chaville, avec quelques amis.

J'avais déjà lu à l'époque plusieurs de ses nouvelles, parues dans "Fiction", et **La Flûte de verre froid**, l'un de ses deux romans d' "héroïc fantasy" que publia la collection "le Masque fantastique". Tout cela, qui témoignait d'un authentique tempérament d'écrivain, m'avait incité à aller la voir. Comme Julia aimait à parler et que j'étais, moi, terriblement bavard, nous étions faits pour nous entendre: nous sympathisâmes d'emblée.

Je lus, peu après ce soir de Chaville, **Magie sombre**, un remarquable roman fantastique, signé Gilles Thomas, qui me plut beaucoup et dont j'écrivis alors, dans **l'Année 1977/1978 de la Science-Fiction et du Fantastique**, que c'était là "l'un des meilleurs titres du genre jamais publiés par le Fleuve Noir". Je ne devais pas tarder à apprendre que le soi-disant Gilles Thomas n'était autre que Julia Verlanger qui, ayant abandonné le fantastique, publia sous ce même pseudonyme, à partir de 1977 et toujours au "Fleuve Noir" -dont elle devint très vite l'un des auteurs les plus appréciés,- une quinzaine de romans d' "héroïc fantasy". Romans qui s'échelonnèrent sur six ou sept ans, et qu'il faut lire -encore qu'ils soient aujourd'hui quasiment introuvables,- car le talent de Julia y éclate à chaque page ; romans dont je me dois de citer au moins quelques titres marquants : **la Mort en billes**, **l'Ange aux ailes de lumière**, **D'un lieu lointain nommé Soltrois**, **la Porte des serpents**, et **les Cages de Beltem** qui fut, je crois, le dernier livre de Julia.

Ces romans-là, elle ne m'en parla point, ou très peu, quand il m'arriva de la revoir ou de la rencontrer -cinq ou six fois au total- en différentes circonstances. Elles ne m'en parla pas davantage au téléphone où, pourtant, nous parlions beaucoup. Non, elle préférait parler des livres d'autrui, de ceux, surtout, qu'elle aimait et qu'elle brûlait de faire connaître à ses amis. Quant aux autres, soit qu'elle les trouvât "fabriqués" ou surfaits, ne les ménageant guère, elle disait tout net ce qu'elle en pensait, car, chaleureuse ou révoltée, Julia, femme de caractère, ne savait pas mentir. Nous parlions de bien d'autres choses encore au téléphone : des romans policiers, pour lesquels elle avait un penchant que je partageais; de certains films vus à la télévision; des légendaires "déjeuners du lundi" de la rue des Canettes -elle n'y parut qu'une fois où se retrouvait la fine fleur de la science-fiction, tant française qu'anglo-saxonne, et dont je lui faisais assez régulièrement le compte rendu.

Ces longues conversations devinrent très vite une véritable amitié qui, pour se manifester surtout par téléphone, n'en fut pas moins profonde et durable. Comme beaucoup de ceux qui connurent Julia et qui l'aimèrent, il me fallut bien du temps pour me convaincre qu'elle n'était plus. Au point même que, durant les premières semaines qui suivirent sa disparition, je me surpris plus d'une fois, vers 10 h 15, à attendre inconsciemment son appel, ou bien à être sur le point de composer son numéro sur le cadran de mon téléphone...

Roland Stragliati.



Jacques VAN HERP

Adieu Julia.

Vous m'aviez envoyé des manuscrits, j'avais retenu, puis publié, **Les Portes sans Retour** et **La Flûte de Verre Froid**. Nous nous sommes rencontrés près de Nathalie Henneberg; c'était durant la dernière année de sa vie. Vous vous plaigniez déjà de ces maux de tête, mais vous n'y songiez pas, vous veniez voir votre amie, vous l'encouragez à écrire. Vous étiez là quand elle partit pour cette opération nécessaire, indispensable, et dont elle savait ne pas revenir.

J'ai quitté le Masque, mais je vous ai retrouvée, devenue Gilles Thomas, dans le Fleuve. Même si, par après, je reconnus un des manuscrits que vous m'aviez donné à lire, je vous avais déjà retrouvée. C'était votre patte, votre manière de conter, rapide et vigoureuse, inimitable. Ce n'était plus de l'Heroic-Fantasy, mais du Space Opera, de la S.F. d'action et de mouvement comme vous l'aimiez.

Vos lettres se sont faites plus rares. Vous me parliez de vos ennuis de santé, des difficultés rencontrées au Fleuve. Vous aviez perdu le goût d'écrire, disiez-vous. J'espérais que ce n'était qu'un moment de découragement, que le temps allait passer là dessus, que vous nous reviendriez... Et voilà que tombe la nouvelle: vous n'êtes plus. Vous êtes allée rejoindre votre amie, vous n'écrirez plus, c'en est fini.

Alors, une dernière fois "Adieu Julia, vous étiez une dame. Et merci d'avoir été mon amie."

Jacques Van Herp



Claude VEILLOT

En ce temps-là, Alain Dorémieux publiait dans "Fiction" ses premiers auteurs français et, par les hasards de l'ordre alphabétique, je me retrouvais chaque fois en fin de liste avec une dénommée Julia Verlanger. Elle était, en somme, ma voisine de palier.

Une voisine énigmatique. Peu de femmes dans la SF, à l'époque. Les auteurs de "Fiction" s'interrogeaient donc avec curiosité sur cette consoeur qui nous épatait avec **Les Bulles**, **Le Brouillard qui tue**, **La fille de l'eau**, **Reflet dans un miroir** et bien d'autres textes étranges et très maîtrisés.

Mais je ne connaissais pas encore Julia.

A la fin de 1962, Pierre Versins, le Pic de la Mirandole des littératures conjecturales, eut l'idée très logique de fonder une **Organisation Non-euclidienne Des Irréalistes Réunis**, Amis de l'Infini et du Temps (pour faire plus court: ON DIRAIT). Un bulletin entièrement recopié et ronéoté par le Maître vit se déchaîner les élucubrations de la plupart des écrivains de SF de cette période, de A (Arcadius) à W (Stefan Wul).

Il y eut sept numéros de ON DIRAIT, tous emplis de bruit, de fureur, de controverses, de polémiques et d'injures. Puis la machine à écrire de Versins se lassa, se cassa, et ON DIRAIT mourut.

Mais je connaissais maintenant Julia car l'Organisation Non-euclidienne Des Irréalistes Réunis (...etc, voir plus haut) avait réussi à rassembler dans Paris une douzaine de ses membres pour des confrontations informelles. On y rencontrait, chez l'un ou chez l'autre, des gens comme André Hardellet, Topor, Juliette Raabe, Pierre Barbet, Nathalie Henneberg, Arcadius, Jacques Sadoul, Claude Cheinisse, Christine Renard... La première fois, Julia avait apporté un gâteau par elle-même confectionné.

Ce n'était pas une vieille dame mûrie par l'expérience mais une jeune femme

drôlatique dotée d'un fichu caractère. Elle jouait volontiers les bourrues, les malembouchées, les misanthropes sarcastiques pour faire écran, sans doute, à une sensibilité d'écorchée.

Tout au long de ces années, chaque fois que nous nous sommes retrouvés nous nous sommes disputés. Elle était insupportable, difficile à vivre et énormément attachante à cause de cet autre univers qu'elle avait dans la tête, et qu'elle mettait au jour difficilement, douloureusement, livre après livre.

Car après les nouvelles du début, puis une période de silence, il y eut à partir de 1976 ces romans qu'elle signait Gilles Thomas. Situation absurde de voir agréé sous patronyme masculin ce qui serait refusé sous un nom de femme. Je disais plus haut: peu de femmes dans la SF. Allez donc savoir pourquoi!

Son univers intérieur la portait vers l'heroïc fantasy et elle était une grande admiratrice de Tolkien, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire des romans SF d'une vigueur et d'une méchanceté impressionnantes, comme **L'Autoroute sauvage** que j'aurais volontiers adapté au cinéma si le cinéma français voulait s'intéresser à autre chose qu'aux querelles d'un couple avachi se chamaillant dans une cuisine de HLM en mangeant des nouilles.

Elle ne se prenait pas assez au sérieux. Elle avait un humour ravageur et une modestie exagérée. Toutes les dédicaces qu'elle m'a adressées sont carrément auto-dépréciatives. Pourtant, en vraie professionnelle, elle écrivait certes pour le lecteur, mais sans cesser jamais d'être elle-même. Sans cesser jamais d'essayer, inlassablement, de transmettre les mondes qui l'habitaient.

Comme son rêve, le mal qui devait la tuer était caché dans sa tête. Mais le mal n'a pas gagné puisque dans **La légende des niveaux fermés**, **Les voies d'Almagiel**, **La jungle de pierre**, **Horlemonde** et quinze autres titres, le rêve est toujours là.

Rêve, Julia.

Claude VEILLOT

Daniel WALTHER

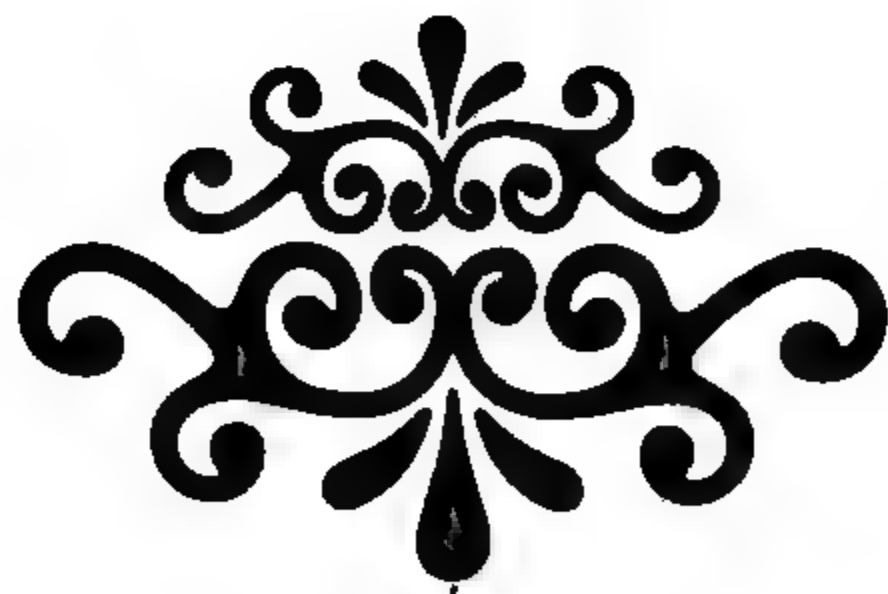
Julia Verlanger, vous le savez certainement, nous a quittés. Les jeunes lecteurs ne la connaissaient plus guère que sous son pseudonyme masculin: Gilles Thomas. Mais les vieux lecteurs de Fiction l'ont découverte, comme moi, grâce à ses premières et remarquables nouvelles. Car, ainsi que tant de jeunes auteurs, Julia avait fait ses premiers pas dans la littérature de science-fiction dans ce magazine, très précisément en octobre 1956. Son texte était intitulé **les Bulles** et s'avéra être un des meilleurs récits de suspense de la littérature française de l'imaginaire. Je m'en souviens fort bien: une impression d'étrangeté, un climat d'angoisse, un pouvoir de suggestion tout à fait originaux émanaient de cette nouvelle, et ce n'est pas à tort qu'on a pu comparer cette première tentative aux textes de Richard Matheson.

A l'époque (j'avais 16 ans!), je donnais des notes aux récits parus dans Fiction, les classant ainsi dans ma mémoire. Je viens de reprendre en mains le N° 35, dont la couverture, un photo-montage, était due à Philippe Curval, photo-montage qui illustre le texte de Verlanger (honneur assez rare pour un auteur débutant!) et je viens de tourner la page: le sommaire est comme toujours annoté, et à côté du titre de la nouvelle de Julia Verlanger est écrit en rouge: excellent!

J'ai également relu la nouvelle. Elle mérite d'être redécouverte et rééditée. Non comme une pièce de musée, mais comme un véritable morceau d'anthologie.

Je ne connaissais pas personnellement Julia Verlanger mais nous avons correspondu et sympathisé dans nos lettres. Je regrette infiniment qu'elle n'ait jamais publié un recueil de ses textes. Mais peut-être n'est-il pas trop tard...

Daniel WALTHER
(Avec l'autorisation de l'auteur)
Fiction n°375



Dit au micro avant que lui soit décerné le prix Julia VERLANGER

Stéfan WUL

...On m'a demandé de dire quelques mots... C'est beaucoup d'honneur, mais c'est aussi un moment pénible pour moi... Chacun sait que les auteurs sont généralement de mauvais orateurs.

Il est au surplus très émouvant, mais gênant, de se voir couronné par une amie... ou plutôt au nom d'une amitié disparue.

Mais je me reproche, à peine lâché, le mot "disparue", car en vérité, ici même et grâce à l'attention de tous fixée sur sa mémoire, Julia Verlanger n'a jamais été aussi présente qu'aujourd'hui.

Je la revoie il y a deux ans dans cette même salle, à ce même micro. Et je la sens encore ce soir, debout à nos côtés, qui juge de l'à-propos de mes paroles pour lui rendre hommage, ce qui n'est pas pour diminuer mon embarras...

Il faut dire pour ceux qui ne le savent pas que Julia Verlanger a été l'une des premières femmes à faire de la S.F. en France. La plupart des personnes ce soir ici présentes étaient encore dans l'adolescence quand elle donnait ses premières nouvelles au magazine "Fiction". J'ai même cru qu'elle avait écrit avant moi; on m'a dit le contraire et je n'ai pas songé à vérifier les dates mais suis certain d'une chose: c'est qu'elle a écrit plus jeune que moi.

Voilà ce qu'il me fallait signaler avant de parler de Julia Verlanger quand elle signait ses romans d'un second pseudonyme: Gilles Thomas.

Le premier ou, si j'ai bonne mémoire,

l'un des tout premiers Gilles Thomas a été **L'autoroute sauvage**, dont tout le monde se souvient avec ravissement, **L'autoroute sauvage** ayant ouvert une longue série d'oeuvres toutes captivantes parmi lesquelles, bien sûr, comme chez tout auteur, l'on peut préférer telle ou telle autre, mais qui avaient toutes en commun une qualité primordiale, celle d'être écrites dans un style naturel!

Ce fameux naturel que nos professeurs nous recommandaient au collège, il nous fallait devenir adultes pour admettre qu'il est la qualité de base sans laquelle les autres dons ne peuvent se développer, et il fallait lire Julia Verlanger pour le comprendre tout-à-fait.

Elle s'en étonnait un jour où je lui en faisais compliment, tant sans doute il lui semblait... naturel... d'avoir l'écriture naturelle.

Julia écrivait comme on parle, et ses amis savent qu'elle parlait bien. Si bien qu'à la lire aujourd'hui, on a toujours l'impression de l'entendre.

Quant aux autres dons, Julia les avait aussi. Nul ne savait comme elle faire surgir une image avec trois mots, exposer une situation complexe en trois phrases claires, enchaîner à perte de vue les épisodes de ses romans, de façon à laisser croire qu'elle avait l'imagination inépuisable.

Mais nous ne sommes pas là pour faire de l'analyse littéraire et après avoir parlé -trop brièvement- de l'auteur, il faut aussi parler de la femme.

Car Julia Verlanger était un personnage... Oui, Madame Julia Verlanger était un personnage tout d'une pièce et qui savait dire "J'aime, j'adore, je n'aime pas, je déteste" d'un ton souvent définitif. Elle ne mentait pas. Elle ne trichait pas.

Cependant, sous les dehors énergiques qu'elle aimait à montrer d'elle-même vivait une Julia plus secrète, ultra-sensible, écorchée vive, une Julia qui ressentait profondément le tragique de l'évolution mondiale, et aussi une femme qui (en secret, mais ses amis le savent bien), souffrait profondément quand elle croyait deviner autour d'elle la dérobade ou la mesquinerie...quelquefois l'ingratitude.

Car elle, Julia, était d'une générosité sans limites. Quand elle donnait son amitié, c'était de façon absolue, sans retour. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui sût autant mériter le nom d'amie.

Elle aidait de jeunes auteurs à remanier leurs manuscrits. Elle leur faisait rencontrer des éditeurs. Elle organisait

spontanément, sans qu'on lui eût rien demandé, des séances de signatures, dans les librairies en faveur d'oeuvres qu'elle avait appréciées.

Ce comportement est rare, rare en tout domaine, mais particulièrement en littérature où, nous le savons bien, il arrive souvent que certains auteurs voient en leurs confrères... plutôt des concurrents.

Julia n'était pas de cette espèce. Elle était exactement le contraire. C'est dire qu'elle nous manque...

Mais encore une fois, reprenons-nous pour dire qu'elle est formidablement présente et que, tous ses amis doivent s'en réjouir, grâce à ce Prix qui porte son nom et sera décerné sur l'initiative de son mari au cours des années à venir, cette présence sera perpétuée, lui conférant une espèce d'immortalité en faisant d'elle, comme au début de sa carrière, une figure de proue de la S.F. française.

Stefan Wul
(Salon Ricard, 11 Avril 86)



A Julia VERLANGER

Stefan WUL



Nous en avons parlé Julia nous avons dit
Tous les décors qu'on imagine
Sont réels dans l'espace immense on les devine
En pillant le Cosmos qui nous en fait crédit
Nos romans les plus fous sont vrais à l'origine
Notre imagination n'est qu'un simple médium
Une agile part de nous-mêmes
Qui s'en va faire un tour dans le continuum
Pour moissonner de quoi faire intrigue ou poème

Et ces propos étaient presque des prophéties
Car si l'imaginaire existe quelque part
Au fond des mille galaxies
C'est pour là-bas Julia que tu pris le départ
Loin de nos pesanteurs et de nos asphyxies
De nos rêves payant tribut au quotidien
De nos piteux envols englués à la Terre
Après avoir tranché d'un coup le noeud gordien
Tu planes comme un ange aux ailes de lumière

Les écrivains ont la vie dure
Julia
Et lorsque le destin trop brutal te délia
Des vœux qui t'attachaient à la littérature
C'était pour te lancer dans plus haute aventure
Et pour t'offrir enfin l'extrême volupté
D'explorer l'univers que tu as... inventé
Avec ses soleils fous et ses mondes multiples
Ses héros de légende aux charmes inquiétants
Ses possibles illimités

Mais ne nous oublie pas Julia dans tes périples
Reviens de temps en temps
Reviens vers tes amis pour leur dire à l'oreille
Que c'est en s'évadant de la chair qu'on s'éveille
Au coeur de l'Existence... et que tu nous attends



PRODUCTION

WEIRD



PORTFOLIO

G. BASILETTI

SOUSCRIPTION POUR UN PORTFOLIO DE GERARD BASILETTI

Format 30 X 40 avec 10 illustrations noir et blanc dont :

1 pierre noire, 3 crayons, et 6 encres de Chine.

TIRAGE LIMITE, SIGNE, ET NUMEROTE. Envoi en recommandé.

Prix de la souscription : 250F + frais de port 22F = 272F

Prix de vente hors souscription : 300F + frais de port 22F = 322F

Règlement à l'ordre de : WEIRD 31, rue de Dijon 21110 GENLIS



Les Grimoires

"Les Grimoires" est une rubrique critique où figure tout ouvrage relevant du Fantastique, qu'il soit récent ou plus ancien, épuisé ou disponible. Les productions des fanzines (magazines amateurs) y sont également passées en revue.

PRESSES DE LA CITE:

Chasseur de têtes - Michael Slade.

Fidèle à sa politique d'alternance, la collection Paniques vient de nous proposer à nouveau un roman présentant les exploits d'un tueur psychopathe, collectionneur de tête, cette fois, qui rassemble en lui l'hérédité d'un membre de la police montée connu pour ses exploits (alors qu'il abattait ses prisonniers pour ne pas avoir à les surveiller quand il les ramenait) et celle d'une mère prostituée qui, après une séance de sado-masochisme poussé, offrait à ses clients des jeunes filles à démembrer, le tout bien entendu sous les yeux de son enfant dont elle voulait que l'éducation contribue à la venger plus tard (la pauvre femme semble avoir eu bien des problèmes dans sa jeunesse)...

L'action se passe au Canada vingt ans plus tard, quand l'enfant en question commence à découper les dames, et c'est donc la police montée qui est chargée de l'enquête. Après nous avoir savamment aiguillé sur de fausses pistes toutes plus vraisemblables les unes que les autres, Slade dévoile son jeu dans les dernières pages du livre. Un suspens bien mené, des personnages bien campés, et un retournement final dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est imprévu... un bon titre de la collection.

Gilles Bergal.

Corps étranger - John Saul.

Alex Lonsdale est un adolescent américain qui a tout pour lui: ses parents sont très aisés (son père dirige et possède une clinique privée), il est beau, intelligent, sa petite amie est l'une des plus jolies filles de La Paloma... Mais La Paloma est une ancienne possession mexicaine, dont les premiers habitants ont été massacrés par les colons américains qui se sont emparés de leurs terres et de leurs haciendas... Tout le monde l'a oublié, sauf une vieille femme qui fait des ménages, Maria Torrès et attend le retour d'un fantôme vengeur.

Au cours d'une soirée avec des amis, Alex et sa petite amie se disputent. Elle part, il court derrière elle, la suit avec sa voiture, trop vite, et bascule dans un ravin. Quand on le sort du véhicule, il est dans le coma. Ses blessures à la tête sont telles que le cerveau est irrévocablement endommagé. S'il sort du coma, il ne sera plus jamais le même.

Désespérés, ses parents le confient au docteur Torrès, spécialiste du cerveau, qui s'occupe d'Alex dans le plus grand secret, refusant même d'expliquer à son père ce qu'il lui a fait.

Quelques mois plus tard, Alex revient à La Paloma mais ceux qui l'ont connu ne peuvent s'empêcher de le trouver changé, et pour cause: il n'éprouve plus

le moindre sentiment. Seule la vieille Maria Torrès se réjouit, car elle a compris que dans son esprit le jeune Alex abrite maintenant le fantôme qu'elle attendait depuis des années.

Et peu après, des meurtres commencent à être commis à La Paloma.

John Saul ne s'est pourtant pas contenté d'écrire le roman de hantise qu'il aurait pu faire. Il a poussé son idée plus loin, jusqu'aux limites de l'impossible, basculant ainsi plus ou moins dans la science-fiction, sans pour autant abandonner l'explication surnaturelle sans laquelle certains éléments de l'histoire (le fait que le jeune Alex retrouve dans les collines des squelettes enterrés par le fantôme de son vivant par exemple) ne pourraient s'expliquer.

Un honnête roman fantastique, qui ne fera cependant pas date dans les mémoires.

Gilles Bergal.

CORPS 9:

Chats, femmes et autres machines cruelles - Anthologie rassemblée par F. Darnaudet et J. Bisceglia.

Ayant publié chez Corps 9 son roman **Le Taxidermiste**, François Darnaudet s'est donc tout naturellement tourné vers cet éditeur quand il a eu l'idée de rassembler un lot de textes fantastiques. Les éditions Corps 9 s'étant déclaré intéressées, nous avons aujourd'hui le résultat devant nous, sous la forme d'un livre de 170 pages regroupant treize (chiffre fatidique) nouvelles pour l'ensemble d'une excellente tenue.



Au sommaire, des noms connus à des titres divers: Claude Seignolle, Gilles Bergal, John Flanders, Darnaudet lui-même, Jacques Bisceglia, Gérard Dôle. Parmi les nouveaux venus, on remarque de bons textes (**La plante carnivore**, de Catherine Rabier, **La route de Blécourt**,

de Gros...) qui ne déparent pas aux côtés des textes d'auteurs déjà confirmés et laissent bien augurer de l'avenir du fantastique en France.

En résumé, un excellent recueil sous une magnifique couverture de Solé, ce qui ne gâte rien.

Gilles Bergal.

Les aventures de Harry Dickson, tome 12.

Avec ce volume, les éditions Corps 9 viennent d'atteindre la moitié de leur programme de réédition des premières aventures de Harry Dickson.

Précédées comme toujours d'une étude particulièrement érudite (signée cette fois François Ducos et Claude Deméocq) consacrée à la littérature populaire d'avant guerre, les trois aventures ici rassemblées s'intitulent respectivement **Le Docteur Criminel**, **Sous le poids d'une forfaiture** et **Un réveillon au "Dragon Rouge"**. Pas de fantastique ici, seulement des méchants plus vrais que nature et l'ambiance des feuilletons d'antan. Pour amateur du genre.

Gilles Bergal.

L'ANNONCE-BOUQUINS:

Est un fanzine consacré aux annonces ventes-achats de livres (BD, polar, SF). Que dire sinon que les annonces sont nombreuses et variées, susceptibles d'intéresser tout collectionneur à la recherche de ce livre qui lui fait cruellement défaut. On peut acheter l'AB, mais le mieux est d'y adhérer si vous voulez passer des annonces de vente ou recherche de livres. C'est un excellent système qui a l'air de bien fonctionner. Pour tous renseignements: Pierre Caillens, 121 avenue Georges Pompidou, 33500 Libourne.

NéO:

L'avant-poste des Grands Anciens - Brian Lumley.

Ce recueil s'ouvre sur la première publication professionnelle de Lumley chez Arkham House: **Le coquillage de Chypre** et sur **La conquête des grands fonds** sa suite directe publiée trois ans plus tard. L'intérêt de ces récits, de facture classique, réside surtout dans la comparaison des deux textes: si le premier raconte une bonne histoire, de façon encore un peu maladroite, le second, sur le même sujet et dans le même formalisme épistolaire acquiert une toute autre dimension, Lumley ayant fait sa mue. Il parvient en effet à toucher le lecteur en faisant

vivre (et mourir!) ses personnages, en leur donnant une véritable épaisseur.

Enigmatiquement vôtre nous conte la guerre sans merci que se livrent des sorciers en quête de puissance. Ce divertissant récit, proche de l'Heroic-Fantasy, est lui aussi constitué de divers messages que s'échangent les deux principaux protagonistes.

Trois nouvelles d'horreur moderne sont présentes au sommaire. Sans être des chefs d'œuvres du genre, elles restent d'un fort bon niveau et sont toujours "efficaces". Mais il est vrai que l'on était en droit d'attendre mieux de l'auteur du **Viaduc** (in "Les Masques de la peur", Fiction spécial n°33, N.E.Opta). A noter cependant la première parution mondiale (comme dirait J.P. Moumon) de **Nécros**, "belle" histoire de vampire qui clôt le recueil. Attention! la page 4 de couverture supprimant l'effet de surprise, ce texte y perd de sa force (un conseil: ne la lisez qu'après!).

Enfin, il y a bien sûr deux longues nouvelles, qui occupent près de la moitié de l'anthologie, avec nos chers "Grands Anciens": Lumley est un bon faiseur mais il lui manque l'étincelle (le génie?) pour produire des textes dignes de Lovecraft. Si l'intérêt ne se dément jamais, le frisson semble oublier de visiter mon dos...

Un entretien avec l'auteur complète le volume ainsi qu'une courte introduction de R.D. Nolane.

En résumé un recueil sans faiblesse notable, solide, efficace, qui a le mérite de présenter les diverses facettes de l'écrivain, mais où aucun texte ne ressort franchement. Ne pas l'acheter signifie se priver d'une très agréable lecture... Même si elle n'était pas indispensable!

Je vous rappelle qu'il existe une bibliographie de Lumley, disponible contre 10F chez Jean-Luc Buard (Melmoth).

Thierry Bosch.

SERIES B:

Est une revue semi-pro trimestrielle de qualité, photocomposée, et traitant des littératures populaires. Au sommaire du n°11: nouvelles de W. Wodeck, D. Daeninckx, M.B. Endrebe, et M. Villard; un dossier cinéma consacré à Jean-Pierre Mocky; une rubrique critique de SF/F/Polar étoffée; un article de A. Darteville sur cette excellente série BD qu'était **Météor**.

Abonnement: 80FF ou 400FB, le n°: 20FF ou 100FB à adresser à: Rue de la Clef, n°38, 7000 Mons, Belgique.

FLEUVE NOIR:

Reich - Alain Paris.

En 1945, alors que les jours de Berlin, bombardé par les alliés, sont comptés, Hitler joue sa dernière carte: opérant une substitution avec une doublure ("suicidée" et carbonisée) il s'échappe dans un univers parallèle.



Vous l'avez compris, il s'agit d'une uchronie avec voyages dans le temps, luttes pour le contrôle de ce dernier, etc... Mark Spencer et la fille d'un savant impliqué dans la découverte des univers parallèles vont devoir mobiliser leurs énergies pour venir à bout d'un Hitler victorieux en 1945, s'apprêtant à modifier définitivement le cours de l'Histoire. Voilà un fort bon roman d'action, bien mené, alerte, qui fait suite à l'excellent thriller futuriste **Soldat-Chien**. La fin est un peu rapide mais reste ouverte sur une interrogation: Mark et Linsey ont-ils vraiment regagné l'année 1986 telle que nous la connaissons? On remarquera au passage les clins d'yeux de l'auteur qui fait référence à certains de ses romans et parvient même à se citer lui-même! Et lors d'une brève excursion dans notre époque "légèrement" modifiée on arrive à retrouver l'ambiance angoissante du fameux roman de Sarban, **Le Son du Cor**, sur un thème proche. Pas mal comme rapprochement, non?

C.E.D.

GORE:

Impacts - Nécrorian.

Ce deuxième roman gore de Nécrorian est moins débridé que **Blood sex**, mais il semble bien parti pour satisfaire les amateurs d'atrocités. Sur fond de guerre du Vietnam, tortures, avilissements et sexe se côtoient. **Impacts** est bâti comme le précédent sur deux réalités parallèles. Espérons un changement pour le prochain. Très peu de Fantastique de toute façon.

J'AI LU:

La Quête de la Sorcière Blanche - Tanith Lee.

Voici la fin (provisoire) du cycle commencé avec **La Déesse Voilée** ("The Birthgrave"). Autant le dire dès à présent, cette trilogie restera comme l'une des œuvres maîtresses de l'Heroic-Fantasy, même si Tanith Lee a déjà énormément écrit en évoluant à ce niveau.



On a beaucoup parlé de son goût à réécrire les légendes et les mythes pour créer quelque chose de neuf. Cela se vérifie encore dans ce roman avec un thème délicat mais fascinant: le messie. Vazkor, à la recherche de sa mère (abandonné à sa naissance il ne la connaît pas et, à la suite d'une méprise, veut la tuer) va, au cours de son périple, prendre connaissance du fabuleux pouvoir dont il a hérité génétiquement. A la fois émerveillé et effrayé il l'accepte et le rejette successivement, éprouvant les affres d'un être soumis à une rapide évolution. Cette dernière, qu'il ne contrôle pas, le conduira aux miracles les plus "simples": marcher sur l'eau, jusqu'à l'acte suprême: "C'était la dernière porte, l'ultime épreuve, le plus grand des actes de magie": la résurrection!

Mais il ne faut surtout pas croire qu'il ne s'agit que d'une banale réutilisation du thème biblique. En effet, Vazkor ne maîtrise pas ce pouvoir et il doit réaliser son apprentissage au prix de souffrances et d'erreurs nombreuses. On pourrait dire de Vazkor qu'il aurait pu être un prophète s'il n'était déjà un dieu. Mais un dieu en proie au doute, forcé de traquer une vérité qui lui glisse entre les mains. A cet égard l'étude psychologique des personnages est remarquable. Ajoutons à cela une merveilleuse description de multiples civilisations et mœurs exotiques, ainsi qu'un sens de l'intrigue très affiné qui débouche sur des réflexions fort intéressantes.

Tanith Lee a publié plus d'une trentaine

d'œuvres à ce jour, toutes imprégnées de la même qualité. Et comme elle n'est pas près d'arrêter l'écriture on peut affirmer que le titre de meilleur écrivain d'HF actuel lui revient de droit.

C.E.D.

Le Sombre - James Herbert.

James Herbert est un grand, on s'en était déjà aperçu avec **Les Rats**, chef d'œuvre d'Horreur que l'on devrait bien rééditer (cf critique in WEIRD n°1). **Le Sombre** prouve à quel point cet auteur sait maintenir le suspense et l'intérêt du lecteur tout au long de 350 pages haletantes. Débutant comme une histoire de maison hantée, ce roman finit par déboucher sur le thème du fléau surnaturel menaçant le monde (et, pour commencer, la banlieue sud de Londres, ce qui tendrait à accréditer la thèse selon laquelle J.H. est londonien puisque **Les Rats** s'y déroulait également).

"Le Sombre" est une entité négative, se manifestant uniquement la nuit sous forme d'une ombre altérant la lumière artificielle et s'insinuant dans le cerveau des êtres humains pour leur faire commettre des atrocités. Ses victimes sont libérées de leur chaîne, c'est à dire la (bonne) conscience, pour être abandonnées à leurs mauvais penchants. Une maison, Beechwood, où se réunissait une secte dont les membres se sont donnés la mort, est le point de départ des événements qui vont prendre rapidement une coloration dramatique.

Le reproche que l'on pourrait adresser à James Herbert est d'avoir un peu trop élargi son cadre. Circonscrire l'action à l'avenue aurait été préférable. Même si certaines scènes sont dignes de celles figurant dans **Les Rats** (le stade de football, par exemple: critique indirecte des hooligans?), la dernière partie ressemble trop à **La Nuit des Morts-Vivants**: espèces de zombis pourchassant les protagonistes, ce qui brise un peu l'atmosphère de terreur finement ciselée du début.

Malgré cela le rythme effréné de l'action est maintenu, thriller oblige, et la lecture reste fort agréable. La fin ne déçoit pas et contient même une note d'originalité pour ce qui est des conséquences relatives aux personnages principaux. Ces derniers, un "chasseur de fantômes" plutôt matérialiste, un parapsychologue aveugle et sa fille, et une médium, sont bien campés. En définitive, un très bon roman qui, s'il n'égale pas **Les Rats** (il existe une suite

à ce dernier, le saviez-vous?), est pour l'instant le meilleur titre de la jeune collection "Epouvante" de J'ai Lu.

C.E.D.

La poupée qui dévora sa mère - Ramsey Campbell.

Premier roman écrit par Ramsey Campbell en 1975, ce livre se démarque de ses premières productions (des recueils de nouvelles) placées sous le signe de Cthulhu pour Arkham House. En fait, dès ce premier livre, on trouve déjà tout ce qui fera l'univers personnel si angoissant de Campbell: la ville utilisée comme un véritable personnage, les personnages eux-mêmes, avec leurs relations familiales troubles, leurs troubles mentaux, leur "face cachée" qui est en même temps le côté sombre que nous portons tous en nous à en croire Campbell (qui n'a sans doute pas tout à fait tort sur ce point) et le mal à l'état pur.

L'argument du livre est simple: Clare conduisait sa voiture un soir, accompagnant son frère. Accident, le frère meurt. Dans l'accident, le bras de celui-ci a été arraché et, détail horrible, on ne retrouve pas le bras. Un témoin l'a emporté. Bientôt, Clare est contactée par un écrivain spécialisé dans la collecte des faits divers, qui lui dit connaître le témoin et vouloir le retrouver. L'homme en question n'en est en effet pas à son coup d'essai et a notamment dévoré le chien d'une vieille dame avant de la tuer.

Aidés dans leur enquête par le fils de la vieille dame et un comédien dont c'est le chat qui a été dévoré, ils se lancent sur les traces du mystérieux personnage sans se douter que lui-même est déjà au courant de leurs recherches et les guette.

Comme je l'ai écrit plus haut, on retrouve là la patte de Ramsey Campbell et c'est donc un plaisir rare qui est offert à l'amateur de Fantastique. Un livre à ne pas manquer.

Gilles Bergal.

MATER TENEBRARUM:

- MT n°1: dossier Marc Agapit, pour tout savoir sur cet auteur fortement macabre, biographie, biblio commentée, etc... 55F.

- MT n°2: 206 pages (format A4), n° indispensable. Deux nouvelles de R.S. Hichens avec bio-biblio, une nouvelle de Emma F. Dawson avec bio-biblio, un article pour A. Crowley et contre D. Wheatley avec deux nouvelles du

premier, un article débile de R.M. Price (qui prend un cas particulier pour une généralité), une nouvelle de Clive Barker (intéressante), une interview du sieur en question, et une biblio commentée: 98,5F.

- "Les Tombes maudites": rassemble deux nouvelles inédites de F.M. Crawford, "Le sourire mort" et "Car le sang est la vie": 45F.

- "Le Mystère d'une Tutelle" est le fac-similé (tiré de "Lecture pour tous") de la version française (expurgée) du roman "Uncle Silas" de J.S. LeFanu. En attendant un important dossier sur cet auteur, lisez donc cette œuvre tout à fait introuvable ailleurs: pour le prix faut demander au tôlier.

- "De quelques créatures étranges": nouvelles de D. Walther, Alain Thiery et P. Djada Lacroix: 55F.

- "Au cœur de la nuit, vol 3": constitué par une nouvelle inédite de F.M. Crawford ("La poupée fantôme") et une de H. Augustus Hering ("L'appareil à échanger les souvenirs"): 45F.

- "Itinéraires des fantômes": recueil regroupant une quinzaine de courts textes inédits de l'excellent Ambrose Bierce: 30F.

- "Mélanges japonais": important dossier (100 pages) sur Lafcadio Hearn, composé de divers contes dont un achevé par D. Walther, illustré par Patrick Marcel: 80F.

Règlement à l'ordre de l'Association Notre Dame des Ténèbres, à envoyer à Gérard Coisne, Rés. Grandes Varennes, 41 rue André Tournade, 17000 La Rochelle.

CINE-FANTASY:

Voilà un très bon fanzine (format A4) consacré au cinéma de SF et F, jugez-en plutôt. Dans le n°3 on trouve: un dossier sur le film **Aliens** (trois mois avant la sortie du film! puisque cette critique paraît avec un peu de retard) composé d'interviews du réalisateur, de l'actrice principale, Sigourney Weaver, du technicien chargé des effets spéciaux, une interview du réalisateur et des producteurs d'**Highlander**, une interview de Robert Schlockoff, un article sur les maquettes de **La guerre des étoiles**, et beaucoup de photos en avant-première.

Abonnement: 85F (4 n°s), 25F le numéro, règlement à l'ordre de Patrick Nadjar, 4 rue Condorcet, 93100 Montreuil.





LES NOUVELLES DE L'AU-DELA'..

PRIX ROSNY AINE 86:

Nominés: nouvelles:

- "Moineau aux ailes d'or ensoleillées" par Gérard Coisne, in Fiction 362.
- "Print : Magie noire" par Gilles Bergal, in Créatures des Ténèbres, éd. Corps 9.
- "Black Night" par Claude-Eric Devaux, in Weird n°2.
- "Le chemin de la rencontre" par Sylvie Lainé, in SFère 22.
- "Le retour des vieux" par Gimme Dieu, in Anticipation 2, éd. Hyde.

romans:

- "Rhino" par Dominique Douay, in Fleuve Noir Anticipation n°1360.
- "Les trains cimetières" par G.J.Arnaud, in FNA n°1351.
- "Biographie comparée de Jorian Murgrave" par A. Volodine, in Présence du Futur 397, éd. Denoël.
- "Ombromanies" par Jean-Pierre Hubert, in Présence du Futur 412, éd. Denoël.
- "Le taxidermiste" par F. Darnaudet et T. Daurel, éd. Corps 9.

Lauréats: nouvelle:

- "Le chemin de la rencontre" par Sylvie Lainé.

roman:

- "Ombromanies" par Jean-Pierre Hubert.

Joseph Henri Rosny Aîné:
Un écrivain de Science-Fiction.

J.H.Rosny Aîné, écrivain belge d'ex-

pression française (1856-1940), de son vrai nom Joseph-Henri Boëx, est l'auteur de 17 romans, dont 5 préhistoriques, et de 17 nouvelles, plus un essai romancé: "La Légende Sceptique" (du moins dans les domaines qui nous intéressent, sinon plus d'une centaine d'œuvres).

Précurseur de la littérature de Science-Fiction en France, il est moins connu que son aîné Jules Verne, ce n'est pourtant pas faute d'avoir écrit de nombreuses œuvres de qualité et d'un caractère conjectural plus poussé que celles de son confrère Nantais.

Fixé à Paris dès 1896, il y publie une première œuvre, "Nell Horn". Peu à peu, il s'immisce dans les milieux littéraires parisiens et y rencontre les Goncourt, Alphonse Daudet avec lequel il se lie. Son frère, Justin, s'associe bientôt à ses travaux. De leur collaboration naîtront une cinquantaine d'œuvres dans lesquelles on sent toutefois la maîtresse "patte" de Joseph-Henri.

En 1907, ils se séparent et continuent d'écrire sous les pseudonymes de Rosny Jeune et Rosny Aîné pour Joseph-Henri.

Rosny Aîné, tout au long de sa vie ne cessera d'écrire des œuvres d'imagination spéculative.

Il faut citer parmi celles-ci "Nymphée" (1893), "La Guerre du Feu" (1909), "Vamirah" (1892), "Eyrimah" (1893), "Le Félin Géant" (1918), et "Helgvor du Fleuve Bleu" (1930) dans sa veine des romans préhistoriques.

"Les Xipéhuz" (1887), "Un autre

Monde" (1895), "La Mort de la Terre" (1910), "La Force Mystérieuse" (1913), "L'énigme de Givreuse" (1916-17), "La Jeune Vampire" (1920), "L'étonnant Voyage de Hareton Ironcastle" (1922), "L'assassin surnaturel" (1924) et "Les Navigateurs de l'Infini" (1925) sont parmi les chef d'œuvres de la Science-Fiction d'expression française.

Pour parrainer un Prix annuel décerné aux meilleurs auteurs francophones, les membres du comité organisateur n'ont pas cru pouvoir choisir un autre nom que celui de J.H. Rosny Aîné. Il n'y avait pas, à leurs yeux de meilleur trait d'union entre deux générations d'écrivains, aussi férue, l'une que l'autre de modernité littéraire.

(Comité du Prix Rosny Aîné).

INFOS LILLOISES:

En attendant un article détaillé sur la convention de Lille dans notre prochain numéro, voici quelques infos recueillies parmi les participants:

- Jean-Pierre Moumon, d'Antarès, annonce son intention de publier bientôt le Cycle de Vénus d'E.R. Burroughs.
- Alain Paris prépare un "Soldat-Chien II", situé quelques années après les événements du premier roman.
- André-François Ruaud (Yellowsubmarine) recherche des nouvelles de Soft Fantasy pour une anthologie éditée par Phénix.
- Raymond Audemard propose la candidature de Paris pour la Convention Nationale Française de SF en 1988. Le projet est en cours de réalisation avec notamment la création de l'association "Paris sur l'avenir". De plus amples précisions d'ici quelques temps.



COMECON

MONTPELLIER 1987:

La 14ème Convention Nationale de SF aura lieu à Montpellier du 28 au 31 mai. Les droits d'inscription sont de: 150F (soutien: 80F) jusqu'au 31 décembre 1986, 200F (soutien: 120F) jusqu'au 30 avril 87, et 250F (soutien: 150F) jusqu'au 1er mai 87.

Pour tout renseignement: "Science-Fictions", Comecon, 112 avenue de Toulouse, 34100 Montpellier.



Deuxième Salon du Livre

de Montfort sur Argens (Var):

A l'occasion de ce salon du livre la revue Poivre Noir organise un concours de nouvelles d'inspiration Fantastique, réaliste, Insolite ou de Science-Fiction sur le thème: "La Terre Profonde".

1er prix: 2000F

2ème prix: 1000F

3ème prix: 500F.

Plaquettes, affiches, seront tirées à l'occasion de ce concours et de cette journée du livre, placés sous la Présidence d'Honneur du Ministère de la Culture et de la Communication.

Clôture des envois: 30 octobre 1986. Règlement du concours à demander à Mme Micky Papoz, directrice de la revue Poivre Noir, La Praderie, 83570 Correns (ne pas oublier de joindre un timbre pour la réponse, merci).

Festival de Fayence:

Du 31 octobre au 2 novembre inclu aura lieu le festival SF de Fayence. Syndicat d'initiative, M. Durand, Place Léon Roux, 83440 Fayence.



J'AI UN MESSAGE DE
LA PART DU BOURREAU
QUI EST GRIPPE.....
" POUR NE PAS MOURIR
IDIOT, ABONNEZ VOUS
A WEIRD.. "

G. BASILEM, 86.

BULLETIN D'ABONNEMENT

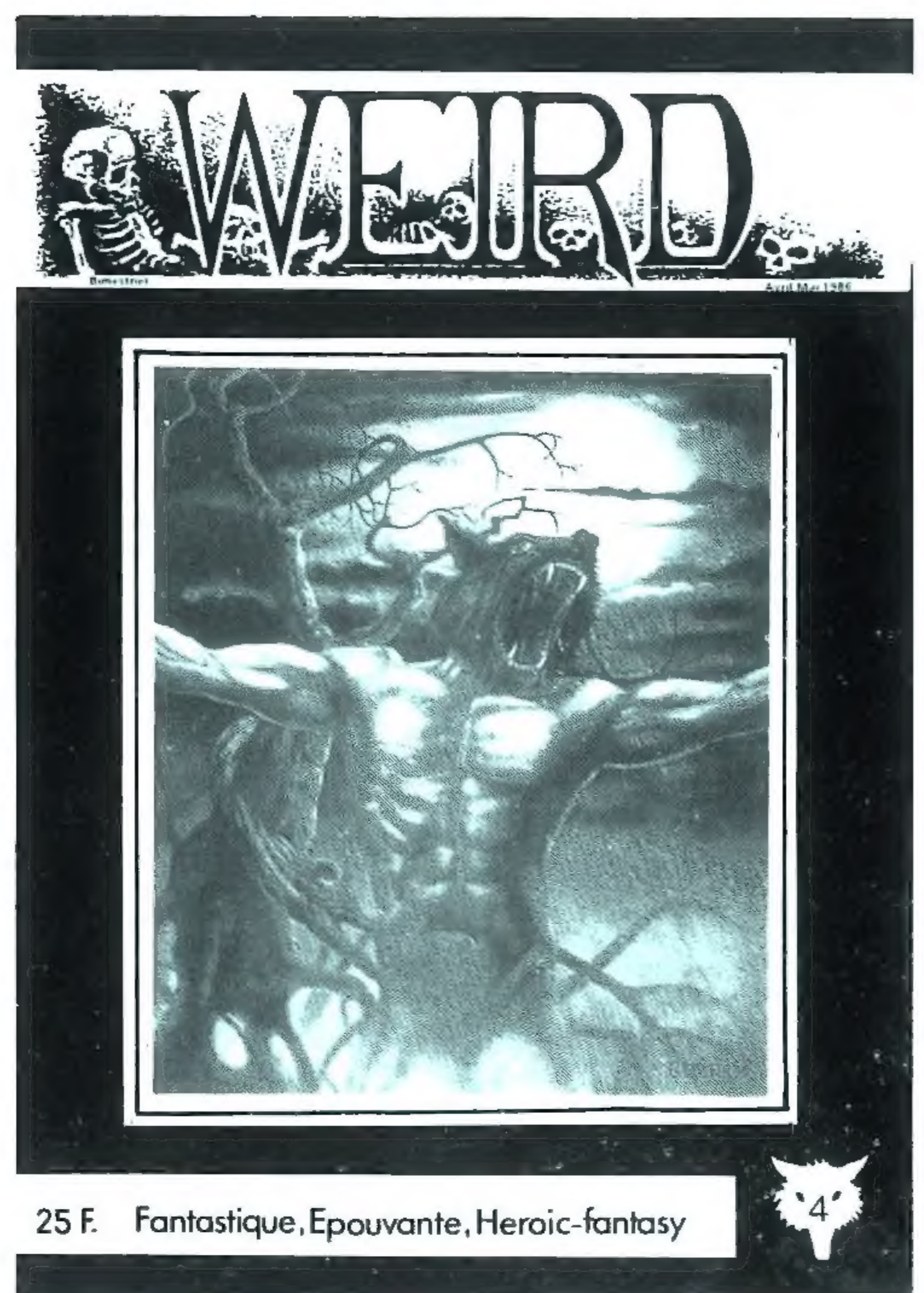
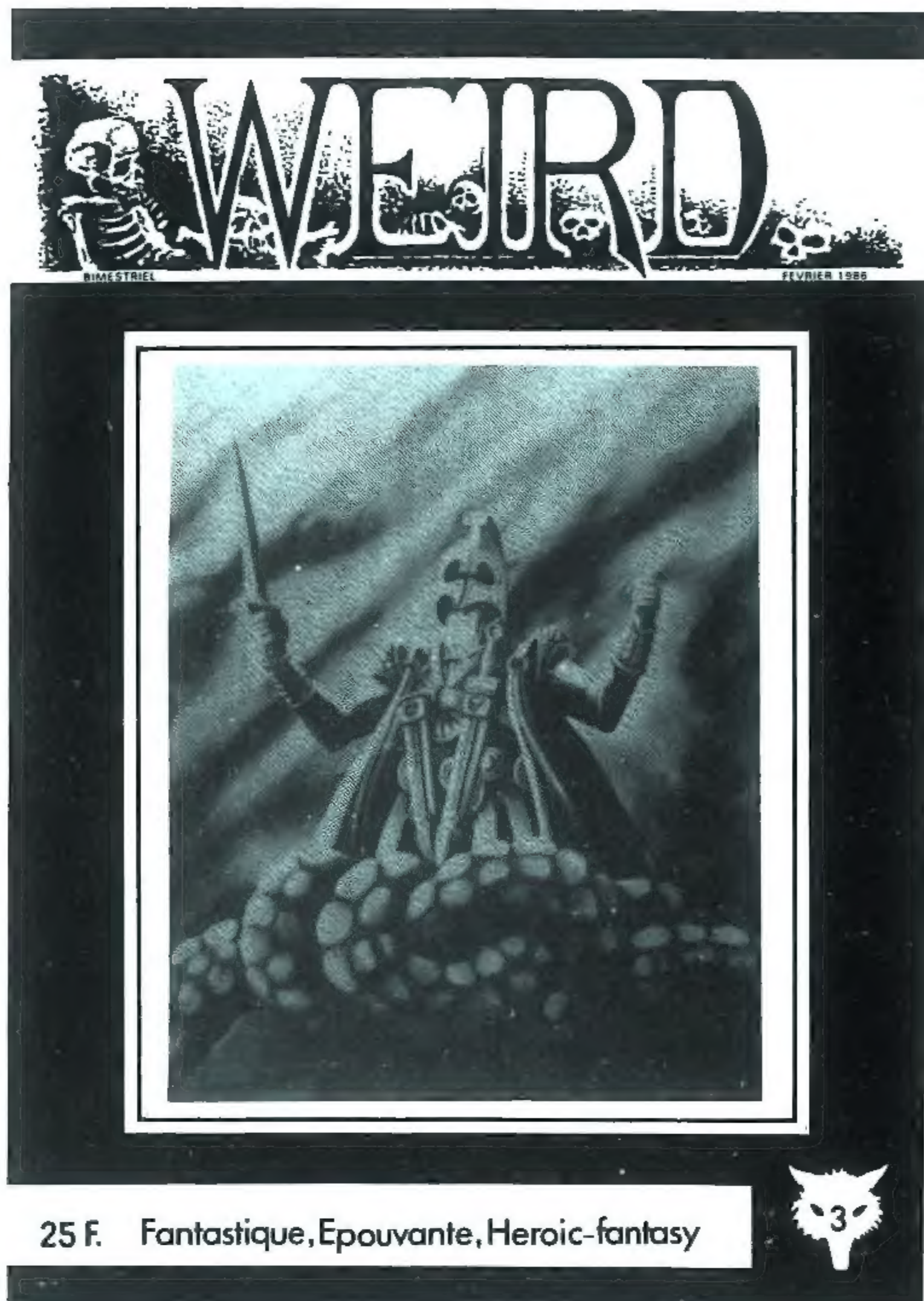
NOM.....

PRENOM.....

ADRESSE.....

CODE POSTAL.....VILLE.....

Je désire m'abonner pour un an à WEIRD pour la somme de 140 F/FRANCE et 150F/ETRANGER,
pour 6 numéros, à partir du n°....., ce qui représente une somme de.....
que je vous adresse par..... à l'ordre de WEIRD, CCP 4 476 96 P, Dijon, à envoyer à :
C.E. DEVAUX, 31 rue de Dijon, 21110 GENLIS.



ENCORE DISPONIBLES : No 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

NOUVELLES DE : N. HAWTHORNE L. LUGONES, D. WALTHER, M. JANSEN, J. VERLANGER, J.L. TRIOLO

ARTICLES ET CRITIQUES DE : J. VAN HERP, J.M. LALANDA, J.D. BREQUE etc



Biographie, bibliographie, nouvelles, extraits de romans, témoignages.